

# **La Bouillie de Maïs**

**Ange de Bana**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Ange de Bana

# LA BOUILLIE DE MAÏS

Roman



Ange De Bana

---

## La Bouillie de Maïs

---

*Roman*

© 2017- Cet ouvrage est protégé par les droits d'auteur

# Prologue

La salle est comble. Les invités, tous vêtus de la même tenue en tissu wax, ont les yeux rivés sur les futurs mariés qui se tiennent debout devant une table garnie d'un superbe montage de fleurs exotiques. Le maire de Yaoundé 3<sup>e</sup>, le buste ceint de la traditionnelle écharpe vert rouge jaune, lit solennellement l'acte de mariage qu'il tient entre les mains :

- Régime matrimonial : polygamie, annonce-t-il.
- Pardon, monsieur le maire, vous avez bien dit polygamie ? l'interrompt la jeune femme en robe de mariée.
- Oui, c'est ce qui est écrit, confirme l'homme en tournant le document vers elle. Un problème, mademoiselle Owona ? demande-t-il, embarrassé.
- Je vous demande un tout petit instant, répond-elle.

Saisissant d'autorité le bras du futur marié, un jeune homme au gabarit athlétique, elle l'entraîne au premier rang, là où se trouvent leurs parents respectifs. Des murmures désapprouvateurs s'élèvent du public qui flaire le scandale.

- Maman, pourquoi me maries-tu sous le régime de la polygamie sans même m'en avoir parlé ? demande la jeune femme.
- Ma chérie, calme-toi, chuchote la mère, couverte de honte. Tu nous ridiculises. Lorsque nous avons négocié ton mariage avec les parents de Serge, ils ont exigé le régime polygamique. C'est dans leur tradition.
- J'ai compris, répond la jeune femme. Vous auriez tout de même pu m'en parler...

Elle se tourne vers son futur mari. Plongeant ses yeux dans les siens, elle lui parle fermement, mais à voix basse pour éviter que l'assistance n'entende :

- Je veux que tu me jures, sur la tête de tes parents ici présents, que tu ne prendras jamais de coépouse. Tu entends, j'ai bien dit jamais, insiste-elle en se tenant le lobe de l'oreille. Sinon, je te laisse seul ici et je retourne chez moi.
- Calme-toi, ma chérie. Je n'ai pas l'intention de prendre une coépouse. C'est seulement par tradition qu'on adopte le régime polygamique dans la famille.
- Tu nous perds le temps, là ! Tu jures ou pas ?
- Je le jure, chérie.
- Tu jures quoi ?
- Je jure de ne jamais prendre de coépouse, murmure le jeune

homme, résigné.

— Voilà ! s'exclame la jeune femme en regagnant sa place. Vous pouvez continuer, monsieur le maire. Pardon pour le contretemps.

— Je disais donc : régime matrimonial : polygamie, communauté des biens, reprend l'homme en épongeant la sueur de son front.

Après que les époux se soient passé la bague au doigt et embrassés sous les youyous de l'assemblée, après que le maire, les époux et les témoins aient signé l'acte de mariage, chacun est soulagé. Les uns se jettent dans les bras de leur voisin pour partager fraternellement l'émotion de cette union, d'autres se pressent sur l'estrade pour féliciter les jeunes mariés. La joie a remplacé la tension. Les enfants se ruent en désordre dans l'escalier, pour accueillir le couple sur le pas de la porte. Lorsque les jeunes mariés se présentent, ils les arrosent de pétales de roses rouges, sous les applaudissements et les youyous de la foule. Ensuite, Rosine et Serge prennent la pose, entourés de leurs invités, pour la traditionnelle photo de groupe.

Le jeune couple s'installe à l'arrière d'une limousine, une vieille *Mercedes* blanche décorée pour la circonstance. Le photographe prend place à côté du chauffeur. La voiture, roulant au ralenti, fend majestueusement la foule. Serge et Rosine se rendent au *Bois Sainte Anastasie* pour se faire photographier dans un décor romantique.

Pendant ce temps, les invités, toujours rassemblés devant la mairie, évoquent l'incident qui s'est passé durant la cérémonie. Chacun y va de son commentaire.

— Moi, je dis, hein, que dans deux ans, c'est le divorce, crie à qui veut l'entendre une vieille tante jalouse. C'est ce qui arrive quand on épouse une femme étrangère.

— Ma mère, calmez-vous. Il faut vous respecter, lui demande Martin, le frère du jeune marié.

— Je ne me calme pas !

— Ils s'aiment, c'est leur droit de se marier, quelle que soit leur ethnie, intervient une jeune femme.

— Malchance ! Vous les jeunes, vous parlez d'amour. Vous en savez même quoi ? L'amour entre un Bamiléké<sup>[1]</sup> et une Bété<sup>[2]</sup>, ça n'existe pas. Les ancêtres n'acceptent pas ce genre d'union. Ce mariage est gâté.

— N'importe quoi ! rétorque la jeune femme.

La vieille femme frotte ses pieds sur le sol à plusieurs reprises, comme pour les nettoyer, puis s'en va, traversant le cercle des badauds qui se sont approchés pour profiter du spectacle. Le père du marié, levant les bras au ciel, s'adresse aux invités :

— Mes amis, ne laissons pas cette vieille sorcière gâter la fête. Je

vous donne rendez-vous à l'hôtel des Députés pour le vin d'honneur.

L'annonce est accueillie par un tonnerre d'applaudissements. Le groupe se dirige avec enthousiasme vers le parking, réjoui par la perspective de boire et manger gratuitement.

A l'arrière d'une des voitures du cortège qui traverse Yaoundé en klaxonnant, le père du jeune marié accable de reproches l'une de ses femmes, la mère de Serge :

- Tu es fière de toi ? demande-t-il, énervé.
- J'ai même fait quoi ?
- Tu as oublié ? Lorsque Serge nous a présenté cette fille Béti, je n'étais pas d'accord pour qu'il l'épouse. Je voulais plutôt doter une fille de notre village. Toi, tu l'as soutenu dans son erreur au nom de l'amour avec un grand "A". Regarde le désordre que ça provoque, et ce n'est que le début, fais moi confiance. La vieille femme a raison. Nos ancêtres refusent cette union, nous serons frappés par la malédiction.
- Roland, tu exagères.
- Tu verras. Je te dis que le seul moyen d'éviter la catastrophe, c'est que Serge épouse rapidement une fille de notre village. Un point, un trait.
- Le père a raison, approuve Martin qui conduit.
- Voilà ! Mon fils, tu es un vrai Bamiléké.

Martin ralentit l'allure pour entrer sur le parking de l'hôtel des Députés.

- A présent, sourions et faisons la fête ! Il ne faut pas perdre la face devant les invités, recommande-t-il.
- Tu as raison, approuve le père. Nous reparlerons de tout cela à la concession.

## 1. Carrefour Sorcier

*Deux ans plus tard.*

Bien qu'il soit situé à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau du Palais de l'Unité, le *Carrefour Sorcier* se trouve dans la partie populaire du quartier d'Étoudi. L'endroit porte ce nom peu commun car, un jour d'orage, une tôle se serait détachée d'un toit et, après avoir parcouru une centaine de mètres dans les airs, serait allée décapiter un homme qui traversait tranquillement ce carrefour. Cet événement tragique et incongru alimenta longtemps les conversations des habitants du quartier qui conclurent que ce devait être l'œuvre d'un sorcier malveillant. Ils appelèrent désormais l'endroit *Carrefour Sorcier*.

Juste après le fameux carrefour, un chemin de terre quitte la rue Manguiers pour plonger vers le pied de la colline. Les rares véhicules qui empruntent cette descente roulent au pas car la pente est abrupte. De plus, les chauffeurs sont contraints de louvoyer entre les nombreux nids-de-poule parsemés sur le parcours, dont certains sont de véritables cratères se gorgeant d'eau à la moindre averse. A mi-parcours, sur la gauche, un sentier mène à une cour autour de laquelle sont disposés de modestes studios à la façade d'un blanc approximatif, avec pour toit une plaque de tôle ondulée. La propriété appartient à Ma Lucie, une veuve qui loue les chambres pour un loyer mensuel de quelques milliers de francs. C'est dans l'une d'elles que vivent Rosine et Serge.

Pour le moment, la jeune femme balaie sa terrasse. Son buste penché en avant, elle avance à petits pas, poussant avec son petit balai traditionnel les saletés vers le sac de plastique qui lui sert de poubelle. Du coin de l'œil, elle observe des enfants en bas-âge qui s'amusent. Hélas, ce ne sont pas les siens, mais plutôt ceux des voisines. Une larme discrète s'échappe du coin de son œil, coule lentement le long de sa joue pour s'évaporer sous l'action du soleil, laissant une légère marque blanche sur sa peau café au lait. Sa tâche terminée, la jeune femme entre chez elle. Son chez-soi, qu'elle partage avec son mari Serge, est une pièce de vie unique faisant office de cuisine, salon et chambre à coucher. Les murs, mal blanchis à la chaux, sont décorés de photos punaisées. L'une d'elle, la seule à être encadrée, est celle de leur mariage. La jeune femme s'assied sur le lit conjugal. Elle enfouit son visage dans ses mains, puis éclate en sanglots, comme cela lui arrive plusieurs fois par jour. La cause de sa détresse, c'est qu'elle n'enfante pas. Depuis deux ans qu'elle a épousé Serge, elle attend d'être mère. C'est son vœu le plus cher. Pourtant, ce bonheur simple lui est refusé. Elle ne comprend pas pourquoi le Seigneur ne l'exauce



pas. Ne craint-elle pas Dieu ? N'est-elle pas une bonne chrétienne ? Ne prie-t-elle pas plusieurs fois par jour le Seigneur de lui donner sa part d'enfant ? Elle se couche, la tête dans l'oreiller. Elle finit par s'endormir.

Avant son mariage, Rosine était une jeune fille joyeuse. Toujours souriante, elle saisissait chaque occasion de s'amuser. C'est ce caractère enjoué qui a plu à Serge, dès leur première rencontre, le poussant à essayer de la séduire. La jeune femme a vite succombé au charme de ce grand gaillard au physique athlétique qui, loin de l'effrayer, l'attirait. Elle avait envie de se blottir dans ses bras musclés et protecteurs. Elle brûlait de désir de se mettre sur la pointe des pieds pour s'agripper à sa nuque puissante et embrasser ses lèvres pulpeuses. Très vite, ils se sont aimés, sans accorder d'importance à leur différence ethnique : lui est Bamiléké, elle Bété. "*Ces histoires de tribus sont les problèmes des vieux du village*", se disaient-ils.

Les premiers mois qui suivirent la noce, le couple était très heureux. Même s'ils étaient pauvres, et vivaient dans un studio modeste, le bonheur d'être ensemble leur suffisait. Ils se contentaient de joies simples comme faire l'amour, déguster les bons plats préparés par Rosine, regarder une série à la télévision, ou prendre l'air sur la terrasse. Après six mois, la mère de Serge, constatant qu'elle avait encore le ventre plat, a commencé à mettre la pression pour qu'ils conçoivent l'enfant. Chaque fois qu'ils rendaient visite à la famille de Serge, au village, ils repartaient avec une nouvelle potion, faite d'herbes et d'écorces macérées sur prescription du marabout local. Malgré cela, un an plus tard, la jeune femme n'était toujours pas enceinte. Alors, les parents de Serge les ont emmenés à la chute de Mami Wata, où un esprit bénéfique rend leur fécondité aux femmes stériles. Ils ont fait l'offrande d'une chèvre et de trois sacs de riz, comme demandé par les "messagers" de l'esprit qui lavèrent Rosine avec l'eau de la chute. Hélas, leur vœu n'a pas été exaucé. Les jeunes mariés ont commencé à prendre conscience de leur problème de conception. A partir de ce moment, Rosine a perdu sa joie de vivre. Même faire l'amour ne lui procurait plus le même plaisir.

Des cris de joie réveillent la jeune femme. Elle se lève, regarde à travers les nacots. Une voisine, assise au milieu du groupe d'enfants, leur a apporté de quoi manger. Émue, Rosine observe le plus jeune d'entre eux manier maladroitement sa cuillère pour porter quelques grains de riz à sa bouche. Mais au moment de happer sa précieuse cargaison, le marmot tord malencontreusement son poignet. Le précieux chargement tombe sur son ventre, ce qui provoque l'hilarité de ses congénères. Rosine ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire amusé. "*Mon tour viendra*", se dit-elle, pour se donner du courage.

Seul l'espoir d'une grossesse prochaine lui permet de rester en vie. Elle se penche pour ramasser un doigt de banane qu'elle épluche lentement, toujours pensive. *"Mon Serge aussi ne m'aide pas beaucoup, se plaint-elle. Il ne connaît pas l'hôpital. Il ne consulte que les herboristes et les médecins traditionnels. Pourtant, j'ai essayé de l'emmener voir un médecin, mais il est trop têtu"*. Selon le marabout de la famille de Serge, la stérilité du couple serait une punition infligée par des ancêtres mécontents du mariage mixte. Les offrandes faites aux ancêtres pour les amadouer n'ont pas donné de résultats, mais Serge refuse toujours obstinément de se rendre à l'hôpital pour faire les tests de fertilité. Dès que sa femme en parle, il se met en colère, et dit qu'ils n'ont pas les moyens de payer ces tests. Rosine pense plutôt qu'il craint pour son orgueil de mâle. Il perdrait son honneur d'homme si les résultats démontraient qu'il est la cause de l'infertilité du couple. Pour la famille de Serge, la solution au problème de stérilité de leur couple est simple. Il suffit de doter une jeune fille du village, pour introduire une femme féconde dans le foyer. *"Cela, je ne l'accepterai jamais"*, s'exclame-t-elle en serrant les poings. D'ailleurs, le jour de leur mariage, elle a contraint Serge à jurer de ne jamais prendre de coépouse.

Rosine se bat à son niveau. Elle tente de mettre toutes les chances de leur côté pour que l'enfant arrive. Au cybercafé du quartier, elle a appris à utiliser internet. Elle a consulté de nombreux sites médicaux, pour en savoir plus sur le fonctionnement de la reproduction humaine. Depuis, elle surveille ses cycles, décidée à mettre toutes les chances de procréation de son côté. Lorsqu'elle est en période d'ovulation, comme aujourd'hui, elle fait tout pour provoquer le désir chez son mari. Ce n'est pas une tâche très difficile car son Serge, jeune et vigoureux, adore la chose. Il répond toujours présent à ses avances. Souvent, ils font l'amour plusieurs fois dans la soirée. Pourtant, lorsque la date redoutée des règles arrive, elle saigne sans même un jour de retard. Alors, il lui faut trouver le courage d'annoncer la mauvaise nouvelle à son mari. Tout est à refaire, jusqu'aux prochaines règles.

— Kwa kwa !

Rosine se lève, passe la tête par l'ouverture de la porte. Elle se trouve nez-à-nez avec la bailleresse.

- Bonjour Ma Lucie, c'est comment ?
- Je suis là, ma fille. Je passe prendre le loyer.
- Pardon maman, j'ai oublié de demander l'argent à Serge ce matin.
- Tu as de la bouillie dans la tête ! s'exclame la bailleresse.
- Pardon, calmez-vous, vous aurez votre argent, assure Rosine.
- On va donc faire comment ?
- Je vous l'apporterai demain matin.

- Si je n'ai pas ça demain, je te coupe le courant, et je ne te donne plus d'eau, menace la grasse femme.
- Ce ne sera pas nécessaire, Ma Lucie.

Mais la femme lui a déjà tourné le dos. Elle balance ses larges fesses en marchant vers sa prochaine victime, Prisca, qui habite le studio voisin. Rosine se gratte la nuque, espérant que Serge aura touché son salaire du mois, car ils n'ont pas d'économies. Elle sort, effrayant une poule qui picorait quelques grains de riz dans la cour. Elle lève le bras pour palper le linge qu'elle a mis à sécher, constate qu'il est sec. Tout en récoltant ses affaires, elle ne peut s'empêcher de continuer à penser à ce problème de stérilité. *"Pourtant, se dit-elle, on m'a déjà enceinte"*. Bien que cela se soit passé il y a plus de dix ans, elle se rappelle avec douleur des événements sordides subis dans sa jeunesse...

Alors qu'elle avait quatorze ans, Rosine, est partie en vacance au village. Comme chaque année, elle logeait chez sa tante Monique. Hélas, cette année là, elle fut victime de la perversité de l'oncle Victor. Son épouse ayant été contrainte de voyager, il resta seul avec l'enfant. Durant la nuit, l'homme éméché est rentré dans sa chambre alors qu'elle dormait. Il l'a réveillée pour lui faire boire un breuvage. Peu de temps après, il a commencé à déshabiller la jeune fille somnolente, l'a mise au canapé pour assouvir ses bas instincts. Se couchant sur elle, il l'a violée. Bien qu'elle eût mal, l'enfant, terrorisée par cet homme costaud et autoritaire ne put se défendre. Le lendemain, pour amadouer sa victime, le vieux pervers lui offrit des vêtements et des bijoux, lui faisant jurer de ne rien dire à personne. Ensuite, il a pris l'habitude de la violer régulièrement. De retour chez elle, la petite est tombée malade. Sa mère, perspicace, a rapidement reconnu les symptômes de la grossesse. Dès que la chose fut vérifiée, on emmena Rosine chez une vieille herboriste du village, qui lui fit boire une potion provoquant l'avortement. Peu de temps après, l'oncle Victor, ivre, se noya dans le cours d'eau passant derrière sa maison. Depuis, Rosine tente d'oublier ce triste épisode de sa vie que personne, pas même son mari, ne connaît. *"Si l'avortement n'a pas causé la stérilité, cela veut dire que je suis fertile, se dit la jeune femme. Et donc, ce serait Serge et non moi qui serait responsable de notre malheur"*. Une voix la sort de ses pensées. Prisca, la voisine, lui demande si elle veut l'accompagner au marché. *"Une ballade me changera les idées"*, se réjouit-elle.

Rosine et Prisca arpentent les travées du marché d'Etoudi. Les copines marchent avec précaution, soucieuses de ne pas se fouler la cheville dans un de ces sillons creusés dans la terre rougeâtre par les pneus des brouettes bourrées de manioc et de régimes de plantains. Ces engins se faufilent au milieu de la foule, habilement manœuvrés par des

pousseurs, en général de jeunes adolescents musclés. La beauté des deux jeunes femmes ne laisse aucun homme indifférent. Plus d'un se retourne, sifflant ou lançant l'un ou l'autre commentaire sur leur physique. Un peu flattées en leur for intérieur, mais trop orgueilleuses pour le montrer, les jeunes femmes se retournent et toisent l'audacieux admirateur, marquant leur dédain en émettant une sorte de sifflement que l'on appelle fiasquer.

Il faut dire que les jeunes femmes ont de sérieux atouts pour séduire. La minceur et la fine taille de Rosine lui permettent de mettre en valeur ses seins en poire, ses hanches évasées et ses fesses potelées qui, moulées dans un pagne, font tourner la tête des hommes. La sévérité de son visage triangulaire aux traits anguleux est adoucie par ses lèvres pulpeuses et son petit nez retroussé. Mais son plus grand atout de séduction, ce sont ses yeux en amande surmontés de cils interminables dont le regard, lorsqu'il plonge dans celui d'un homme, le fait fondre instantanément. Très différente, Prisca, est toute en rondeurs. Son visage large surmonté d'un front bombé, ses grands yeux noirs et ses lèvres proéminentes lui donnent un air boudeur invitant à la consoler. Ses seins disproportionnés, s'élancent vers l'avant, défiant toutes les lois de l'apesanteur, exécutant, lorsqu'elle marche, un mouvement de balancier très sexy, telles deux pastèques dans un petit hamac. Elle met en général ses larges cuisses en valeur en portant des mini-jupes provocantes aux couleurs agressives. Plutôt courte, elle tente d'allonger ses jambes en portant des talons vertigineux. Un jour, Serge, pour se moquer, lui a dit que lorsqu'elles marchent ensemble, on dirait la panthère et le phacochère. Rosine a trouvé la comparaison un peu méchante pour sa copine, mais elle a ri de bon cœur.

D'humeur joyeuse, Rosine et Prisca fouillent à présent les bacs de la friperie, partageant leur avis sur les vêtements de seconde main fraîchement arrivés d'Europe. Dans ces moments de complicité, elles oublient, l'espace de quelques instants, leurs conditions de vie pénibles. Pour quelques centaines de francs prélevés de l'argent de la ration, elles s'achètent une nouvelle tenue, puis s'installent à une terrasse pour déguster une *Beaufort Light*. Alors qu'elles parlent de choses et d'autres, Rosine se décide à aborder un sujet délicat :

- Prisca, crois-tu que l'avortement puisse rendre une femme stérile ? demande-t-elle.
- Si c'est un médecin qui a pratiqué l'avortement, en principe il n'y a pas de problème. Si c'est une vieille maman, il peut arriver que l'infection rende stérile.
- Je ne sais pas qui a pratiqué l'avortement, car il s'agit d'une de mes copines. Moi, je n'ai pas fait ce genre de chose que Dieu

réprouve, précise-t-elle en faisant une moue dégoûtée.

— Il faut que ta copine voie un obstétricien, à l'*Hôpital général*.

Après l'avoir examinée, il pourra lui dire si elle peut procréer.

— Bon, je lui transmettrai ton conseil. Je te remercie.

— Ne te dérange pas, entre femme, on doit s'entraider, non ?

— C'est vrai.

— Il y a autre chose, cependant, ajoute Prisca.

— Oui, dis-moi.

— Il est possible que les ancêtres soient dérangés par l'avortement, et fassent planer une malédiction sur ton amie, révèle Prisca. A-t-elle vu un marabout ?

— Non, je ne pense pas. C'est une fille de la ville, une femme moderne, qui craint Dieu. Je ne crois pas qu'elle voie les marabouts.

— Ah ! Il ne faut pas négliger les forces surnaturelles, même si on est de la ville. Si la grossesse n'arrive pas, il faudra bien qu'elle se rende au village et demande conseil au chef. Parfois il suffit de se laver pour se débarrasser de ses fautes, et de faire quelques offrandes aux crânes des ancêtres pour que la malédiction cesse. On offre l'huile rouge, le sel, la bière.

— Ma chérie, tu m'effraies avec tes choses mystiques. Je n'oserai jamais parler de ça à ma copine, avoue Rosine.

— Mais dis-moi, Serge et toi ne voulez pas d'enfant, demande Prisca, se doutant que la copine en question n'est autre que Rosine elle-même.

— Ma chérie, soupire Rosine, qui ne veut pas d'enfant ? J'attends seulement que Dieu me donne ma part. Et toi, tu ne veux pas d'enfant ?

— Faire un enfant avec ce fainéant de Brice ? bondit Prisca. Il est tellement foiré qu'il n'a pas pu me doter. Il n'aurait même pas de quoi payer la layette.

— Bon, dit Rosine en regardant sa montre, il est temps d'aller préparer, sinon nos hommes vont nous gronder. Le mien peut rentrer à tout moment du village.

— Tu as raison. Le temps a passé trop vite, acquiesce sa voisine.

Assise sur un petit banc posé devant sa porte, Rosine attend le retour de son mari. Un *Rav4* s'immobilise devant la barrière. Rosine reconnaît la voiture de Martin, le frère de Serge, qui l'a ramené du village. Son mari en descend, souriant. Rosine se lève pour aller à sa rencontre, dépose un bisou furtif sur ses lèvres charnues :

— C'est comment chéri ? demande-t-elle.

— Ça va un peu, bébé.

— Ton frère ne reste pas ? constate-t-elle en regardant la voiture démarrer.

— Non, il aimerait rentrer avant la nuit, précise Serge. Tu sais que

les routes sont peu sûres quand il fait noir.

— Je cours te chercher la bière.

— Je ne refuse pas, je meurs de soif, avoue Serge.

Il entre, se laisse tomber sur un pouf qui, étonnamment, résiste à cette charge, émettant toutefois quelques craquements, comme pour se plaindre du manque de délicatesse de l'homme. Il est vrai qu'il est imposant, mesurant près d'un mètre quatre-vingt-dix, et pesant presque cent kilos. Il impressionne les inconnus, mais il fait preuve d'une telle bienveillance que tout le monde l'adore au quartier. Il sort un mouchoir de sa poche, éponge la sueur qui coule le long de sa nuque puissamment musclée. Quelques minutes plus tard, sa femme, un peu essoufflée, lui tend une *Castel*. Elle s'assied à ses pieds, sur le tapis garnissant le sol, pose amoureusement sa tête sur ses cuisses de footballeur.

— Comment s'est passé le voyage ?

— Très bien, ma chérie. Comme on est restés calés aux funérailles, Martin a proposé de me ramener.

— C'est très gentil de sa part.

Serge porte le goulot de la bouteille à sa bouche, boit à grandes gorgées. Rosine se lève, se poste derrière lui pour masser ses épaules. Elle se baisse, passe la langue dans sa nuque, puis elle lèche ses oreilles. Ils s'embrassent. Après s'être déshabillés, ils s'étendent sur le lit pour faire l'amour.

Lorsque son mari s'est retiré, Rosine soulève les jambes et les pose à bonne hauteur contre le mur, espérant ainsi accélérer la progression des spermatozoïdes en elle. Elle le regarde tendrement :

— Prions chéri pour que Dieu nous donne l'enfant.

— Oui, mon amour, prions.

Serge se lève, va vers le réchaud pour soulever le couvercle de la marmite :

— Tu as préparé quoi ?

— Surprise, chéri. Regarde dans la casserole.

— Des pommes pilées, super ! dit-il, après avoir soulevé le couvercle. J'en avais justement envie.

Il allume le gaz sous la marmite.

— Ne fais pas cramer les bonnes choses, chéri.

— Ne crains rien, ton homme connaît cuisiner, dit-il, lui lançant un grand sourire.

— Tu sais, on n'aime pas trop que nos maris s'occupent de préparer, fait remarquer Rosine.

— Tu as raison, chérie, mais j'ai trop faim. Il faut que je mange.

— J'arrive, bébé. Assieds-toi je vais nous servir, dit-elle en se levant.

Ils dînent en regardant *Amour et tradition*, la série télévisée camerounaise du moment qui raconte les déboires amoureux de Robert, un jeune homme ayant fait ses études en Europe. De retour au Cameroun, il est confronté aux traditions encore bien présentes dans sa famille. C'est l'occasion pour les époux de petites disputes, car Rosine, éduquée en ville, prend le parti de Robert, alors que Serge, ayant été élevé au village, soutient la famille du jeune homme, garante des traditions.

Le repas terminé, Serge se couche. Il attend patiemment que sa femme termine le rangement pour le rejoindre. Ils font une nouvelle fois l'amour. Côte à côte dans le grand lit, nus comme des vers, ils se font des bisous, et se prodiguent des caresses. Ils s'aiment. Serge la regarde gravement et parle tout en lui caressant la joue :

— J'ai eu une conversation avec ma mère.

Rosine fait la grimace. Elle se contracte et fronce les sourcils. Chaque fois qu'il évoque sa mère, ce sont les problèmes.

— Comment va-t-elle ? s'enquiert-elle.

— Elle va bien, merci, assure son mari.

Il la regarde, sait qu'il va lui faire mal, mais il ne peut rien lui cacher. Il respire profondément et se lance :

— Elle va me présenter une jeune fille du village que la famille veut doter pour moi.

— Aka ! Tu sais que je ne veux pas entendre parler de polygamie, proteste vigoureusement Rosine.

— Pourtant, tu as signé le contrat de mariage acceptant la polygamie, fait remarquer Serge.

— Tu sais très bien que ce sont nos parents qui ont négocié l'acte de mariage, se défend-elle. Et tu m'as juré de ne jamais prendre de coépouse !

— Chérie, on cherche l'enfant depuis deux ans sans succès. Si je fais entrer dans notre foyer une femme qui est féconde, elle nous fera des enfants. Ce seront également tes enfants. Il faut prendre les choses du bon côté. Je sais bien qu'au début, ce sera difficile pour toi, mais tu vas t'habituer. D'ailleurs, tu ne serais pas la première femme à avoir une coépouse dans ce pays !

— C'est même peut-être toi qui es stérile. Tu n'as pas accepté de faire les tests, accuse la jeune femme.

— Ma chérie, on n'a pas l'argent pour faire les tests.

— Non, mais est-ce que tu as l'argent pour entretenir une autre femme ? Serge, je t'aime, mais écoute-moi très bien : si une autre

femme entre ici, c'est moi qui pars, un point, un trait.

Ensuite, Rosine fond en larmes, comme chaque fois qu'ils abordent le sujet. Serge tente de la consoler mais finit par s'endormir, épuisé par le voyage. La jeune femme, elle, ne parvient pas à trouver le sommeil. Elle tourne et retourne le problème dans sa tête. Il y a urgence à présent que la menace d'une coépouse se précise. Il faut absolument qu'ils trouvent l'enfant avant que cette maudite mère ne mette une autre femme dans le lit conjugal. C'est lui qui est stérile, elle en est sûre. Demain, c'est décidé, elle se rendra à l'hôpital pour faire les tests de fertilité. S'ils démontrent qu'elle peut enfanter, elle passera à l'action...

Rosine a toujours détesté les hôpitaux. Chaque fois qu'elle s'y rend, elle ne manque pas de croiser un cortège funèbre. C'est encore le cas ce jour. Elle vient à peine de franchir le portail de l'Hôpital central de Yaoundé qu'elle tombe nez à nez avec un corbillard garé devant la porte de la morgue, entouré par les membres de la famille du défunt habillés de noir, des lunettes de soleil cachant leurs yeux éplorés. La jeune femme hâte le pas, pour ne pas entendre les cris et les pleurs qui retentiront immanquablement lorsque le cercueil sera présenté à la famille. Déjà, elle arrive à la porte principale qu'elle pousse. Aussitôt, elle est prise à la gorge par l'odeur de désinfectant qui règne dans les couloirs. Respirant par saccade, priant de ne pas tourner de l'œil, elle s'adresse au guichet. La jeune femme en tablier blanc lui indique la salle d'attente.

Après avoir passé les examens, elle doit encore voir le docteur pour en obtenir le résultat. Après plusieurs heures d'attente, elle entre finalement dans le cabinet du médecin, un quadragénaire svelte et séduisant. Il se lève, la main tendue vers la jeune femme pour lui serrer la main, puis lui demande de s'asseoir :

- Vous êtes madame ? demande-t-il.
- Rosine Owona, épouse Tsafack.

Il tire la pile de dossiers, parcourt les étiquettes et retire celui de Rosine. Il prend le temps de lire attentivement les résultats, puis lève la tête vers la jeune femme anxieuse :

- Madame Tsafack, vous pouvez concevoir sans problème, tous les examens sont bons.
- Merci docteur, lance la jeune femme rassurée.
- Si vous ne tombiez pas enceinte rapidement, il faudrait m'envoyer votre mari, c'est que le problème est à son niveau, précise le médecin.
- Ce ne sera pas nécessaire, j'espère, affirme Rosine, pleine d'espoir.



- Dans ce cas, je vous souhaite une bonne journée, dit le médecin en se levant.
- Merci docteur, on est ensemble.

Le soir, assise sur un petit banc posé devant sa porte, Rosine attend le retour de son mari, comme elle a l'habitude de le faire chaque jour. Elle observe distraitemment les moineaux se disputer les grains de riz que les enfants ont fait tomber par terre en mangeant. De temps à autres, un rat traverse passe devant elle en courant. La lumière décline. Dans moins d'une heure, il fera nuit. C'est à ce moment, entre chien et loup comme on dit, que Serge rentre habituellement du travail. Rosine tend l'oreille, croyant entendre le bruit caractéristique de sa mobylette. C'est bien lui. Déjà, il arrive, poussant son vieux cyclomoteur dans la cour. Il lève sa main libre pour la saluer. Il sourit, visiblement heureux de regagner son foyer. Rosine va à sa rencontre, dépose un bisou furtif sur ses lèvres charnues :

- Tu as l'air fatigué chéri, constate-t-elle.
- Il y a beaucoup de travail en ce moment. Le patron est toujours après nous. Pas moyen de s'arrêter une minute. Tout ça pour cinquante mille francs par mois. C'est de l'esclavage, se plaint-il.
- Patience, mon chéri, le console-t-elle. Viens plutôt dîner, ensuite je te donnerai ta chose.
- Merci bébé, c'est toujours une joie de rentrer chez soi quand une gentille femme t'accueille si bien.

## 2. L'Hôtel Mont Fébé

Le lendemain, Rosine s'est levée à six heures pour préparer le petit déjeuner de son mari. Comme chaque matin, elle cuisine la traditionnelle bouillie de maïs dont sa mère lui a confié la recette. Ce plat complet et nourrissant permettra à Serge de subsister jusqu'au soir sans rien absorber d'autre que de l'eau : une sérieuse économie pour le ménage.

- Ma chérie, ta bouillie de maïs est un régal. lui confie Serge en dévorant le contenu de son bol.
- Merci, chéri. C'est parce que je la prépare avec amour.
- C'est vrai que si je ferme les yeux, je me revois enfant, lorsque je dégustais la bouillie préparée par ma mère avant de partir pour l'école.

Son petit déjeuner avalé, Serge l'embrasse tendrement. La jeune femme l'accompagne sur le pas de la porte. Le cœur serré, la gorge sèche, elle a regardé la motocyclette passer la barrière et disparaître dans la brume du matin. Ses projets du jour la culpabilisent. C'est une vraie torture intérieure qu'elle subit, car elle va trahir la personne qu'elle aime le plus au monde.

Elle est prête, à présent. Passant devant le miroir de l'armoire, elle se regarde pour une dernière inspection. Elle se trouve belle. Son maquillage est léger, pour éviter la vulgarité. L'objectif est de passer pour une femme honnête en quête d'aventure, et non pour une prostituée. Elle respire profondément pour sentir l'agréable odeur de son nouveau parfum, une imitation *Dior* achetée au marché. Elle se penche, vérifie que son pagne dévoile sa poitrine généreuse. Elle se sent revenir des années en arrière, alors qu'à peine sortie de l'adolescence, elle parcourait la ville à la recherche de son futur mari. Elle l'avait trouvé, alors qu'il dinait à la table voisine avec son frère au *Bunker*, un restaurant de Nlongkack qui fait également bar et boîte de nuit. Après le repas, les frères étaient descendus à la discothèque. Elle les avait suivis. Très vite, Serge lui avait tourné autour, enchainant les *pich* les plus imaginatifs. Elle s'était laissé séduire, le charmant à son tour avec son regard affolant. A présent, tout est à refaire. Sauf que cette fois, ce sera dans le péché. Elle se signe, implore le Seigneur de pardonner ses mauvaises pensées et les fautes qu'elle risque de commettre plus tard dans la journée. Cependant, elle est déterminée à sauver son couple. Pour cela, la seule solution, c'est de tomber enceinte.

Par trois fois, elle a failli rebrousser chemin. Par trois fois, elle s'est immobilisée au bord de la route, la gorge nouée, culpabilisée de trahir

son mari, effrayée par les conséquences de cet acte. S'il devinait qu'elle l'a trompé ? Si quelque chose dans son regard la trahissait ? Si elle attrapait une maladie sexuellement transmissible, la syphilis ou le sida ? Depuis leur mariage, elle n'a jamais convoité un autre homme que son mari, car leur relation amoureuse la comble. Serge est vraiment un bon mari. Sauf qu'il est stérile, et que l'on rejette la faute sur elle. On projette de lui imposer la polygamie. La polygamie, ce sera des problèmes et des soucis pour le reste de sa vie. Jamais elle ne pourra supporter une rivale sous son toit. De plus, Serge n'a pas les moyens d'entretenir une deuxième femme. Sur tous les plans, ce serait la faillite de leur ménage. Alors, elle se dit qu'elle ne peut plus reculer. Elle reprend sa route d'un pas rapide, s'efforçant de ne plus penser. Arrivée au *Carrefour Sorcier*, elle saute dans un taxi en direction du centre-ville de Yaoundé.

Rosine a décidé de tenter sa chance dans un endroit fréquenté par des hommes d'affaires. Dans un bar populaire, elle risquerait d'attraper une maladie honteuse. Elle a jeté son dévolu sur l'hôtel *Djeuga Palace*. Le bar de l'hôtel est une vaste pièce au décor luxueux : divans de velours bordeaux garnis de coussins dorés, petites tables d'ébènes garnies de nappes blanches et or et d'une fleur exotique, tabourets garnis de cuir noir. Rosine s'arrête un bref instant pour choisir un emplacement stratégique d'où elle aura une vue panoramique sur la clientèle. Dès qu'elle s'est assise, un barman en chemise blanche et gilet bordeaux se présente, inclinant légèrement le buste en guise de salutation. Bien qu'il soit tôt pour boire de l'alcool, elle commande une bière. "*Cela me facilitera la chose d'être un peu éméchée*", se dit-elle. Elle lève son verre à la santé du Président Paul Biya dont le portrait est accroché derrière le bar. Lorsqu'elle dépose la bouteille de *Beaufort Light* vide sur la table, elle se sent euphorique. Sa tête tourne légèrement, mais ce n'est pas désagréable. Se rappelant subitement pourquoi elle est là, elle jette un coup d'œil aux occupants des autres tables. Ici, un groupe de jeunes parlent bruyamment de sport. Plus loin, deux amoureux se dévorent des yeux. "*Ils ne vont pas tarder à monter dans une chambre*", ricane-t-elle intérieurement. Au fond de la salle, elle repère un petit homme maigrichon en costume cravate. L'objet de son attention boit un café, concentré sur la lecture du *Cameroon Tribune*. Rosine sourit. "*Voilà mon pigeon*", se dit-elle. L'homme est sapé comme un banquier. Elle ne risque pas les mauvaises odeurs et l'haleine fétide, ni de se retrouver dans une chambre d'auberge miteuse. De plus, il est si frêle qu'elle est certaine de pouvoir le maîtriser en cas de problème. "*A l'abordage*", s'encourage-t-elle. Elle se lève, se dirige vers lui :

— Bonjour monsieur, lance-t-elle d'une voix timide.

L'homme lève la tête, visiblement perturbé d'être dérangé dans sa lecture. Passé le premier étonnement, il se déride à la vue du physique avenant de son interlocutrice. Alors, ses fines lèvres esquissent un léger sourire, atténuant la sévérité dégagée par un visage émacié, des pommettes saillantes et un menton pointu. Son nez, pas du tout épaté, pourrait être celui d'un prince d'Égypte. Derrière ses lunettes rondes, ses yeux fins et légèrement plissés brillent d'intelligence :

— Bonjour madame, que puis-je pour vous ? demande-t-il, d'un ton affable.

Elle sourit timidement, triturant nerveusement le tissu de sa robe comme une écolière récitant un poème devant une assemblée de parents :

— Voilà, je m'ennuie un peu. Comme vous êtes seul aussi, je me suis dit qu'on pourrait peut-être bavarder un peu.

— Prenez place, je vous en prie, propose-t-il en poussant une chaise vers elle. Mon nom est Benoit.

— Je suis Rosine.

— Vous prenez quelque chose ?

— Oui, une *Beaufort light*, merci.

— Moi je vais prendre un whisky, dit-il en levant le bras à l'attention du barman.

Ils parlent de choses et d'autres. Il lui déclare qu'il est ministre de la Santé Publique. Elle sourit intérieurement, n'y croyant pas une seule seconde. Il essaie de l'impressionner, voilà tout. Mais c'est la preuve que son charme opère. Elle devient de plus en plus familière, lui touchant régulièrement le bras ou la cuisse. A un moment, tentant le tout pour le tout, elle se penche vers lui et lui glisse à l'oreille :

— Chéri, j'ai envie de toi.

— Viens, je connais un endroit calme où nous serons tranquilles, répond l'homme en se levant sans se faire prier.

Le coup de poker de Rosine a réussi. Triomphante, elle suit l'homme jusqu'à son véhicule. Bientôt, le puissant 4x4 noir flambant neuf aux vitres teintées fonce dans les rues de Yaoundé. Rosine ne sait pas si son compagnon du jour est ministre, mais au vu du luxe de son véhicule, dont elle caresse voluptueusement les sièges en cuir beige, il doit être lourd. Ils roulent en silence, se jetant régulièrement des œillades prometteuses. Elle mâte son entre-jambes, constatant à la déformation du tissu qu'il est déjà en érection. L'homme a suivi son regard, lui prend la main et la dépose sur la protubérance. Rosine passe sa langue sur ses lèvres pour les humecter. Elle dépose un baiser sur sa joue. Elle ferme les yeux, pense à son pauvre mari occupé à sa lourde besogne, tandis qu'elle baigne dans le luxe et la débauche. Elle

a peur de prendre goût à cette vie de bordelle.

Longeant le terrain de golf de la capitale camerounaise, la puissante *Toyota* fait rugir son moteur diesel pour entamer l'ascension de la colline sur le flanc de laquelle s'agrippe l'hôtel *Mont Fébé*. Tel un pilote de rallye, Benoit prend à toute allure les courbes qui s'enchainent. Rosine, peu habituée à la voiture, sent qu'elle va bientôt vomir. Heureusement, le véhicule s'immobilise bientôt sur le parking. Benoit tient la jeune femme par la taille pour franchir les quelques marches conduisant au porche de l'hôtel. Rosine constate qu'ils forment un drôle de couple. Elle le dépasse en taille de plus de trente centimètres, et bien qu'elle soit mince, il doit lui rendre une dizaine de kilos. "*Quel âge peut-il avoir ? se demande-t-elle. Peut-être une vingtaine d'années de plus que moi. Bah, il ne s'agit que de le faire une fois, juste pour concevoir l'enfant*".

Ils passent sous la tonnelle, salués par les bagagistes. Constatant que les amoureux ne portent pas de valises, ils ne peuvent cacher leur déception. En passant la porte, Benoit leur glisse un billet, déclenchant deux sourires ravis. Les talons de Rosine claquent sur le marbre blanc du hall d'entrée. La jeune femme passe par un arc-en-ciel d'émotions. Elle est émerveillée par le luxe de l'établissement, culpabilisée par le regard des employés de la réception, et celui, plus sévère, du Président Biya dont le portrait est accroché au mur. Elle est prise de vertige pendant les vingt secondes nécessaires à l'ascenseur pour les mener au sixième étage, angoissée devant la porte de la suite, choquée en constatant que leur chambre est plus grande que son studio d'Étoudi. C'est une suite, véritable petit appartement avec un salon et une salle de bain. Elle avance vers le lit, passe sa main sur les draps, appréciant la douceur de la soie. Benoit ferme les tentures pour obtenir un éclairage tamisé. Il s'approche du chariot apporté par l'employé du room-service, sort une bouteille de champagne *Dom Pérignon* de son seau à glace. Il en fait sauter délicatement le bouchon. Soulevant la bouteille d'un air triomphant, il remplit une coupe qu'il lui tend avant de se servir à son tour :

— A notre rencontre, chérie, dit-il solennellement en levant son verre.

— A nous, lui répond-elle.

Confortablement installés dans le divan de cuir noir, ils dégustent le précieux élixir, appréciant sa fraîcheur, ses bulles, sa légère amertume et son arrière-goût de noix. Ils ne parlent plus, savourant l'instant qui précède l'acte. Ils se regardent dans les yeux, laissant monter le désir en eux. Bientôt, Rosine ne tient plus. Elle prend sa conquête par la main. Elle l'emmène vers le lit sur lequel elle s'étend, entraînant l'homme avec elle. Ils s'étreignent. La petite langue de Benoit fouille à

présent la bouche de la jeune femme haletante d'excitation. Ensuite, tout va très vite, leur désir explose. Ils se débarrassent de leurs vêtements, se caressent. Elle saisit son membre, le prend en bouche, pour une longue et tendre fellation. Puis elle ouvre ses cuisses, prend le sexe dressé et l'introduit.

— Attends, chérie ! l'interpelle son amant.

Il tend le bras vers le tiroir de la table de chevet, où il sait que se trouvent en général plusieurs préservatifs à l'attention des clients. Elle saisit son bras et le ramène vers elle.

— Non, chéri, prends-moi comme ça, supplie-t-elle.

Il se redresse, dégrisé. Assis sur le bord du lit, il la regarde sévèrement.

— Chérie, il faut que je me couvre.

— Bébé, ne soit pas stupide. Tu vois bien que je suis une femme sérieuse. Je te promets que je ne suis pas malade. Et toi, tu es ministre de la Santé, tu m'as dit, non ?

— Tu crois que parce que je suis Ministre de la Santé je ne peux pas être malade ?

— Chéri, tu n'as pas l'air malade.

— Si je t'enceinte, tu vas me chercher des ennuis !

— Si tu m'enceintes, je serai la plus heureuse des femmes. Mon mari est stérile, mais il l'ignore. Donc, je cherche l'enfant, pour éviter qu'on ne me colle une coépouse, explique-t-elle en lui montrant son alliance.

— Je comprends mieux, dit l'homme en se grattant la nuque.

— Chéri, pourquoi j'irais te chercher des problèmes ? Tu n'as pas envie, Benoit ?

— Si, tu le vois, répond-il en montrant son sexe en érection. Mais avant de sortir, tu vas me signer un papier.

Elle l'attire en elle.

— Viens, chéri, mets-toi à l'aise, tu auras ton papier.

La table du couple récemment formé surplombe la piscine où s'ébattaient quelques enfants. Rosine et Benoit, mis en appétit par leurs ébats, dégustent un savoureux ndolé arrosé d'une bière glacée. La jeune femme sourit à Benoit :

— Si j'avais su qu'il y avait une piscine, j'aurais amené mon maillot, plaisante-t-elle.

— Demain, chérie, tu veux.

— Tu as envie de recommencer ? C'est que c'était bon, alors ? demande-t-elle en riant.

— Oui, très bon, confirme Benoit.

- J'ai apprécié aussi. J'y pense, je dois te faire ton papier, comme je te l'ai promis.
- Laisse ça, je te fais confiance, assure-t-il.
- Alors c'est d'accord. Tu passes me prendre au *Carrefour Sorcier* à 10 heures ?
- Parfait. Comme je ne sais pas où se trouve ce fameux carrefour, je te dépose là tout à l'heure ?
- Merci, tu es un vrai gentleman, le premier que je rencontre, dit-elle en lui caressant la cuisse.
- Ce n'est pas gentil pour ton mari, ça ! relève l'amant en lissant sa moustache.

Rosine a une pensée émue pour Serge :

- Tu sais, c'est un homme bon et courageux, mais pas un gentleman. Il a grandi au village, on ne lui pas appris toutes ces délicatesses chez les montagnards, précise-t-elle.

Ils terminent leur repas en bavardant. Elle a le pressentiment que sa vie va changer, ça la rend heureuse.

### 3. Martina Fashion, Avenue Kennedy

De retour chez elle, Rosine enlève ses habits qu'elle fourre dans le panier à linge sale. "*Je ferai ma lessive directement après la douche*, se dit-elle. *Le parfum qu'utilise Benoit est trop corsé, Serge risquerait de le sentir*". Elle enroule rapidement une serviette autour de son corps, enfle ses sans-confiance<sup>[3]</sup>, saisit un seau vide et va le remplir au robinet de la bailleresse. Elle tend une pièce de dix francs à Ma Lucie, puis se rend au coin sanitaire pour se laver. Dans le petit réduit à ciel ouvert d'aspect douteux qui sert à la fois de WC et de salle de bain, elle s'active, frottant vigoureusement toutes les parties de son corps avec son filet. Très vite, elle est savonnée des pieds à la tête. Ensuite, elle se rince abondamment en s'aspergeant d'eau froide, sous l'œil intéressé d'un margouillat qui la salue de mouvements de têtes saccadés. En se lavant ainsi, elle espère éliminer toute trace de son forfait. "*Le plus dur*, se dit-elle, *sera d'affronter le regard de mon mari lorsqu'il rentrera*." Elle redoute tellement ce moment qu'elle décide d'inviter son frère à dîner ce soir. Après avoir extrait son portable de son sac, elle forme le numéro de Vincent.

Vous ne pouvez pas rater la voiture de Vincent. C'est une *Starlet* jaune vif, modèle des années '80, tellement bosselée qu'on dirait l'œuvre d'un sculpteur fou, un Dali de la carrosserie qui l'aurait customisée. Le pare-brise parsemé d'éclats donnerait des cauchemars à un réparateur de chez *Carglass*. De la ficelle retient péniblement le couvercle du coffre qui ballote au gré des nids de poule, phénomène accentué par l'état des suspensions à l'agonie. Le rétroviseur extérieur gauche, lui, tient à grand renfort de tape, tandis que celui de droite pend lamentablement le long de la portière. Des enjoliveurs de roues dépareillés achèvent le tableau. Il y a des centaines de taxis semblables à Yaoundé. On peut distinguer celui de Vincent à ses pare-chocs peints en noir avec des étoiles blanches symbolisant le Cameroun, et l'inscription *Prudence* taguée sur le pare-chocs arrière. C'est jusqu'à six personnes que Vincent transporte dans son tape-cul, dans l'inconfort et l'insécurité, mais pour pas cher.

Ce matin, c'est plutôt calme. Les lunettes de soleil D&G de contrefaçon importées du Nigéria voisin calées sur le nez, il amène une petite étudiante à l'université de Soa. C'est un dépôt, ce qui veut dire qu'elle a acheté toutes les places du taxi, et donc que Vincent ne s'arrêtera pas pour charger d'autres clients, comme les taxis le font d'ordinaire au Cameroun. La jeune fille est canon, avec des seins proéminents qui débordent de son top. Ils rebondissent lourdement à chaque secousse, menaçant de s'échapper de leur logement. Vincent garde un œil sur la



route, mais ne peut s'empêcher de mâter la jeune fille. "*Mon dieu, quels seins*, se dit-il. *Je connais quelque chose qui aurait sa place entre ces seins. Comment ça s'appelle, déjà ? Ah oui, la cravate espagnole*". Le désir monte en lui. C'est un homme à femmes, bien bâti, sexy dans son jean moulant, son débardeur rouge vif dévoilant ses épaules musclées. La petite, qui a remarqué l'intérêt du chauffeur pour ses appâts se trémousse sur son siège, son pantalon taille basse dévoilant le haut de son string violet. Vincent entame la conversation, l'interrogeant sur ses études. La discussion glisse rapidement vers des sujets plus légers, comme les sorties. L'ambiance est chaude dans le taxi, d'autant qu'il n'y a pas de climatisation. Le téléphone posé dans une alcôve du tableau de bord se met à vibrer. Vincent le saisit, décroche et s'annonce :

- Taxi Vincent, j'écoute.
- Bonjour Vincent, c'est Rosine.
- Ma petite sœur préférée. C'est comment ?
- Ça va un peu. Comme tu me manques, tu pourrais passer dîner ce soir ?
- Mais bien sûr, ma chérie. Je peux venir vers... attends une seconde, dit-il en jetant son téléphone portable.

Distract, il n'a pas vu que son taxi déviait sur la bande de gauche où un camion arrivait en sens inverse. Au dernier moment, il réussit à éviter le poids-lourd en donnant un coup de volant brutal. La voiture mord le bas-côté, repart brutalement à gauche, poursuit sa route en continuant à louvoyer sur quelques centaines de mètres. La passagère, cramponnée au siège, toise le chauffeur :

- Fais attention, pardon.

Vincent fait un petit geste rassurant de la main pour la calmer. Il se penche pour récupérer son téléphone :

- Je serai chez toi vers dix-huit heures, ma chérie.
- Je t'attends, sois prudent.
- Pour ça, compte sur moi, plaisante-t-il en raccrochant.

Vincent sent quelque chose pincer son bras. La petite lui parle.

- Verse-moi là s'il te plaît.

Vincent s'arrête, encaisse et lui tend sa carte.

- Appelle-moi, hein ? Je t'emmènerai faire un tour.
- Apprends d'abord à conduire, rétorque la petite en faisant la moue.

Elle part en tournant ses jolies fesses, glissant négligemment la carte dans sa poche arrière. Vincent la salue. Il met la radio, tourne la manivelle, la vitre descend en couinant. Il allume une Benson &

Hedges de contrebande, prend la direction d'Etoudi en tirant de grandes bouffées. Il est content à l'idée de revoir sa sœur. Il l'aime bien. "*La famille, c'est important*", se dit-il.

En entendant les coups de klaxons, Rosine lève la tête de sa lessive. Elle a reconnu le son caractéristique de l'avertisseur de son frère. Il arrive, brandissant une bouteille de vin qu'il lui tend.

- Bonjour, la go<sup>[4]</sup>, tu vois que je n'arrive pas les bras ballants.
- Merci pour le vin, Vincent. Ça fera plaisir à Serge. Assieds-toi, dit-elle en désignant une chaise sur la terrasse.
- Tu brilles. Tu m'as l'air en pleine forme, remarque le frère en s'asseyant.
- Ah ! Je crois que je vais bientôt recevoir ma part d'enfant.
- Tu es enceinte ?
- Non, pas encore, mais je travaille sur le dossier. J'espère que je pourrai compter sur toi et ta voiture pour m'amener à l'hôpital pour l'accouchement.
- Ma sœur ! Un coup de fil, et je débarque tout le monde, même s'il y a le Président sur la banquette arrière. Je passe te prendre et je fonce à l'hôpital.
- Merci, mais promets-moi de ne pas faire l'accident, répond Rosine, amusée par l'enthousiasme de son frère.
- Aka, tu as affaire à un chauffeur professionnel. Mais voilà ton mari.

En effet, Serge arrive, poussant son vélomoteur. Il reconnaît Vincent :

- Alors, comment va mon taximan préféré ?
- Je suis là, mon beau. Et toi ?
- Je suis là aussi.
- Tu veux servir le vin, Vincent ? J'arrive avec la nourriture, crie Rosine depuis l'intérieur du studio.
- Alors, la famille va bientôt s'agrandir ? plaisante Vincent en remplissant le verre de Serge.
- Tu en sais plus que moi, alors. Elle t'a dit qu'elle est enceinte ?
- Non, mais elle m'a dit qu'elle sera bientôt enceinte.
- Elle est peut-être allée voir un marabout, suppose Serge.

A la fin du repas, Rosine s'approche de son mari. Elle caresse sa nuque, plantant son regard dans le sien. Il lui sourit. Rassurée, elle expire longuement. "*Il ne s'est rendu compte de rien, le plus dur est fait*", se dit-elle. Elle rentre allumer la radio, monte le volume pour ambiancer, puis rejoint son mari en se trémoussant. Serge la prend par la taille :

- Ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue si gaie, dit-il.
- J'ai comme un pressentiment que ça va marcher, cette fois, pour

le bébé lui glisse-t-elle à l'oreille.

— Tu as vu un marabout ? demande Serge.

— Non, mais je sens que je vais bientôt tomber enceinte, instinct de femme, affirme Rosine.

— Ne parle pas trop vite, chérie. Tu risques d'être déçue.

— Mon chou, l'intuition féminine ne se trompe jamais !

Vincent prend poliment congé, prétextant l'heure avancée.

— Dans tous les cas dit-il joyeusement, prévenez-moi dès que le petit sera en route.

— Rassure-toi, tu seras l'un des premiers au courant, la rassure sa sœur.

La voiture démarre sur des chapeaux de roue. Vincent fait de grands signes de la main tout en klaxonnant. Lorsque le véhicule a disparu de leur vue, Rosine prend les mains de Serge :

— Je voudrais que tu ne partes pas au village samedi pour rendre visite aux parents de cette fille que ta famille veut doter. Dis que tu es malade, ça nous fera gagner du temps, implore-t-elle.

— J'ai déjà attendu trop longtemps pour prendre la bonne décision. Je pars, affirme Serge, déterminé.

— Malchance ! lance la jeune femme.

Dès qu'ils sont couchés, Rosine tourne le dos à son époux :

— Dans tous les cas, dit-elle sèchement, ne pense pas que je vais rester seule à me morfondre ici ce week-end. J'irai chez mon amie Solange, nous sortirons en boîte.

— Chérie, tu sais que je n'aime pas que tu sortes sans moi.

— Aka, tu ne vas pas faire le jaloux alors que tu vas visiter une poule dans ton village.

— Chérie, c'est différent, c'est pour le mariage, se défend Serge.

— Pardon, je croyais que tu étais déjà marié. Laisse-moi dormir, monsieur le polygame, ironise-t-elle en lui tournant le dos.

Le lendemain, Rosine s'est levée à l'aube, comme d'habitude. Serge a eu droit à sa bouillie de maïs quotidienne. Mais il n'a reçu ni sourire, ni mot doux de son épouse. C'est donc la tête basse, le cœur gros qu'il part travailler. *"La journée sera longue et triste"*, se dit-il en enfourchant sa mobylette. Il lance un regard en arrière, mais il n'y a plus personne : sa femme est déjà rentrée, alors que d'habitude, elle reste sur la terrasse pour le saluer. *"Mon Dieu, ce n'est pas possible, pense-t-il. Je vais appeler ma mère pour annuler le rendez-vous du week-end. Sinon, ce sera la guerre chez moi"*.

Lorsque Rosine arrive en vue du *Carrefour Sorcier*, la première chose qu'elle aperçoit est le 4x4 de Benoît garé sur le bas-côté de la route.

Elle se dépêche de monter à bord. Pas la peine de prendre le risque de se faire repérer. Benoit l'a compris. Il démarre aussitôt. Les câlins, ce sera pour plus tard :

- Tu as passé une bonne nuit ma chérie, demande-t-il en se tournant vers elle.
- Pas trop, non. Je me suis disputé avec mon mari.
- Ah bon ? Ce n'est pas à cause de notre relation, j'espère.
- Non, il ne se doute de rien. Le problème est que ce week-end, il se rend au village pour voir une fille que sa famille veut doter. Comme je ne suis pas encore enceinte, ils en concluent que je suis stérile.
- La polygamie, quelle malchance ! s'émeut Benoit.
- Je n'accepterai jamais. C'est pourquoi je dois accoucher. J'espère que tu es très fertile, dit-elle en lui pinçant affectueusement la nuque.
- Un vrai lapin, s'esclaffe-t-il. Bientôt, tu auras six enfants.
- Toi aussi ! Donne m'en un, je serai comblée.
- Tu ne vas pas te contenter d'un singleton ! Mais on en reparlera... As-tu pris ton maillot de bain ?
- Chérie, je n'ai pas de maillot, je plaisantais, dit-elle en riant.
- Bien, nous allons passer par l'avenue Kennedy. On va te trouver un maillot.
- Oh chéri, tu me gâtes trop.
- C'est un peu égoïste, j'avoue. J'ai hâte de te voir dedans, tu seras trop sexy.
- Oh, chéri, tu m'excites déjà.

Comme d'habitude, l'avenue Kennedy, une des artères commerçantes les plus fréquentées de la ville, est en effervescence. Benoit est très heureux de trouver une place où caser son véhicule. Il tend une pièce de cent francs au préposé en salopette bleue. Ensuite, le couple se mêle à la foule, à la recherche d'une boutique de prêt à porter pour femmes. Rosine, guidée par son instinct de femme, est la première à repérer un magasin dont la vitrine présente de jolis dessous et maillots de bains, *Martina Fashion*. Elle prend Benoit par la main, l'entraîne à l'intérieur. La vendeuse, une jeune femme aguichante, vêtue de vêtements sexy les accueille, un large sourire aux lèvres qu'elle a d'ailleurs mauves, ce qui les assortit parfaitement à ses cheveux :

- Bonjour monsieur, madame, en quoi puis-je vous aider, demande-t-elle en se penchant légèrement, offrant une vue panoramique sur une paire de seins énormes.
- Nous sommes à la recherche d'un maillot de bain pour madame, et peut-être aussi d'un joli dessous, annonce Benoit.
- Nous venons de recevoir la nouvelle collection de Paris. Ce sont

de très beaux modèles. Dirigez-vous vers la cabine, je vous apporte ce que j'ai à votre taille, promet-elle en posant son regard sur Rosine pour évaluer ses mensurations.

Rosine se dirige vers le fond de la boutique, suivie par son amant qui la prend par la taille. Ils s'arrêtent devant le rideau. D'un geste tendre, elle caresse la joue de son chéri qui se penche pour l'embrasser. Ils sursautent, surpris par l'arrivée de la vendeuse. Elle tend une dizaine d'articles à Rosine :

- Voici ce que je vous propose. Appelez-moi si vous avez besoin.
- Merci, s'exclame gaiement Rosine en entrant dans la cabine, les bras chargés du précieux paquet.

Voyant que Benoit reste timidement dehors, les mains dans les poches, la vendeuse l'apostrophe :

- Monsieur, entrez donc, ainsi vous pourrez juger par vous-même. Mettez-vous à l'aise.

Comme un enfant à qui l'on dit qu'il peut laisser ses devoirs pour aller jouer avec ses camarades, Benoit se précipite dans la cabine. Elle est spacieuse, garnie de grands miroirs. Une chaise est posée dans un des coins. Benoit s'y assied, heureux d'être aux premières loges pour ne rien rater du spectacle. Rosine enfle le premier maillot :

- Pas mal du tout, fait remarquer Benoit en se frottant le menton.
- Mais chéri, mes poils dépassent, constate-t-elle.
- C'est parce que tu n'es pas rasée, bébé. Ne te dérange pas, je vais acheter le nécessaire et je t'épilerai le maillot, la rassure son amant.
- Tu es sûr que ce sera bien ?
- Mais bien sûr. Toutes les femmes font ça au Mbeng<sup>[5]</sup>, lui assure-t-il.

La séance d'habillage, déshabillage se poursuit, excitant l'homme au plus haut point. Ils ont finalement porté leur choix sur un petit bikini noir et blanc et sur des dessous de soie bleue. Lorsque Benoit se lève, Rosine, encore nue, éclate de rire. "*Mon pauvre chéri, tu ne peux pas sortir ainsi !*", s'exclame-t-elle. Elle s'approche de lui, ouvre délicatement sa braguette, en sort le sexe turgescent et l'introduit en elle. Ils font l'amour debout, voyeurs de leurs propres actes au travers des miroirs. Après quelques minutes, la jeune femme jouit. Benoit s'oublie en elle. Ivre d'amour, il se laisse tomber sur sa chaise, pendant que Rosine, ayant sorti un paquet de mouchoirs de son sac, s'active à les débarrasser de toute substance suspecte. Après s'être redonné une contenance, ils sortent de la cabine sous l'œil amusé de la vendeuse, pas dupe.

- Nous allons pouvoir aller nous baigner, dit Benoit en démarrant.
- Mais chéri, je ne sais pas nager, proteste-t-elle.
- Bah, je t'apprendrai, la rassure-t-il, prenant la direction du Mont Fébé.
- Attends-moi cinq minutes s'il-te-plait, dit-il après s'être arrêté sur le parking d'un supermarché *Mahima*.
- Encore une surprise ? demande Rosine, curieuse.
- J'ai besoin de matériel pour te raser, répond Benoit.

Au moment où ils repartent, Rosine éclate de rire en repensant à la tête de la vendeuse lorsqu'ils sont sortis de la cabine :

- Faire l'amour dans une cabine d'essayage ! Tu sais que tu es un polisson, toi, pouffe-t-elle.
- Tu t'es littéralement jetée sur moi, que voulais-tu que je fasse ? se défend-il maladroitement.
- Tu n'avais pas l'air particulièrement effarouché.
- J'avoue que ça m'a plu, avoue-t-il en lui caressant la joue.

A peine arrivés dans leur chambre, Benoit déshabille sa nouvelle conquête et la fait asseoir sur un coin de la baignoire. D'abord, il enduit la généreuse toison de la jeune femme de mousse. Puis, le nez à hauteur du sexe de Rosine, il la rase délicatement, n'épargnant qu'un petit rectangle de poils coupés courts :

- Voilà, lance-t-il triomphalement en se redressant, un joli *ticket de métro*.
- Chéri, il ne me reste presque plus de poils, regrette-t-elle en regardant son sexe.
- C'est la tendance, chérie, assure Benoit.
- Mon Dieu, que va dire Serge ? se demande-t-elle.
- Ma puce, tu n'as qu'à dire que c'est une surprise que tu lui fais.
- Et s'il me demande qui a fait ça ?
- Tu lui diras que c'est toi-même, après l'avoir vu dans un magazine, lui suggère son amant. Ah, j'oubliais les aisselles.
- Les aisselles ? s'étonne-t-elle.
- Oui, une dame se rase les aisselles, chérie. Laisse-moi faire, ce ne sera pas long, assure-t-il.

L'opération terminée, il la douche abondamment, la sèche avec la serviette blanche de l'hôtel, et la transporte sur le lit. Il se déshabille à son tour, la rejoint. Il place sa tête entre ses jambes, promène sa langue sur son sexe. Il sent sa main lui caresser les cheveux. Il cherche le clitoris qu'il stimule à grands coups de langue. Elle se tend, prise de spasmes. Elle le prend par la nuque, attire son visage contre son sexe, et crie. Il reçoit sur sa face les jets de liquide que, femme fontaine, elle projette pendant l'orgasme. Il s'essuie aux draps et la pénètre, jouissant

à son tour en elle. Ensuite, ils se placent côte à côte et s'endorment.

Trente minutes plus tard, Rosine se réveille. Elle secoue vigoureusement son amant qui sursaute.

- Oui, qu'y a-t-il, s'enquiert-il.
- Chéri, je crois que c'est l'heure de ma leçon de natation, non ? répond-elle joyeusement.
- Tu as raison. Enfilons nos maillots, mettons ces robes de chambre et descendons à la piscine.

La nuit tombe lorsque Rosine rentre chez elle. Sa voisine l'interpelle :

- D'où sors-tu ?
- Je suis ton enfant, je dois te donner mon programme ?
- Calme-toi, chérie. Je constate juste que tu marches trop ces temps-ci.
- C'est mon problème, répond-elle, rentrant chez elle en fiasquant.

Elle enfouit maillot et sous-vêtements neufs dans le tiroir de la commode. Heureusement, Serge ne fouille jamais dans ses affaires. Puis, elle pense à appeler sa copine Solange pour l'inviter à aller en boîte le lendemain soir, samedi.

- C'est aujourd'hui que tu penses à moi, lui reproche sa copine en reconnaissant sa voix.
- Je pense souvent à toi, Solange. Une femme mariée a beaucoup trop d'occupations, tu le constateras quand ton tour viendra.
- Moi, me marier ? Malchance ! Mais dis-moi ce qui me vaut l'honneur de ton coup de fil.
- Serge voyage ce week-end, je voulais donc t'inviter à aller en boîte samedi soir.
- Ce sera avec plaisir, ma copine. Ça nous rappellera le bon temps. Passe à midi, on déjeunera ensemble. On aura certainement beaucoup de choses à se dire.
- Tu n'imagines même pas ! Bisous, à demain.
- A demain.

Rosine se rappelle qu'elle n'a rien préparé. Tant pis, elle ira acheter le pain et la sardine chez l'épicier. Serge pensera qu'elle n'a pas cuisiné parce qu'elle est encore fâchée de ses projets d'excursion au village. Elle prend un sac, ouvre la porte, et sort, manquant renverser Prisca qui arrive, deux casseroles à la main :

- J'ai pensé que tu n'as pas eu le temps de préparer. J'ai fait l'éru[6].
- Merci ma chérie, tu es un ange.
- Entre femmes, il faut s'entraider. Pardonne-moi de t'avoir mal

accueillie. Tu sais que je suis un peu jalouse.

— Jalouse de quoi ? J'ai juste trouvé un petit travail pour me débrouiller, invente Rosine.

— Je croyais que tu avais trouvé un gars, un sponsor plaisante la voisine.

— Je suis une femme fidèle, et une épouse honnête ment Rosine. Dans tous les cas, merci, je te revaudrai ça.

— Bon appétit, ma chérie.

Rosine rentre chez elle chargée des casseroles, ravie d'avoir quelque chose à servir à son mari, et de s'être réconciliée avec la voisine. Je dois éviter le congossa<sup>[7]</sup> à tout prix, se dit-elle.

Sa journée terminée, Serge quitte son travail. Après avoir salué ses collègues, il enfourche sa mobylette. Il reste là, pensif, incapable de démarrer. Il pense aux problèmes qu'il va trouver en rentrant au foyer. Sa femme, furieuse, va encore lui reprocher son voyage au village, pester contre la polygamie. Prenant son courage à deux mains, il prend son portable. Il va appeler sa mère pour annuler sa visite. Elle sera furieuse, mais Rosine sera calmée. Il pourra rentrer chez lui sereinement, se faire dorloter. Peut-être feront-ils l'amour...

En approchant de leur studio, Serge constate que sa femme l'attend sur la terrasse. *"C'est bon signe, se dit-il, peut-être s'est-elle calmée depuis"*. Il range sa mobylette et court vers elle. Alors qu'il se penche pour l'embrasser, elle a un mouvement de recul :

— Quitte-là. Garde tes baisers pour ta villageoise, dit-elle sèchement en se levant.

— Mais chérie, je n'ai pas d'autre femme que toi.

— Et celle que tu vas voir demain ? réplique la jeune femme, furieuse.

— Mon bébé, calme-toi. Je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche pour te dire que je ne pars pas au letch<sup>[8]</sup> demain.

— Tu ne pars pas ?

— Non, j'ai appelé ma mère pour annuler.

Rosine s'approche de son homme, se met sur la pointe des pieds et l'embrasse tendrement :

— Tu as bien fait, chéri. Je suis très contente. Pour fêter ça, je vais nous chercher la bière. Assieds-toi, il y a l'éru, dit-elle, calmée par la bonne nouvelle.

Serge entre, pose son sac, s'assied sur son pouf préféré. Il sort un mouchoir en papier et s'éponge. Il se dit qu'il a vraiment eu une bonne idée d'annuler ce voyage. Épuisé par sa journée de travail, il est heureux d'avoir rétabli la paix dans son ménage. *"Au diable le village, se dit-il. Ce qui importe pour moi, c'est ma petite femme"*. Quelques



minutes plus tard, Rosine dépose deux bières bien fraîches sur la petite table. Elle sert le repas du soir qu'ils dévorent en devisant gaiement.

- Comme tu ne pars pas demain, tu m'accompagneras en boîte, propose-t-elle.
- Mon bébé, on va aller en boîte avec quel argent ? Il nous reste juste de quoi vivre.
- Ne te dérange pas, chéri. Solange nous invite.
- La sauveteuse là, qui vend son huile de palme à *Mokolo* ? Avec quel l'argent elle va nous inviter en boîte ? Elle est toujours foirée.
- Plus maintenant, elle a rencontré un Blanc sur le net.
- Ah, elle vit avec un Blanc.
- Non, le Blanc est en Europe, mais il lui envoie l'argent.
- Il lui envoie l'argent de quoi ? C'est la dot ?
- Non, bientôt il viendra à Yaoundé la doter. Ils se marieront et elle le rejoindra en Europe quand elle aura le visa. En attendant, il l'entretient. Tu sais que la femme africaine doit être entretenue, plaisante la jeune femme.
- Et nous, on boira à la santé du Blanc.
- Voilà, tu as compris. Je partirai demain à midi. Tu sais qu'entre femmes on a toujours beaucoup de choses à se dire. Tu nous rejoindras en soirée. Tu prendras le taxi, car on rentrera en taxi : je ne veux pas que tu conduises la mobylette quand tu es saoul.
- On va saouler ?
- On va saouler, mon chéri. Viens, dit-elle en se couchant sur le lit.

Il se couche à ses côtés, l'embrasse dans le cou. Il se redresse :

- Chérie, ta peau a un drôle de goût, dit-il en faisant une moue de dégoût.

"*Merde*, se dit-elle, *ce doit être le chlore de la piscine*". Elle se hume le bras, sourit :

- Ce doit être mon nouveau lait corporel, bébé.
- Il faut arrêter de mettre ça, on dirait du Javel.
- Chéri, le vendeur m'a dit que ma peau serait encore plus douce et brillante.
- Vous les femmes, vous allez nous tuer avec vos produits de beauté, s'exclame-t-il. J'espère que ce n'est pas plutôt la sorcellerie.
- Chérie, tu sais que je ne fréquente pas les marabouts. Viens mon amour, prends-moi.

Il la serre dans ses bras, la caresse. Subitement, il s'arrête :

- Mais chérie, où sont tes poils ? demande-t-il, intrigué.
- Je les ai rasés, mon chéri.

- Mais pourquoi ? regrette-t-il, j'aime tes poils sous les bras, ça donne une odeur forte comme le piment.
- Ah, chéri ! c'est la tendance au Mbeng. Et j'ai encore une autre surprise, dit-elle en baissant sa culotte pour exhiber son ticket de métro.
- Wandaful ! Qui t'a fait ça, ta coiffeuse ?
- Non, chéri. J'ai vu ça dans un magazine chez elle, mais je l'ai fait moi-même, répond-elle.
- Bien. Normalement, tu aurais dû m'en parler avant de toucher à ma chose. Mais ça me plaît bien comme ça, dit-il en caressant le soyeux tapis de poils. Mais il faut les laisser repousser sous les bras, ordonne-t-il.
- Tu veux toujours de moi ? demande-t-elle, anxieuse.
- Mais bien sûr, ma chérie.

## 4. Le Safari Club, Avenue Churchill

Ils ont passé la plus grande partie de la nuit à s'aimer fougueusement, de sorte que le soleil est déjà haut dans le ciel lorsqu'ils se réveillent. Rosine s'amuse à passer ses doigts dans les poils des pectoraux de son mari qui la regarde avec de tous petits yeux. Après l'avoir embrassé sur le front, elle prend son courage à deux mains et entreprend de leur préparer une omelette comme petit-déjeuner. Affamés par leur nuit torride, ils la dévorent de bon cœur, accompagnée d'un jus d'orange. Absorbés par leur repas, ils n'ont pas entendu l'homme s'approcher de la porte ouverte de leur studio :

— Kwa kwa !

Les amoureux tournent la tête vers celui qui se présente chez eux. C'est un homme âgé d'une cinquantaine d'année, à la large face. Il porte un costume traditionnel en tissu Ndop et un bonnet de laine. Son visage sévère exprime le mécontentement. Il entre sans y être invité, scrute Serge de ses yeux noirs qui semblent prêts à quitter leurs orbites, pointe agressivement son bâton d'ébène sculpté vers le jeune homme. Il vocifère en postillonnant :

- Que faites-vous là, monsieur ?
- Bonjour mon oncle. On prend le petit-déjeuner.
- Donc ridiculiser ta famille ne te coupe même pas l'appétit, gronde l'homme.
- Mais mon oncle, j'ai fait quoi ?
- Nous prenons rendez-vous avec le chef d'une famille pour toquer à la porte<sup>[9]</sup>, et monsieur décide de rester chez lui. Malchance ! Tu sèmes la honte sur ta famille, Serge. C'est grave. C'est très grave ! insiste-t-il en se tenant le lobe de l'oreille.

Rosine se lève pour céder sa place à l'oncle :

- Asseyez-vous, mon père, dit-elle en s'éclipsant sur la terrasse.
- Je ne suis pas venu pour m'asseoir. Je suis venu chercher mon fils pour l'emmener au village. Je dois l'empêcher de souiller notre famille.
- Avec tout le respect, mon oncle, je ne viens pas, affirme calmement Serge.
- Réfléchis bien, mon fils, car si tu ne viens pas, la famille renoncera à doter une femme pour toi, et on t'entertera avec un caillou dans la main<sup>[10]</sup>, menace l'homme en se tenant le lobe de l'oreille.
- Je ne viens pas, insiste Serge.

L'homme sort sans rien dire, passe la barrière sans même se retourner.

Les jeunes gens le regardent s'éloigner en agitant son bâton dans tous les sens. Ils éclatent de rire en chœur :

- Quelle malchance ! lance Serge.
- Je pense que ta mère va nous laisser en paix avec sa polygamie.

Serge attire sa femme vers lui, la serre très fort dans ses bras. Il lui dit qu'il l'aime, ce qui ne se produit qu'à de rares occasions.

- Moi aussi, je t'aime, chou. Bon, il faut que je lève pour m'apprêter. J'ai rendez-vous avec Solange. Ton oncle m'a vraiment fait peur, ajoute-t-elle en frissonnant.
- Il est très impressionnant quand il est énervé. On aurait du lui offrir la bière, lui donner l'argent du transport, ça l'aurait calmé, regrette Serge.
- Chéri, on n'a pas pu. A peine arrivé, il était déjà parti.

Lorsque Rosine sort de la chambre, elle est transformée. Elle porte une jupe plissée dévoilant la moitié de ses cuisses. Des bottines à talon haut donnent un beau galbe à ses jambes. Un haut décolleté rose met sa poitrine en valeur, tout en découvrant ses épaules et son dos. Serge la regarde, bouche bée.

- Alors chéri, que penses-tu de ta petite femme, demande-t-elle en tournant autour de lui, l'enveloppant d'un effluve de parfum enivrant.
- Tu ne vas pas sortir comme ça ?
- Pourquoi, mon amour, je ne suis pas jolie ?
- Trop jolie pour sortir seule, s'exclame Serge, jaloux.
- Donc, tu n'as pas confiance en moi ? s'indigne Rosine.
- C'est dans les hommes que je n'ai pas confiance. Je ne veux pas que tu aies des problèmes.
- Il n'y aura pas de problème. Je prends un taxi et je fonce directement chez Solange. Ce soir, tu seras là pour me protéger.
- D'accord. Mais j'espère que tu ne t'habilles pas sexy comme ça pour sortir en semaine.
- Ah ! Tu as voulu une belle femme. Il faut accepter qu'elle puisse plaire à d'autres. Tu sais que je suis sérieuse et fidèle, ment-elle.

Elle ramasse son sac, l'embrasse et s'en va en lui faisant un petit signe de la main :

- Profite de cet après-midi pour te reposer. Mais à dix-sept heures, tu te laves, tu sapes correctement, pour faire honneur à ta femme, puis tu me rejoins à la *Cité Verte*.
- D'accord, chérie.

Rosine vient à peine de pousser le lourd portail en fer que Solange, un petit bout de femme toute frêle s'élance vers elle, saute dans ses bras,

la couvrant de baisers :

- So, tu n'as pas changé, assure Rosine.
- La go ! Tu as fait le nyanga<sup>[11]</sup>, réplique Solange.
- Ah, chérie, il faut se respecter. Toi aussi, tu es très jolie, dit-elle en lissant les longs cheveux de son amie.
- Ma copine, tu as gagné à la loterie ! Ta tenue, on ne trouve pas ça à moins de cinquante mille francs, sans compter le sac et les bottes, s'étonne l'amie de Rosine.
- Toi aussi, laisse ça ! Viens t'asseoir, on a beaucoup de choses à se raconter, dit-elle en la prenant par la main.

Les jeunes femmes bavardent en sirotant un *D'Jino*. Ensuite, elles sortent bras dessus, bras dessous pour une petite visite au marché de *Mokolo* tout proche. Elles en profitent pour déjeuner sur le pouce de soyas saupoudrés de cancan, accompagnés d'une *Beaufort Light*. Rosine tend discrètement deux billets de dix-mille francs à sa copine.

- Deux kolos ! s'exclame Solange.
- Je voudrais que Serge pense que c'est toi qui nous invite, ce soir.
- Ma copine, je le savais : tu as trouvé le sponsor, et un gros porteur, en plus !
- Bon, j'avoue. J'ai fait la connaissance d'un Blanc sur le net. Il est devenu fou de moi, il m'envoie chaque mois un peu d'argent par *Western Union*, invente Rosine.
- Wandaful ! Et tu n'as pas peur qu'il débarque un jour, ton Blanc ?
- Tu veux qu'il arrive comment ? Il ne connaît pas mon vrai nom. Il pense même que je suis à Douala.
- Chérie, tu es mariée. Il faut donc me transmettre le dossier.
- Laisse-le moi ma chérie. Avec ce que Serge gagne, il faut que je me débrouille. Le net est plein de Blancs, il faut tenter ta chance. Je te conseille de le choisir vieux et bedonnant, ce sont les plus généreux.
- Bon, je vais suivre ton conseil.
- Ne t'étonne pas, j'ai dit à Serge que tu as rencontré un Blanc sur le net qui t'entretient, et qui va venir t'épouser.
- Tu lui as dit ça ? s'étonne Solange.
- Il me demandait si c'était ton petit boulot de sauveteuse qui allait payer la boîte de nuit, s'excuse Rosine.
- Bon, passons dessus ! L'important, c'est qu'on sorte et qu'on s'amuse.
- Voilà. Ça fait des mois que je ne suis plus sortie.
- Et moi donc. J'ai trop envie de secouer !

Après le départ de sa femme, Serge s'est installé confortablement sur

la terrasse. "*Quelle chance de pouvoir se reposer un peu*", se dit-il. Il vient à peine de fermer les yeux que son téléphone sonne. Aka, pense-t-il en se levant pour récupérer son portable sur sa table de nuit. Il décroche. Sa mère parle si fort qu'il est obligé de tenir le téléphone à une vingtaine de centimètres de son oreille. Elle reprend le discours de l'oncle. Il lui répond :

- Pardon, ma mère, mais c'est moi qui t'ai demandé une femme ?
- On l'a fait pour toi, mon fils, comme ta femme est stérile.
- Écoute-moi bien, ma mère. J'aime ma femme, je ne veux pas d'une autre, c'est compris ?
- Un jour, tu comprendras qu'on voulait juste ton bonheur. J'espère que tu ne le regretteras pas !
- Merci maman. Avec l'aide de Dieu, je ferai l'enfant avec Rosine. Bonne journée.
- Bonne journée, mon fils, lance la vieille femme, résignée.

Il vient à peine de raccrocher qu'André, un voisin, s'approche, une glacière à la main :

- Bonjour Serge, c'est comment ? lance-t-il joyeusement.
- Ça va un peu, répond Serge.
- Je viens te proposer de la viande boucanée, dit l'homme en montrant sa glacière.
- Du singe, comme l'autre fois ?
- Du singe !
- Mais comment fais-tu pour trouver du singe, alors que la chasse est interdite ? demande Serge.
- Tu sais que je travaille dans une exploitation forestière. Je l'achète aux pygmées. Ou plutôt, je l'échange contre du whisky en sachet.
- C'est combien, pour une part ?
- Cinq mille francs.
- J'ai trois mille, tente de négocier Serge.
- Non, je ne peux pas le faire à moins de cinq mille. Tu sais que c'est très risqué.
- Donne-moi une part, alors.

André sort un petit sachet en plastique noir, le lui tend. Serge part le mettre en sécurité à l'intérieur et revient avec un billet de cinq mille. L'homme prend le billet et continue sa tournée.

Serge se dit qu'il boirait bien une bière glacée. Après une brève visite chez l'épicier, il reprend place dans sa chaise favorite, savourant le liquide frais et amer. Il pose la vidange à ses pieds, ferme les yeux et s'endort.

Il se réveille en sursaut, regarde sa montre. Il n'est que seize heures. Il

a le temps de se préparer tranquillement. "*Je vais me rafraîchir*", décide-t-il. Le seau à la main, il s'avance vers le robinet fournissant l'eau aux locataires de tous les studios. Heureusement, il y a l'eau cet après-midi. Il regarde avec satisfaction le liquide couler dans le seau bleu, lorsqu'il entend son nom prononcé d'une voix gaie. Il se retourne. C'est Prisca qui lui parle joyeusement :

- Bonjour monsieur mon voisin, comment vas-tu ?
- Je suis là, Prisca. Et toi, c'est comment ?
- Je suis là aussi. Tu es devenu célibataire, que tu fais les corvées des femmes ? demande-t-elle malicieusement.
- Rosine est allée voir une amie. Je prends l'eau pour me doucher, comme je vais les rejoindre.
- Vous êtes de sortie ce soir, c'est bien. Tu n'as pas pensé à tes voisins ?
- C'est une copine de Rosine qui invite pour nous présenter son Blanc. Donc, tu sais comment sont les Blancs, c'est juste les personnes qu'ils invitent qui peuvent se présenter. On ne peut pas y aller en désordre, comme quand c'est un Africain qui invite.
- Je comprends. Donc il y aura le champagne ?
- Moi je préfère la bière. Je n'aime pas ces choses des Blancs.
- Tu as raison, approuve-t-elle.

S'approchant de lui, elle pose sa main sur son bras musclé :

- Je n'aime pas le congossa, tu le sais. Pourtant, en tant que voisine et amie, je dois te dire une chose, lui confie-t-elle.
- Ah bon ? s'étonne-t-il.
- Je trouve que Rosine marche beaucoup ces jours-ci. Comme tu es son mari, je pense que c'est important que tu le saches.
- Donc, tu es venue habiter ici pour surveiller ma femme ? se fâche Serge.
- Pardon, je ne la surveille pas. Comment je pourrais ne pas remarquer que ma voisine est absente ? Tu sais que nos chambres se touchent.
- Je te remercie, mais j'ai confiance en Rosine. Il ne faut pas venir me déranger avec vos jalousies de femmes, s'exclame-t-il en ramassant son seau.

Il s'éloigne en murmurant des insultes à l'attention de Prisca qui, heureusement, sont couvertes par le bruit de l'eau qui se déverse dans le seau de la jeune femme. Elle ne peut s'empêcher d'esquisser un léger sourire. Vraiment, elle est ravie d'avoir pu semer le germe d'une discorde future entre Rosine et son mari. Car Serge a beau défendre sa femme pour ne pas perdre la face, Prisca est certaine que le doute va s'installer en lui, grandir petit à petit jusqu'à éclater au grand jour. Alors, ce seront les disputes, les reproches mutuels, peut-être la

rupture. Car la jeune femme est convaincue que sa voisine a un amant. Sinon, comment expliquer que, maquillée, coiffée, parfumée, portant ses plus belles tenues, elle passe ses journées dehors, rentrant fourbue sans avoir fait le marché ni préparé. Prisca refuse de se l'avouer, mais elle est jalouse de Rosine. Plusieurs raisons sont à l'origine de ce sentiment néfaste : Rosine est mariée, elle ne l'est pas. Blaise, son gars, n'a pas les moyens de la doter. La famille de Prisca refuse donc qu'ils passent à la mairie pour signer l'acte de mariage. Est-ce que c'est l'acte qui fait le mariage ? Non mais, alors que tout semble rose entre Rosine et Serge, qu'elle n'entend jamais se disputer, les tensions sont très grandes entre son vaurien de gars et elle. Les orages éclatent régulièrement dans leur foyer, car Blaise est fainéant, coureur de jupon et rentre toujours ivre à la maison, alors que Serge est un mari exemplaire travailleur, courageux et sobre. De plus, il n'a pas la réputation de courir les filles, et rentre directement chez lui après son travail. C'est plus que Prisca ne peut en supporter. Elle est fermement décidée à semer la zizanie dans ce foyer trop heureux.

Serge, sapé comme jamais, a rejoint Rosine et son amie. Après avoir savouré un poisson braisé à la *Maison Blanche*, ils se dirigent vers le *Safari Club*, une des boîtes de nuit courues de Yaoundé. Ils marchent à leur aise, devisant gaiement, car il est encore tôt. En effet, lorsque le trio entre dans la boîte de nuit, ils constatent que l'endroit est encore désert. Ils n'ont pas de mal à trouver une table au bord de la piste illuminée de spots aux couleurs changeantes. Enchantés d'être si bien placés, ils s'installent confortablement dans un divan de cuir blanc. Après avoir commandé une bouteille de whisky, Solange allume une cigarette. Rosine la taquine :

- Ma copine, tu es vraiment dépravée : l'alcool, la cigarette...
- Le Blanc, ajoute Serge.

Solange le regarde, surprise, puis se rappelant la ruse de Rosine, elle se force à rire de la plaisanterie :

- Et qui dit le Blanc, dit les dôts<sup>[12]</sup>. Je suis vraiment comblée, assure-t-elle, s'esclaffant.

Serge, fier de sa plaisanterie, lui tape dans la main :

- Quand il sera là, il faudra nous le présenter pour qu'on mange aussi les euros. Il arrive quand ? demande-t-il.
- Oh, je ne sais pas. Tu sais qu'il est très occupé avec son business. Mais rassurez-vous, je vous ferai signe dès que son avion aura atterri.

Rosine, soucieuse de changer de sujet de conversation, montre les grappes de fêtards qui entrent à leur tour :



— Les gens arrivent, les amis. Bientôt, ça va chauffer.

En effet, comme pour confirmer les dires de la jeune femme, le D.J. a monté le son, baissé les lumières. Il lance un bikutsi<sup>[13]</sup> entraînant. Serge emmène sa femme sur la piste de danse. Tout en sirotant un verre de whisky que l'on vient de servir, Solange regarde évoluer les couples sur la piste parsemée, comme le plafond, de spots aux couleurs changeantes. A la fin du morceau, ses amis la rejoignent. Ils épongent de leur visage la sueur, résultats de leurs ébats et de la température élevée dans la discothèque. Serge, est ravi qu'on ait servi leur whisky. Il sert sa femme, puis remplit généreusement son verre qu'il lève en portant un toast :

— Au Blanc !

Les jeunes femmes se lancent un regard ébahi, se demandant quelle mouche a piqué le jeune homme.

— Ben oui, explique-t-il, c'est le Blanc qui régale, il faut donc le remercier.

Les jeunes femmes portent donc également un toast au Blanc, le soi-disant sponsor de Solange. Elles n'avaient pas remarqué le Blanc, placé juste derrière elles :

— A votre santé également, lance-t-il avec un grand sourire.

— Merci, répond le trio en chœur.

— Voulez-vous vous joindre à nous, enchaîne-t-il en désignant le canapé de cuir blanc qu'il occupe avec un autre homme, Africain, lui.

— Mais avec plaisir, répond Serge enthousiasmé par cette invitation inattendue.

Avant que ses compagnes n'aient eu le temps d'ouvrir la bouche, il a ramassé la bouteille de whisky, s'est dirigé vers leur nouvel ami. Les hommes se sont serré la main. Le Blanc, d'un geste de la main, a invité Serge à s'asseoir. Après un petit temps d'hésitation, les jeunes femmes se décident à les rejoindre, éberluées. Les présentations sont faites, on se serre la main. Le Blanc, qui s'appelle Daniel, explique qu'il est ingénieur. Il est venu étudier la possibilité d'installer une briqueterie au Cameroun. Il présente son collègue Camerounais, Guy, son assistant.

— Mais nous ne sommes pas ici pour causer. Allons guincher ! propose-t-il en désignant la piste de danse.

Obéissant, tout le petit groupe le rejoint sur la piste, où, en connaisseur, il enchaîne les pich<sup>[14]</sup>. Au hasard des évolutions, le Blanc se rapproche de Solange, sur qui il semble avoir jeté son dévolu. L'approchant par l'arrière, il donne, en rythme, des petits coups de

bassin à son fessier proéminent, ce qui fait rire la jeune femme. Les danses s'enchainent à un rythme endiablé. Petit à petit, la piste s'est remplie jusqu'à être bondée. Les danseurs se frottent l'un contre l'autre au hasard de leurs ébats, dans une odeur d'eau de toilette et de sueur. Daniel, en face de Solange, tente de la charmer en faisant des pitreries. Mais la jeune fille est déjà conquise. Elle l'attrape par la main, fend la foule en direction de leur table. Serge et Rosine s'y trouvent déjà, ayant éprouvé le besoin de se reposer un peu.

— Mes amis, vous devez avoir soif, il fait une de ses chaleurs, lance joyeusement Daniel en s'essuyant avec un kleenex. Que diriez-vous d'un verre de champagne ?

— Monsieur, je ne sais pas. Ce n'est pas un peu cher ? observe Serge.

— Appelez-moi Daniel, nous sommes entre amis. L'argent n'est pas un problème. Si je vous propose le champagne, c'est que ça me fait plaisir. Allons, où est ce serveur ? s'enquiert-il en levant la main.

Une dizaine de minutes plus tard, une hôtesse vêtue du minimum légal, dont les seins et les fesses débordent généreusement des minuscules morceaux de tissus qu'elle porte pour tout vêtement, arrive en ondulant du popotin. Sa bouche pulpeuse rouge vif et sa crinière rousse lui donnent un air de Chantal Biya<sup>[15]</sup>. Elle dépose un seau à champagne dont émerge un goulot de *Moët & Chandon*. Souriante, elle saisit la bouteille avec délicatesse du bout de ses doigts garnis d'énormes bagues, en caresse le goulot comme s'il s'agissait d'un sexe en érection. D'une main experte, elle ôte le capuchon métallique, fait sauter le bouchon. Elle verse lentement la précieuse boisson dans les coupes, se penchant jusqu'à mettre son énorme poitrine sous le nez de Serge, que sa femme regarde d'un air chargé de reproches. Au moment où elle le sert, le Blanc apostrophe l'hôtesse :

— Comment allez-vous, Doris ? C'est la patronne des lieux, explique-t-il à ses invités, elle ne sert que les clients VIP.

— Je vais bien, mon petit Daniel. Comme tu vois, c'est rempli tous les soirs.

— C'est grâce à ton savoir-faire, ma chère.

— Et oui, c'est un travail de tous les instants. Je n'ai plus une minute à moi. Santé à tous, je retourne dans ma tour de contrôle. Le personnel, il faut le surveiller constamment, sinon c'est la catastrophe, dit-elle en ponctuant son affirmation d'un gros rire.

— Courage, Doris, merci pour le service, répond Daniel.

Le serveur se présente. Daniel sort trois billets de dix mille francs de son portefeuille, lui dit de garder la monnaie. Serge, les yeux écarquillés, ne peut s'empêcher de donner un coup de coude à sa femme et de lui désigner les billets d'un mouvement de la tête. Elle

hausse les épaules.

— Chers amis, trinquons à cette agréable rencontre, propose le Blanc en levant sa coupe.

— A notre rencontre, répondent-ils en chœur.

Croisant leurs bras, Daniel et Solange boivent chacun à la coupe de l'autre, acte ponctué par un baiser sur les lèvres officialisant leur amour naissant. Leurs amis applaudissent. Solange sent la chaleur monter à ses joues. Elle pose sa tête sur l'épaule de son nouvel ami, fermant les yeux. *"C'est un rêve, se dit-elle, je vais me réveiller dans ma modeste chambre de la Cité Verte"*. Mais non, son Blanc est toujours à ses côtés, plus en forme que jamais. Émoustillé par le champagne, il se lève, emmenant sa compagne sur la piste. Guy somnole, affalé sur le divan. Serge se penche vers sa femme, lui glisse à l'oreille :

— Donc Solange a maintenant deux Blancs !

— C'est son problème, rétorque Rosine, agacée. Allons plutôt danser.

Vers les trois heures du matin, alors que le petit groupe se repose sur le canapé, Daniel prend la parole, criant pour se faire entendre malgré la musique tonitruante :

— Les amis, ce fut une belle fête. Serge, Rosine, je propose que Guy vous ramène. Moi, je me charge de raccompagner Solange. Merci encore pour cette soirée merveilleuse.

Le lendemain matin, le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque Rosine se réveille, prise d'un pressant besoin naturel. Au moment où elle sort de chez eux pour se rendre aux toilettes, la lumière du soleil l'agresse. C'est les yeux plissés qu'elle tente de rejoindre les toilettes d'un pas hésitant. A sa sortie, Prisca l'apostrophe :

— Bonjour voisine. J'ai vu que la nuit a été longue.

— Bonjour Prisca, répond Rosine en prenant place à côté d'elle sur un petit muret. J'ai un de ces maux de crâne, dit-elle en passant sa main dans ses cheveux ébouriffés.

— Assia<sup>[16]</sup> ! Ça doit être la gueule de bois. J'ai vu la grosse cylindrée vous déposer ce matin. Vous sortez avec les ministres ?

— Non, c'est juste un gars qu'on a rencontré dans une boîte de nuit. Il était quatre heures du matin quand on est rentrés, tu ne dors pas, la nuit ?

— Cette nuit, on a tous été réveillés à deux heures du matin ! Ça chauffait chez Vanessa.

— Ah bon ! Il s'est passé quoi ? demande Rosine, curieuse.

— Tu sais que Vanessa cherche les hommes. Donc elle était au lit avec un gars lorsqu'un autre de ses amants s'est pointé chez elle à l'improviste. Il y a eu, comme qui dirait, un télescopage. D'abord,

c'étaient les cris, les insultes, et puis ils se sont battus. Vanessa est sortie de chez elle à moitié à poil pour les séparer. Du coup, tous les voisins sont sortis pour voir ça. C'est monté, c'est descendu. Pour finir, la bailleresse a mis fin à la bagarre en les mettant dehors à coup de pilons.

- Et Vanessa ?
- Elle est rentrée chez elle toute seule.
- J'espère que ça lui servira de leçon.
- Jamais ! Elle aime trop les hommes, conclut Prisca.
- Je te laisse, mon mari doit mourir de faim. On est ensemble.
- On est ensemble, ma chérie.

En effet, Serge est réveillé. Assis à table, il attend impatiemment son petit déjeuner. Il est ravi de voir sa femme entrer :

- Je croyais que vous alliez bavarder toute la journée, se plaint-il.
- C'est Prisca qui nous a vus sortir de la voiture de Guy. Elle me demandait des explications.
- Aka, ce n'est pas une voisine, c'est un espion. Cette femme dérange trop.
- Ah bon ?
- Hier, elle est venue me causer. Elle m'a dit que tu marchais trop.
- J'espère que tu ne l'as pas crue. C'est parce qu'elle est jalouse qu'elle essaie de mettre le désordre dans notre couple.
- Tu as raison, ce doit être la jalousie. Son mari est un vaurien, et donc elle veut gâter notre foyer, confirme Serge.
- Sinon, comment vas-tu chéri ?
- Ça va un peu. J'ai juste mal au crâne.
- Assia, chéri ! ça va passer quand tu auras mangé.
- Tu prépares quoi ?
- Une omelette avec le piment.
- Voilà une bonne idée, approuve-t-il en lui caressant le dos.

Lorsqu'ils sont rassasiés, Rosine regarde sa montre :

- Mon Dieu, il est déjà 10h30, s'exclame-t-elle. Je vais rater la messe.
- Ma chérie, tu es fatiguée. Allons plutôt nous coucher, proteste Serge.
- Non, chéri, il faut que j'aille prier, j'ai des choses à demander au Seigneur.
- Quoi donc ? demande Serge.
- Je vais lui demander ma part d'enfant, avoue Rosine.
- Tu n'es pas fatiguée de demander sans être exaucée ?
- Je prierai le Seigneur jusqu'à ce qu'il nous donne cet enfant, assure la jeune femme.

— Bon, va alors.

La jeune femme, après s'être rafraîchie et changée, jette un dernier regard dans son miroir. Satisfaite, elle salue son mari et sort. Sur le pas de la porte, Prisca l'attend :

— Tu pars à l'église ? demande la voisine.

— Oui, Prisca. Tu m'attendais ?

— Oui, comme on a pris l'habitude d'y aller ensemble.

— Allons ! Je déteste être en retard, lance Rosine en pressant le pas.

— Pas si vite, proteste Prisca dont les hauts talons s'enfoncent dans la terre.

Les cloches sonnent lorsque les jeunes femmes arrivent en vue de l'église *Marie médiatrice d'Etoudi*. Le bâtiment, imposant avec sa tour carrée sans clocher surmontée d'une croix, est assailli par la foule des croyants qui se pressent devant les portes trop étroites. Des files se forment tant l'assemblée est nombreuse et indisciplinée.

— Quel embouteillage ! C'est pour cela que j'aime bien arriver tôt, confie Rosine à sa voisine en montrant les files. Je n'aime pas me faire serrer dans ces queues. Certains en profitent même pour te tripoter les fesses.

— Je vais me mettre derrière toi, plaisante Prisca.

— Ah, si ça ne te dérange pas de te faire tripoter, soupire Rosine.

Elles progressent à présent pas à pas à l'intérieur de l'église, prises dans la file des croyants. Prisca désigne une rangée où quelques chaises sont restées libres. Rosine acquiesce. Les jeunes femmes prennent place. Rosine se signe et, la tête baissée, entame ses prières. Prisca observe plutôt l'assemblée des fidèles dans l'espoir de reconnaître quelqu'un. Ne trouvant personne de ses connaissances, elle se laisse distraire par les enfants de chœur qui préparent l'autel, et par les choristes qui bavardent. Subitement, l'orgue entame un air solennel, les portes se ferment avec fracas. Un petit cortège s'avance dans l'allée principale de la nef. En tête, le prêtre porte la Sainte Bible qu'il exhibe à tous les fidèles. Ses assistants le suivent. L'un porte un crucifix, l'autre l'encensoir dont s'échappe une fumée blanche et âcre. Lorsque les participants de ce petit cortège sont regroupés autour de l'autel, les chœurs entament un chant à la gloire du Seigneur. Le prêtre se recueille devant la bible qu'il a posée sur l'autel.

Lorsque le chant est terminé, le prêtre lève les mains au ciel et souhaite la bienvenue aux fidèles. Il est interrompu par le bruit d'une porte qui s'ouvre. Tout le monde se retourne pour identifier les trouble-fêtes. Un petit groupe s'avance, précédé par un homme de constitution robuste, vêtu d'un somptueux costume,

vraisemblablement d'Yves Saint Laurent. Fier comme un paon, il s'avance d'un pas lent et assuré dans l'allée centrale. Les colonnes blanches bordant la nef, l'immense croix s'élevant derrière l'autel donnent à ce moment une solennité encore renforcée par le silence imposant que seuls viennent troubler les bruits de pas sur le sol en marbre. L'homme s'arrête au premier rang, resté vide grâce au pouvoir magique de petits cartons posés sur les chaises, avec pour nom Nintcheu. Le notable s'efface légèrement pour laisser passer sa progéniture, une dizaine d'enfants tous endimanchés qui s'avancent par ordre de taille, la petite dernière obtenant la place la plus proche des parents. Puis, se succèdent, par ordre d'ancienneté, les trois coépouses rivalisant d'élégance : chapeaux, robes et chaussures de grands couturiers importées d'Europe, effluves de parfums de chez Dior, Chanel, Dolce & Gabbana. Enfin Marcel Nintcheu s'installe en jetant des regards discrets à la ronde, faisant des petits signes à l'un ou l'autre. Le curé s'est arrêté de parler, et l'on s'attend à ce qu'il souhaite la bienvenue à la petite famille. Pourtant, imperturbable, il poursuit l'office sans plus se préoccuper des retardataires.

— C'est le directeur de la *Campost*<sup>[17]</sup>, murmure Prisca à l'oreille de Rosine.

En effet, Nintcheu dirige l'agence *Campost* de Yaoundé. Il habite, avec ses trois femmes et leurs quinze enfants, une magnifique villa qu'il a fait bâtir à Etoudi. Une annexe accueille le vigile, la cuisinière, le jardinier et le chauffeur du *Hiace* destiné à véhiculer sa progéniture. Il se murmure aussi qu'il entretiendrait plusieurs maîtresses, dont l'une d'elle vivrait à Kribi, cité balnéaire où Nintcheu aime à passer ses week-ends sans ses épouses, mais ça, c'est l'inévitable congossa<sup>[18]</sup> ... Certains esprits jaloux l'accusent de sorcellerie. D'ailleurs, deux de ses enfants ne sont-ils pas morts au cours des dernières années. "*Il les a vendus au diable, disent les mauvaises langues, il a le serpent*". Mais ne dit-on pas la même chose de tous ceux qui réussissent au Cameroun. Nintcheu est concentré sur l'office. Il prie avec d'autant plus de ferveur qu'il doit partir pour l'Europe le lendemain. Il redoute ces voyages au Mbeng. Bien sûr, il y a les affaires, qui lui permettent de mener grand train, les hôtels de luxe et les bons restaurants. Il y a les européennes, aussi, sur lesquelles Nintcheu exerce son pouvoir de séduction pour les emmener dans son lit. Il y a aussi les boutiques de luxe, où Nintcheu aime à flâner, portant son dévolu sur une montre, un chapeau, une boîte de cigares. Mais le voyage est plein d'embûches. Il déteste prendre l'avion, car il craint qu'il ne s'écrase. Il a peur des voyous, car il voyage toujours avec une grosse somme d'argent qu'il "*emprunte*" dans les caisses de *Campost* pour acheter des Rav4 d'occasion. Il les importe pour les revendre à son compte. Après avoir pris son bénéfice, il remet la somme "*empruntée*" dans le coffre. Lorsque le panier de la

quête arrive chez lui, l'homme au costume y dépose ostensiblement un billet de dix mille francs, chacune de ses épouses en fait autant. Les enfants, eux, déposent un billet de cinq cents francs chacun, ce qui est encore beaucoup plus que les pièces de cent francs lancées par la plupart des fidèles, dont Rosine et Prisca.

A la fin de l'office, les deux jeunes femmes patientent un moment, le temps de laisser l'église se vider de la foule.

— Tu as vu le gars de la Campost lancer le billet de dix mille francs.

— Oui, ma sœur, et chacune de ses épouses aussi, ça fait quarante mille francs pour une messe.

— Il faut vraiment avoir des choses à se faire pardonner pour être si généreux avec le Seigneur.

— Le Seigneur, tu parles. L'argent là va dans les poches du prêtre pour ses petits besoins.

— Tu crois ? demande naïvement Rosine.

— Mais bien sûr ! affirme Prisca.

Elles sortent de l'imposant bâtiment. Le parvis de l'église grouille de monde. Des petits groupes se sont formés, qui ont entamé des conversations animées. Les enfants se poursuivent, pratiquant des jeux dont eux seuls connaissent les règles. Le chauffeur de Nintcheu a de la peine à amener le minibus *Hiace* au travers de cette foule bruyante et colorée. Arrivé à hauteur de la petite famille, il descend du véhicule, ouvre la porte latérale par laquelle les enfants s'engouffrent en poussant des cris de joie. Nintcheu et ses épouses marchent jusqu'à leur Rav4 noir aux vitres teintées et s'y installent. Le cortège se met en branle. Rosine fiasque en regardant les véhicules s'éloigner. "*Il ne m'a pas l'air très honnête, ce type*", se dit-elle, se fiant à son instinct. Mais peut-être est-ce seulement de la jalousie.

## 5. Chez Clarisse Carrefour Noah

Rosine revoit régulièrement Benoit. Leur relation a pris un tour routinier mais demeure riche en émotions. Benoit est un amant attentif et raffiné, qui apporte à la jeune femme la tendresse et le romantisme que Serge ne peut lui offrir. De plus, Benoit n'est pas chiche et la gâte en lui offrant tenues, cosmétiques, et même de généreuses sommes d'argent que la jeune femme dépose à la tontine<sup>[19]</sup>, se constituant, à l'insu de son mari, une précieuse réserve pécuniaire. La jeune femme devrait être comblée, mais sa conscience la torture.

Au départ, elle n'avait aucune intention d'avoir une aventure extraconjugale. Elle prévoyait juste de faire l'amour une ou deux fois, puis de quitter à jamais le géniteur de son enfant qui ne saurait même pas qu'il l'avait enceintée. Une faute nécessaire qu'elle aurait pu se pardonner. Mais là, aujourd'hui, elle se comporte comme une prostituée, poignardant dans le dos son époux irréprochable. Elle ne voulait pas d'une rivale, et voilà qu'elle le trompe. Le pire est qu'elle a tellement pris goût à cette aventure, elle serait incapable d'y renoncer. La seule chose qui la console, c'est que Serge, ne se doutant de rien, ne souffre pas de cette situation. *"C'est peut-être cela la recette des couples heureux, de tromper l'autre sans qu'il ne se doute de rien, se dit-elle. Je dois tout faire pour que Serge ne l'apprenne jamais. Mais Prisca, c'est un gros problème. Cette voisine est trop curieuse, toujours à me guetter en se demandant où je peux bien aller, pour y faire quoi ! Il faut que je la paie pour qu'elle se taise"*, se convainc-t-elle, certaine que c'est la seule solution. Demain, elle l'emmènera manger au restaurant, et elle parlera bien<sup>[20]</sup>. Ainsi, le danger que Prisca la trahisse en révélant ses sorties à Serge sera écarté. Soulagée, Rosine sort de chez elle, se dirige vers la chambre de sa voisine pour l'inviter.

Le lendemain, vers midi, les deux jeunes femmes quittent leur quartier. Elles gravissent le chemin de latérite lentement, se tenant la main. De temps en temps, elles croisent un voisin qu'elles saluent. Arrivées en haut de la côte, au *Carrefour Sorcier*, elles suivent la rue Manguiers, en direction de *Tongolo*. Au bout de quelques centaines de mètres à peine, elles traversent le *Carrefour Noah*, juste après lequel se trouve le restaurant, *Chez Clarisse*. Elles entrent, s'arrêtent devant le comptoir pour saluer la patronne qui les accueille chaleureusement :

- Bonjour mesdames, c'est pour déjeuner ?
- Oui, confirme Rosine.
- Vous préférez la cour ou la salle ?
- La cour, s'il vous plaît.



— Je vous y emmène. J'ai reçu de beaux bars, donc il y a le poisson braisé si vous voulez, propose la patronne en se dirigeant vers une charmante petite cour où sont déjà installés plusieurs clients.

Elle les place à une petite table un peu à l'écart, sous une pergola fleurie :

— C'est la meilleure table, vous serez bien ici, affirme la patronne. Je vous sers un rafraîchissement ?

— Deux bières, s'il vous plaît, demande Rosine.

Les amies vident leur verre en parlant de choses et d'autres. Bientôt, la patronne revient prendre la commande.

— Je vais prendre le poisson braisé, avec des miondos<sup>[21]</sup>, annonce Prisca.

— La même chose pour moi, confirme Rosine en souriant. Mettez-nous donc une bouteille de rosé bien frais. Il fait très chaud.

Dès que la patronne s'en est allée, Rosine, se dit qu'elle ne doit pas perdre de temps. Se penchant vers sa voisine, elle entame la conversation :

— Ma copine, depuis un an que tu es là, je t'ai déjà dérangée ?

— Non, reconnaît Prisca.

— Moi, je te considère comme ma sœur. Je pensais que toi aussi, tu me considérais comme ta sœur, ou du moins comme une cousine ?

— C'est vrai, acquiesce Prisca, nous sommes très proches. Nous nous voyons bien plus souvent que notre propre famille.

— Tu sais comme la vie est dure dans ce pays. Je pense donc que nous devons nous entraider, plutôt que de tenter de gâter nos foyers respectifs.

— Toi aussi ! J'ai voulu gâter ton foyer comment ? se rebiffe la jeune femme.

— Ce n'est pas toi qui as raconté à mon mari que je marche trop ? Que je pars tôt le matin pour revenir le soir ?

— Je n'ai jamais dit ça, se défend Prisca.

— Bon, passons dessus, propose Rosine, peu désireuse d'envenimer la situation.

Une jeune serveuse vêtue d'un petit haut décolleté, noué au-dessus de son nombril percé, et d'un minishort en tissu camouflage arrive sur des chaussures à hauts talons. Faisant crisser le gravier, elle avance d'un pas chaloupé, portant un plateau avec la bouteille de rosé dans un seau à glace. Tout en servant les jeunes femmes, elle lance des œillades entendues à un groupe de jeunes qui terminent de déjeuner :

— Les poissons braisés arrivent dans un quart d'heure, annonce-t-elle d'une voix fluette, en repartant vers la cuisine. Les jeunes, excités par le spectacle, échangent les commentaires. La serveuse, qui n'en a pas perdu une miette, détourne la tête en fiasquant dédaigneusement.

Rosine, après avoir vidé son verre de rosé, relance la discussion :

— Laissons le passé, parlons de l'avenir. Pour des raisons personnelles, je devrai m'absenter deux ou trois jours par semaine dans les mois qui suivent. Je te demande de garder cela pour toi, de ne rien dire à mon mari, aux gens des autres studios, même à ton gars. Ce sera notre secret, d'accord ? En plus, je voudrais que, les jours où je suis absente, tu cuisines pour nous. En échange, je te donnerai dix mille francs aujourd'hui, et la même somme au début de chaque mois.

— Oh ma copine, dix mille, c'est petit. Tu sais que Blaise est juste un débrouillard qui ne ramène presque rien au foyer. Fais donc un effort, s'il te plaît, supplie-t-elle.

— Je veux bien aller à quinze mille, mais pas plus ! propose Rosine avec fermeté.

— Tope là, s'exclame Prisca, toute heureuse de cette rentrée d'argent imprévue.

Les jeunes femmes se tapent dans la main. Le plus dur est fait, se réjouit Rosine. La jeune serveuse sert les poissons braisés accompagnés de miondos. Comme elle a fini son service, elle va s'asseoir à la table des jeunes.

— Bon appétit, Rosine, lance Prisca en humant son poisson braisé, je pense qu'on va se régaler.

— Bon appétit aussi, répond Rosine qui récite une petite prière. Seigneur, bénis ce repas, les mains qui l'ont préparé, donne à ceux qui n'en ont pas.

Après s'être lavé les mains dans une bassine d'eau apportée par la patronne, les jeunes femmes attaquent le poisson braisé, un plat encore plus savoureux quand on le mange avec les doigts. Elles se resservent de vin, puis mangent en silence.

Leur repas terminé, elles bavardent gaiement de choses et d'autres. Rosine n'a pas l'habitude de boire, elle ne supporte pas la boisson. Prisca, qui a remarqué que sa voisine n'était plus vraiment maîtresse d'elle, tente d'en profiter pour connaître son secret :

— Ma chérie, tu sais que je suis curieuse, avoue-t-elle. A moi, ta sœur, pourrais-tu dire où tu te rends durant ces journées où tu es absente ?

— Bien sûr, ma chérie, répond gaiement Rosine. Comme tu m'as

juré le secret, je peux t'avouer que j'ai pris un amant, avoue-t-elle, rendue imprudente par la boisson.

— Ékié<sup>[22]</sup> ! s'étonne Prisca. Toi, une jeune femme si sérieuse, qui craint Dieu.

— Tu vas comprendre pourquoi je fais ça, tente de se justifier la jeune femme qui, du coup, délivre son autre secret le plus intime. Serge est stérile, mais comme il est trop fier pour faire les examens, il ne le sait pas. Sa famille, au village, rejette la faute sur moi et veut lui doter une autre femme. Moi, la polygamie, je n'en veux pas. Alors, je vais faire comment ?

— Ton amant va t'enceinter ! devine Prisca.

— Voilà ! c'est la seule solution pour éviter la polygamie, tu vois ?

— Je vois bien, ma chérie, que tu n'as pas le choix, dit Prisca en lui prenant la main.

— Tu comprends que je te fais totalement confiance en te racontant tout ça, non ?

— Tu peux compter sur mon silence, assure sa voisine. Est-ce que je pourrais même te trahir ?

Mais dès qu'elle a parlé, Rosine s'est rendu compte de son erreur, ce qui l'a instantanément dessoulé. *"Jamais je n'aurais dû lui confier ce secret, se reproche-t-elle, Prisca pourra pas tenir sa langue, j'en suis sûre"*. Mais il est trop tard. Impuissante, elle regarde sa voisine triomphante. Elle reste avec ses remords, priant pour que tout cela n'arrive jamais aux oreilles de Serge.

Le soir même, juste avant de se coucher, Prisca attire son gars près d'elle et lui murmure à l'oreille :

— Chéri, j'ai le scoop !

— Ah bon ?

— Tu ne devineras jamais ce que Rosine m'a confié ce midi.

— Prisca, si tu as quelque chose à dire, dis-le. Ne tourne pas comme ça autour du pot, s'impatiente le jeune homme.

— Parlons doucement, bébé. Personne ne doit entendre ce secret.

— Bon, c'est quoi, cette grande nouvelle ?

— Rosine m'a dit qu'elle a pris un amant.

— Wandaful ! s'exclame Blaise.

— Chut ! Parlons doucement. En plus, elle va faire un bâtard parce que Serge est stérile.

— Aka ! Tu sais que je n'aime pas le Congossa. Qu'elle monte, qu'elle descende, est-ce qu'on a cinq francs en plus ?

— Ben si, justement. Elle m'a donné cinq mille francs pour que je garde le secret.

— Cinq mille francs, mais c'est chiche, s'indigne Blaise.

— Ne te dérange pas, elle me donnera ça chaque mois.

- Comme ça, c'est bien. Mais il faut tenir ta langue, hein ?
- Chéri, je ne suis pas une commère, se défend-elle.
- Tu es même ma commère préférée, assure Blaise en éclatant de rire.
- Allons-nous coucher. Demain, il faut que tu te lèves tôt pour trouver du travail. Ne crois pas que c'est moi qui vais t'entretenir, lance-t-elle fermement.

Dès qu'ils sont couchés sur le matelas posé au sol, elle tourne le dos à son gars, grognant à chaque fois qu'il la touche. A force de persévérance il parvient à mettre la main entre ses cuisses. Il constate qu'elle est très excitée à l'humidité de sa chose. Il met deux doigts en elle, effectuant un léger mouvement de va et vient. Elle gémit, se couche sur le dos et écarte les cuisses. Il grimpe sur elle, son sexe glisse en elle comme une épée dans son fourreau. Prisca passe sa main derrière le cou de Blaise, amène son visage près du sien, l'embrasse. Elle n'est pas rancunière.

Le jour coché par Rosine pour le début de ses règles arrive. Rien ne se passe. La jeune femme a tellement peur d'être déçue qu'elle refuse de se réjouir trop vite. Après trois jours de dépassement de la date prévue, elle se prend à espérer. *"Pour en avoir le cœur net, il suffit d'acheter un test de grossesse"*, se dit-elle. Dans moins d'une heure, elle sera fixée.

Quelques minutes plus tard, après avoir enfilé un kaba<sup>[23]</sup>, la jeune femme gravit d'un pas alerte la côte qui mène au *Carrefour Sorcier*. Simon, un jeune homme vêtu d'une veste blanche, que tout le monde appelle Docta, y vend des médicaments à la pièce. Il propose aussi des remèdes traditionnels soignant une large gamme de maux allant de la constipation à l'éjaculation précoce. Régulièrement, il se fait embarquer au commissariat pour *"vente illicite de médicaments"*. Heureusement, tout finit par s'arranger avec une enveloppe. Docta parle bien<sup>[24]</sup> ! Rosine se dit qu'il doit aussi vendre les tests de grossesse. En effet, *Docta*, après avoir fouillé quelques minutes dans sa boutique, véritable caverne d'Ali Baba, lui en présente un d'une marque américaine connue. *"Purvu que ce ne soit pas une imitation"*, se dit-elle. Elle regarde le marchand dans les yeux :

- Ne me trompe pas. Ce n'est pas une de ces contrefaçons venues du Nigeria ? demande-t-elle.
- Non, ma sœur. Ne t'inquiète pas, c'est de la bonne qualité ! la rassure le vendeur.
- Bon, je le prends, mais fais-moi un prix.
- C'est douze mille francs.
- Douze mille ! s'exclame Rosine.
- Si tu veux la qualité, il faut mettre le prix.

- J'ai dix mille, annonce la jeune femme en montrant son billet.
- Comme tu es mignonne, je te le fais à dix mille. Dans tous les cas, mes félicitations. Comme la maman est jolie, ce sera un beau bébé.
- Merci pour les encouragements, mais ne vendons pas la peau de l'ours, répond-elle, superstitieuse.
- Bonne journée, ma sœur.
- On est ensemble.

Elle repart en souriant, serrant le précieux objet entre ses mains. Résistant à son envie de rentrer chez elle au plus vite pour connaître le résultat du test, elle décide de passer au cybercafé pour effectuer une vérification. Il est vrai que jusqu'à présent, elle n'a pas fait grand cas de l'identité de son amant, car cela avait peu d'importance. A présent qu'il pourrait être le géniteur de son enfant, elle aimerait savoir si Benoit est réellement Ministre de la Santé, comme il le prétend. Elle s'assied devant une machine, tape son code et lance *Firefox*. Lorsque la page *Google* arrive sur l'écran, elle tape "ministère de la santé". Elle clique sur le premier lien, "Ministère de la Santé Publique du Cameroun". Pendant que la page charge, elle voit "République du Cameroun", "Ministère de la Santé" et la devise "Paix – Travail – Patrie". Comme la connexion est lente, les photos apparaissent petit à petit. Elle approche son visage du moniteur pour mieux voir, et laisse échapper un petit cri de joie. Là, en médaillon, son amant apparaît, avec la légende "Le ministre, Benoit Enoh". Elle est prise de frissons, et d'un vertige. "*C'est le lait*", se dit-elle. "*L'avenir de mon enfant est assuré*". Rayonnante, elle se hâte de rentrer chez elle pour effectuer le test.

Excitée, elle s'assied sur le lit, déballe le test de grossesse et consulte le mode d'emploi. Il s'agit d'uriner sur l'extrémité, puis de patienter quelques minutes. Si c'est un +, c'est bon; si c'est -, c'est négatif. Rosine attrape un seau qu'elle place sous elle, enlève sa petite culotte, tient le test entre ses jambes et urine sur la languette. Ensuite, elle patiente quelques minutes. Son cœur bat à toute vitesse. Elle a peur du résultat. Retenant son souffle, elle se décide enfin à regarder ce qui est inscrit dans cette petite fenêtre. Alors, libérée, elle sent le bonheur entrer en elle, chassant pour toujours ses souffrances de femme stérile. Elle saute de joie, car c'est un + qui s'est affiché. Elle se met à genoux, priant longuement le Seigneur pour le remercier de sa bonté.

Marie, la mère de Rosine aide son amie Léopoldine à séparer les feuilles des rameaux de ndolé. Cela fait près de deux heures qu'elles sont affairées, et elles commencent à avoir des crampes aux doigts. La sonnerie de téléphone portable de Marie trouble le calme matinal. Elle lâche ses feuilles de ndolé, fouille nerveusement l'unique poche de son

kaba jaune et bleu pour en extraire péniblement un vieux Nokia défraîchi. Elle appuie sur une touche, qui fut verte un jour, pour prendre l'appel :

- Allo ?
- Bonjour maman.

Reconnaissant la voix essoufflée de sa fille Rosine qui vit à Yaoundé, la mère s'inquiète :

- Tu vas bien, ma chérie ?
- Oui, maman. J'appelle pour t'annoncer une grande nouvelle.
- Ah bon ? Tu veux me dire quoi, ma chérie ?
- Maman, je suis enceinte.

La femme lâche le téléphone, tétanisée par cette annonce inattendue. Puis, petit à petit, elle reprend ses esprits. Elle sourit à son amie, ramasse le téléphone. Des larmes de joie coulent le long de ses joues.

- Maman, maman... crie Rosine, inquiète du silence prolongé.
- Ma Rosine, je suis là. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que ce que tu m'annonces. Notre patience et nos prières ont porté leurs fruits. Remercions le Seigneur dit-elle, en levant les yeux au ciel.
- Amen !
- Ma chérie, je voudrais venir te voir, te serrer dans mes bras, partager cette joie avec toi.
- Mais bien entendu, maman, tu viens demain ? Je t'envoie un transfert de cinq mille francs par *Express Union* pour ton transport.
- A demain ma chérie, je t'appelle dès mon arrivée à l'agence de voyage.
- Oui, prend la compagnie qui arrive à Tongolo.
- Bisous ma grande, tu félicites ton Serge de ma part.

Rosine grimace.

- Je n'y manquerai pas, maman. Il n'est même pas encore au courant, je vais lui annoncer la nouvelle ce soir. Et je vais exiger qu'il prévienne sa mère. Il faut qu'elle arrête de lui chercher des coépouses.
- Du calme, chérie. Ne pense pas à des mauvaises choses pendant ta grossesse, ce n'est pas bon pour le bébé.

Marie remet son portable dans sa poche, met son bras autour des épaules de Léopoldine, lui sourit.

- Rosine est enceinte. Quel bonheur ! Après deux ans d'attente, je n'y croyais plus.
- Mes félicitations, ma chérie, lance chaleureusement Léo en la prenant dans ses bras.

Les femmes s'étreignent un long moment, puis reprennent leur ouvrage en chantant, l'âme en joie.

Rosine sort de sa chambre, rayonnante. Les enfants des studios environnants sont rentrés de l'école. Ils jouent bruyamment dans la cour. Pour la première fois depuis longtemps, Rosine peut regarder ces enfants sans que son estomac ne se noue, sans qu'une larme ne s'écoule sur sa joue. Elle se dirige vers eux, leur sourit, caresse le crâne rasé des garçons, les pommettes saillantes des filles. Elle court chez l'épicier, lui achète une dizaine de sucettes qu'elle offre aux enfants étonnés de cette générosité subite. Puis, après les avoir embrassés, elle s'assied sur sa terrasse. Le visage serein, elle les regarde jouer. Elle ferme les yeux, tente d'imaginer le visage de son bébé. *"J'espère qu'il ne ressemblera pas trop à Benoit qui a le visage plus fin, le teint plus clair que mon mari, se dit-elle. Et son nez ! Si le petit a le nez de Benoit, si fin, si droit alors que Serge avons ont un petit nez épaté. Bah, je pourrai toujours prétendre que l'un de mes ancêtres avait un nez égyptien. Et puis, les hommes n'attachent pas d'importance à tous ces détails. Ce qui les intéresse, c'est le moment où l'enfant sera capable de taper dans un ballon de football. Réjouis-toi de ton bonheur, ma chérie, ne te crée pas de problèmes inutiles. Et comme disent nos amis du Nord, Inch Allah"*.

Rosine a préparé le poulet DG. Elle a acheté la bouteille de vin de cinq mille francs au supermarché. Un vin de qualité, pas comme ce breuvage en carton que Serge ramène parfois. Ce soir, elle a envie de faire la fête avec son homme. Elle va allumer la bougie. Ils vont boire, danser. Pour la première fois depuis longtemps, ils feront l'amour juste pour le plaisir, sans cette arrière-pensée de devoir mettre l'enfant à tout prix. Elle a envie qu'il jouisse hors d'elle, que sa semence arrose ses seins. Cette pensée la fait éclater de rire.

La porte s'ouvre, c'est lui, c'est son Serge. Sans même le laisser entrer, elle saute dans ses bras :

— Mon amour, je suis enceinte.

Il la serre contre lui, rayonnant :

— Mon trésor, quelle grande nouvelle tu m'annonces là ! Je suis l'homme le plus heureux du monde, assure-t-il en posant tendrement ses mains sur le ventre de sa femme. Puis, ne pouvant s'empêcher de douter, il insiste. Tu es certaine, chérie ?

— Oui, j'ai fait le test de grossesse.

— Il faudra te rendre à l'hôpital demain, pour avoir la confirmation, conseille Serge.

— J'irai, mon chou, assure-t-elle.

Il la soulève de terre, la faisant tourner :

— Il faut faire la fête pour cette bonne nouvelle. Tu as préparé ?  
Elle le prend par la main, l'assied à table. Ces deux là passeront une soirée inoubliable...

Le lendemain matin, Rosine passe un test de grossesse à l'hôpital. Elle en ressort, tenant fièrement une enveloppe dont elle montre le contenu à sa mère :

- Voilà ! Je suis officiellement enceinte.
- Quel bonheur ! se réjouit la vieille femme. Mais qu'as-tu fait pour tomber enceinte alors que tu n'y arrivais pas depuis ?
- Rien, absolument rien ! J'ai prié, comme d'habitude. Cette fois, j'ai été exaucée.
- Dieu est grand !
- Amen ! Allons fêter ça, je t'invite au restaurant.
- Ma fille, tu ne devrais pas plutôt épargner pour la layette ? demande la mère.
- Tout va bien, maman. Allons ! assure Rosine en la prenant par la main.

Deux jours plus tard, Rosine et Benoit sont à peine entrés dans leur chambre favorite de l'hôtel Mont Fébé que la jeune femme sort une enveloppe de son sac à main :

- J'ai une bonne nouvelle, dit-elle en tendant une enveloppe à Benoit.
- Hmm, qu'est-ce que ça peut bien être, une invitation ?
- C'est le résultat d'un examen que j'ai passé à l'hôpital : tu vas être papa, annonce-elle joyeusement.
- Pardon Rosine, n'oublie pas notre convention ! Le seul papa, c'est ton mari. C'est comme ça que c'était convenu, lance Benoit, irrité.
- Bien sûr chéri ! Ne te fâche pas. Je voulais juste t'annoncer que je suis enceinte. Ça me rend heureuse.
- Moi aussi, je suis très content. Je suppose que Serge est heureux.
- Oui, il est aux anges. Tu sais que ça fait deux ans qu'on attend ça. Ce serait un désastre s'il arrivait quelque chose au bébé.
- Tout ira bien, assure Benoit. Je vais te recommander auprès du meilleur obstétricien de Yaoundé.
- Merci chéri. Maintenant, il faut que tu arroses le bébé, plaisante-t-elle en l'attirant vers elle.



## 6. Le Village de Foto

Dimanche, Serge s'est levé très tôt, pour attraper le premier car à destination de Dschang. Le gros porteur blanc vient d'échapper aux encombrements, et s'élance à toute allure à travers la campagne. Calé dans son fauteuil inconfortable, secoué à chaque dos d'âne, le jeune homme, qui a revêtu pour l'occasion ses habits traditionnels, sommeille. De temps à autre, il entrouvre un œil, regarde distraitemment par la fenêtre. Peu après la traversée d'Obala, le car s'immobilise. Serge se redresse, croyant à un contrôle routier, mais c'est juste pour permettre à un vieillard de monter. Alors que le véhicule redémarre, l'homme, debout à côté du chauffeur mais tournant le dos à la route, s'adresse aux passagers. C'est un herboriste qui vante les mérites de ses remèdes miraculeux. Serge n'écoute pas, car il est en bonne santé. Il a d'autres soucis, dont il veut parler à son frère. Il regarde au loin, le fleuve Sanaga, large d'une centaine de mètres qui s'écoule lentement, imperceptiblement vers le golfe de Guinée, où il se jette dans l'océan. *"Si seulement, se dit-il, la vie était un long fleuve tranquille sur lequel il suffirait de se laisser glisser comme une pirogue, sans crainte des obstacles"*. Il sort subitement de ses rêveries, car on l'interpelle :

- Monsieur, vous voulez m'acheter un remède ?
- Non merci, je n'ai besoin de rien, assure Serge.
- Moi je pense que je pourrais vous aider, le contredit le vendeur.
- Je ne vois pas comment, rétorque sèchement le jeune homme, énervé.
- Combien avez-vous d'enfants, demande l'herboriste.
- Je n'en ai pas encore.
- Vous voyez. L'homme sort un sachet de son sac. Voici pour la stérilité, lui glisse-t-il à l'oreille. C'est seulement quinze mille francs.
- Ma femme est enceinte, lui dit Serge.
- Alors, je ne peux plus rien pour vous, dit l'homme en s'éloignant, la mine triste.

*"Mon Dieu, ce vieux est un sorcier"*, se dit Serge en fermant les yeux.

Lorsque le vieux a fait le tour des passagers, il retourne vers l'avant du car, dit un mot au chauffeur. Le car s'arrête. L'homme descend, seul au milieu de nulle part. Serge tente de s'endormir, car la route est encore longue.

En descendant du car, Serge sourit. Il a repéré son frère qui l'attend. Après s'être fait l'accolade, ils se dirigent vers la place où est garé le Rav4 de Martin.

- Tu as l'air soucieux, constate-t-il en démarrant.
- Mon frère, si tu savais, soupire Serge.
- On a un peu de route, là. Profites-en pour me raconter ça.
- Je vais d'abord te dire la bonne nouvelle que je viens annoncer aux parents : Rosine est enceinte.
- Mes félicitations, mon frère. Mais ça devrait plutôt te combler de joie.
- C'est vrai, mais j'ai des doutes.
- Ah bon ?
- Depuis un mois, Rosine marche presque chaque jour. C'est la voisine qui me l'a dit, je ne vois pas pourquoi elle mentirait. Mais il y a plus. Chaque jour, je vois un nouveau parfum, une nouvelle toilette. Elle ne négocie plus la ration, ne la réclame pas si j'oublie de la lui donner. Et subitement, comme par miracle, elle tombe enceinte alors qu'on essaie depuis deux longues années sans résultat. Mon frère, je me demande de qui est cet enfant.
- Elle a peut-être trouvé un petit boulot, suggère Martin.
- Pourquoi elle ne m'en parlerait pas ? Non, je pense plutôt qu'elle me trompe. Toi qui as fait des études, tu peux m'expliquer, pour les tests ADN ?
- D'abord, si je peux te donner un conseil, c'est de ne pas prendre de décision hâtive. Tu aurais beaucoup à perdre en répudiant Rosine, dit-il gravement.
- Je ne veux pas la répudier. Je veux juste savoir, explique calmement le jeune homme.
- Pour l'ADN, il faut attendre que l'enfant soit né. Il faudra faire des frottis pour prélever son ADN et le tien, puis les comparer. Pourquoi ne ferais-tu pas un test de fertilité ? Si on constate que tu es stérile, tu seras fixé.
- Voilà ! s'exclame Serge. c'est ce que je vais faire.
- Lorsque tu auras le résultat, viens me voir. On décidera des mesures à prendre.
- D'accord, approuve Serge. Mais garde tout ça pour toi !
- Bien sûr ! promet Martin. Mais, dis-moi que vous n'avez plus de relations sexuelles depuis que Rosine est enceinte, j'espère.
- Non, rassure-toi, ment Serge.
- Tu sais que la tradition interdit tout rapport depuis le moment où la femme est enceinte, jusqu'à ce qu'elle ait sevré le bébé, l'informe Martin.
- Mais, mon frère, ça fait plus d'un an ! s'exclame Serge, contrarié.
- C'est pour cela que la plupart d'entre nous sont polygames, répond l'ainé, avec un sourire malicieux.
- Vous et votre polygamie !

- En tous cas, il va falloir que tu te contrôles, car c'est une transgression très grave de la tradition que d'avoir des rapports avec une femme enceinte.
- Je vais donc faire comment ? se lamente Serge.
- Je pense que le père aura une solution pour toi.
- Ah ! Je suis curieux de l'entendre.
- Pendant que tu es au village, vois le marabout, suggère encore Martin.
- Je ne comprends pas comment un homme qui a fait des études d'ingénieur comme toi peut faire confiance en ce charlatan, s'étonne Serge.
- Après ce que j'ai vu et entendu de notre marabout, je ne peux plus douter, mon frère.
- C'est comme ce vieux sorcier dans le car. C'était un vieil homme, un herboriste. On aurait dit qu'il savait tout sur moi, raconte Serge.
- Je te confirme que leurs pouvoirs sont réels. En tous cas, pas un mot de tes doutes sur ta paternité aux parents.
- Bien sûr, assure Serge. Tu penses que c'était une erreur d'épouser une fille de la ville comme Rosine, une bête <sup>[25]</sup> en plus ?
- L'avenir nous le dira, mon frère.
- Je suis déjà persuadé que c'était une erreur, lâche Serge, amer.
- On arrive à Foto. Regarde notre maïs, comme il est beau ! se réjouit Martin en désignant les champs environnants, pour changer de conversation.
- Il est magnifique, assure son frère.
- Mes études d'ingénieur agronome ont permis de multiplier les récoltes. Notre concession est florissante, l'avenir de la famille est assuré. Nous avons racheté de nouveaux terrains pour cultiver l'arachide et la tomate.
- Père doit être fier, devine Serge.
- Fier et heureux, je t'assure.
- Alléluia !
- Amen !

La voiture s'arrête devant un mur imposant. Les jeunes hommes sortent du véhicule et franchissent d'un pas alerte le portail ouvert. Ils débouchent dans une grande cour, entourée de quatre maisons en briques rouge-orange, une pour les communs, chacune des autres pour l'une des trois femmes du chef et ses enfants. Au centre de la cour, un homme somnole à l'ombre d'un manguier, le père. A la vue de ses fils, l'homme appelle pour qu'on apporte des chaises. Une jeune fille arrive aussitôt, portant deux chaises qu'elle place sous l'arbre. Sur instruction du père, elle repart illico chercher deux verres. Alors, l'homme se penche pour ramasser un bidon, et remplit leur verre de vin de palme

- Bonne arrivée, les enfants ! dit-il en levant son verre.
- Merci père, répondent-ils en cœur.
- Serge, ton absence chez les parents de ta fiancée m'a beaucoup déçu. Tu es trop têtue.
- Pardon père, mais venir aurait causé trop de problèmes dans mon foyer.
- Bon, passons dessus, puisque tu es là aujourd'hui. Quelles sont les nouvelles ?
- Ça va bien, père. J'ai une bonne nouvelle, répond le benjamin.
- Une bonne nouvelle est toujours bonne à entendre. Je t'écoute, mon fils.
- Rosine est enceinte, annonce fièrement le futur papa.
- Enfin, la malédiction est finie, soupire le père. Tout à l'heure, nous irons voir les crânes. Nous devons remercier les ancêtres en leur faisant quelques offrandes.
- Avec plaisir, papa.
- Mais dis-moi, mon fils. Comme Rosine est enceinte, est-ce que ça veut dire que tu renonces à nos projets de doter Armelle, cette jeune fille dont nous avons vu les parents pour les fiançailles ? demande le père.
- Non, papa. Comme elle est encore très jeune, on pourrait juste retarder un peu le mariage, suggère Serge.
- Tu es sage de ne pas annuler ce projet. Je vais réfléchir à la manière de présenter la chose à ses parents.
- Je propose que nous prenions ses études en charge, comme elle vient de finir le bac, propose Martin.
- Voilà ! Armelle étudiera à Dschang, conclut le père. Serge, j'espère que tu n'as plus de rapports avec Rosine, tu connais la tradition ?
- Oui, père. Enfin, non, on n'a plus de rapports.
- Tu pourras passer voir Armelle à Dschang de temps en temps pour te soulager, affirme le père.
- Merci, père. Ce sera nécessaire.
- Il faudra aussi voir le marabout.
- J'irai, père, promet Serge.
- Pour bien faire, si on ne veut pas de problème, Rosine devrait t'accompagner.
- Je vais essayer de la convaincre. Je préférerais attendre un ou deux mois avant de faire le voyage avec elle, le temps pour le bébé de bien s'accrocher, précise Serge.
- C'est vrai, mieux vaut attendre un peu, approuve Martin. Mais, Serge, comment vas-tu faire pour nourrir cette bouche supplémentaire, avec ton petit salaire ?

- On va se battre, lance le jeune homme.
- Comme tu as étudié la menuiserie, tu pourrais te mettre à ton compte.
- C'est ce que je ferais, si j'avais le capital pour débiter, soupire Serge.
- Tu sais que la famille te soutiendra toujours, affirme le père. Quand on aura bouffé la tontine, tu recevras ton capital, promet-il en donnant une tape dans le dos de Serge. A présent, allons voir les ancêtres.

Il se lève, suivi de ses fils. En passant par la cuisine, il prend de l'huile de palme, une bière et du riz comme offrandes. Le petit groupe longe un couloir, descend quelques marches et entre dans la salle des crânes. Une heure plus tard, le trio ressort par une porte donnant sur l'arrière des maisons, où se trouve un potager. Le père glisse un mot à l'une des jeunes filles qui binent la terre. Puis, il se dirige vers le poulailler, saisit un beau poulet dont il tranche la tête. Il revient, tenant triomphalement l'animal par les pattes.

- Rosine aura quelque chose à préparer. La fille va t'apporter des légumes pour le complément. On détachera aussi un régime de plantains.
- Merci, père. On va se régaler avec tout ça.
- Si tu venais habiter au village, tu mangerais chaque jour des bons produits naturels. Tu vivrais dix ans de plus, assure le père.
- Je sais, père. Je ne le nie pas, mais c'est encore un peu tôt.
- Penses-y. A présent, je dois me rendre à la réunion des notables, mais reste encore un peu, les femmes vont arriver. Tu pourras leur annoncer toi-même la bonne nouvelle.
- D'accord père. Meilleur à toi.
- Porte-toi bien, mon fils.
- Ce soir, je le reconduis à Yaoundé, signale Martin.

En attendant les mamans, Serge et Martin font le tour du propriétaire. Martin montre à son jeune frère l'élevage de cochons d'Inde nouvellement créé.

- C'est un animal facile à élever, et dont les gens du village sont très friands, explique-t-il.
- Je vois, dit Serge, admiratif. Donc vous élevez les poules, les cochons et les cobayes ?
- Oui. Et nous cultivons le maïs, l'arachide et la tomate. Il y a aussi le potager, mais ça c'est uniquement pour notre consommation privée. Voici les femmes, signale Martin en désignant du doigt le petit groupe qui entre dans la cour.
- Qu'elles sont nombreuses. On dirait une équipe de foot féminin, s'étonne Serge.

— Il y a nos mères, mes femmes, nos sœurs et cousines qui ont terminé de fréquenter<sup>[26]</sup>. Allons les saluer, suggère Martin.

Au moment où Serge s'approche de sa mère pour l'embrasser, celle-ci fait un pas en arrière :

— Tu oses encore venir ici après nous avoir insultés, monsieur le têté.

— Pardon, mère ! J'avais trop de problèmes dans mon couple.

— Quand on épouse une fille de la ville, il faut s'attendre à des problèmes, lance la mère en se tenant le lobe de l'oreille.

— Je te demande encore pardon, mère. Comprends-moi, supplie Serge.

— Comment veux-tu que je comprenne que tu renonces à être père ?

— Ne te dérange pas pour ça, Rosine est enceinte, annonce joyeusement Serge.

— Miracle ! se réjouit la mère. Viens m'embrasser, mon fils.

Serge s'avance pour embrasser sa mère, d'autant plus ému que tout le groupe de femmes se met à pousser des youyous. Le moment d'émotions passé, les larmes de joie séchées, la mère de Serge reprend ses esprits :

— Et qu'allons-nous faire de la fille de ce village que nous avons promis de doter ?

— J'en ai parlé avec père. Nous allons financer ses études, et puis je l'épouserai, explique Serge.

— C'est bien, mon fils ! Je constate que tu n'as plus de bouillie dans ta tête. A présent, tu penses, se réjouit-elle. Viens manger le tarot, on parlera de tout ça à table.

Les deux frères roulent en direction de Yaoundé. Ils ne parlent pas beaucoup, Martin se concentrant sur la conduite. Serge admire le paysage, notamment les moabis, véritables gratte-ciels de la forêt, qui dépassent les autres arbres d'une trentaine de mètres. Soudain, Martin brise le silence :

— Tu as pu constater que cet enfant est important, et te permet de te réconcilier avec toute la famille.

— C'est vrai. Je le constate et je m'en réjouis.

— C'est pourquoi, même si tes craintes que l'enfant n'est pas de toi étaient fondées, il ne faudrait pas agir précipitamment. Tu risquerais de faire fuir Rosine avec l'enfant, l'avertit Martin. Tant que l'enfant est officiellement le tien, il appartient à notre famille !

— J'ai compris, approuve Serge.

— Il faut donc surmonter la jalousie, te comporter normalement.

— Compte sur moi.

- Je veux que tu saches que je serai toujours là pour te soutenir.
- Merci, mon frère, dit Serge en lui tapotant l'épaule.
- Eh, ne nous fait pas faire l'accident ! plaisante l'aîné.
- Toi alors ! Regarde la route. Tiens, voilà les mange-mille.
- Ces fainéants vont encore nous voler notre argent, dit Martin en s'arrêtant sur le bas-côté.

L'un des hommes en uniforme s'approche du véhicule. Il salue, se présente en donnant son nom et son grade, puis se penche vers la vitre :

- Il y a le whisky ? demande le gendarme en jetant un regard inquisiteur à l'intérieur de la voiture.
- Vous êtes combien ? lui répond Martin.
- Nous sommes quatre.
- Voici, dit Martin en lui tendant quatre sachets de kitoko<sup>[27]</sup>.
- Merci, mais c'est petit, constate l'homme au béret rouge en soupesant les sachets.
- C'est tout ce que j'ai, confirme Martin.
- Donne encore mille francs pour compléter, suggère le policier.
- J'ai mille, mais je dois garder cinq cents pour le péage. Je peux vous donner cinq cents.
- Montrez-moi le dossier du véhicule, demande l'homme au béret d'un ton agressif.

Martin lui tend les papiers. Le gendarme les examine longuement, fait le tour du véhicule en se baissant pour vérifier les pneus, passe à l'arrière.

- Ouvrez-moi le coffre, crie-t-il à l'attention du chauffeur.

Martin sort du véhicule, ouvre le coffre. Le gendarme fouille les sacs, tombe sur le poulet.

- Donnez-moi le poulet.
- Non, c'est un cadeau de mon père pour mon frère. C'est lui qui va manger ce poulet. Tenez, voilà vos mille francs, je suis pressé dit Martin d'un ton sec, en lui glissant le billet dans la main. Je peux partir, maintenant ?
- Allez-y. Soyez prudent, conseille-t-il.

Martin démarre en trombe, excédé :

- Quel mendiant ! s'exclame-t-il.
- C'est le Cameroun ! rétorque son frère en riant.

## 7. Le Grand Canyon Bar

La grossesse de Rosine se déroule bien. Benoit, géniteur attentif, l'a confiée au meilleur obstétricien de Yaoundé. Serge, dissimulant ses doutes, fait mine d'être heureux, comme le serait tout homme qui va être père pour la première fois.

Aujourd'hui, Rosine est enceinte de trois mois. Assise sur le lit, elle caresse son ventre. *"Encore six mois à attendre. Mon Dieu, que c'est long, une grossesse. Mais qui suis-je pour me plaindre alors que le Seigneur a exaucé mes prières"*, se ravise-t-elle. Elle se couche dans l'intention de faire un petit somme en attendant son mari. Le docteur lui a conseillé de ne pas se fatiguer, de faire une sieste chaque fois qu'elle se sent un peu lasse.

Rosine sursaute, intriguée par un bruit. Elle entrouvre les yeux, constate que Serge est déjà là, assis sur un pouf. *"Ékié<sup>[28]</sup>, j'ai dormi si longtemps ?"* s'étonne-t-elle. Son mari tire sa tête des mauvais jours. Elle se demande ce qui le contrarie. *"Pourtant qu'on ne l'ait pas licencié"*, s'inquiète-t-elle. Serge se lève, tend le doigt vers elle, menaçant :

- Il n'y a pas la bière ?
- Non, chéri. Je n'ai pas eu la force d'aller te la chercher. Ma grossesse me pèse, tu comprends ?
- J'ai compris. Je vais l'acheter moi-même. Après, on causera.

Rosine se redresse, ouvre la bouche pour lui demander la cause de sa mauvaise humeur. Peine perdue, il est déjà sorti. Anxieuse, elle se lève péniblement. Comme elle n'a pas préparé, elle va chez Prisca demander la nourriture avant que son homme ne se mette en colère parce qu'il a faim. Sa voisine lui donne une casserole, lui dit que c'est le riz gras, il faut juste le réchauffer.

Rosine vient à peine de poser la marmite sur le feu que Serge arrive, une *Castel* à la main. Il s'assied. Sa femme s'approche, lui décapsule la bouteille :

- De quoi voulais-tu parler mon amour ?
- De qui est le bâtard que tu portes ? demande-t-il d'un ton agressif.
- Je t'interdis d'insulter notre enfant, se défend-elle, choquée.
- Ton enfant, Rosine. Moi, je suis stérile, assure son mari.
- N'importe quoi ! répond-elle en haussant les épaules.

Il sort une enveloppe de sa veste et la lui lance à la figure :

- Ce sont les tests. Ils disent que je suis stérile.
- Donc c'est quand ta femme est enceinte que tu te décides à faire



les tests de fertilité, constate Rosine, dépitée.

— Je l'ai fait parce que ton comportement est devenu suspect.

— Quel comportement ? s'indigne la jeune femme.

— On m'a dit que tu es toujours dehors. Tu marches comme un chien qui a perdu sa queue. Bizarrement, tu as toujours de l'argent. Tu portes de nouvelles toilettes, les parfums s'alignent sur ta commode. Tu te rases les poils. Ne me prends pas pour un idiot. Je ne sais pas si tu es dans la sorcellerie ou la prostitution, mais tu vas sortir d'ici.

— Jamais ! Je ne partirai jamais ! crie la future mère, en colère.

Serge se lève. Il s'approche d'elle, menaçant. Subitement, il lance son pied vers elle. Le coup atteint le ventre de Rosine. La jeune femme tombe à terre, sans défense. L'homme, fou de rage, continue à marteler son ventre à coups de pied. "*Pitié pour mon bébé*", s'écrie-t-elle.

C'est à ce moment que Rosine se réveille. Elle frotte ses yeux, cherche Serge. Son mari n'est pas là. "*Donc ce vaurien est parti*", se dit-elle. Elle se lève. Bizarrement, elle n'a pas mal au ventre. Elle ouvre la porte, passant la tête à la recherche de son époux. Dans sa véranda, Prisca est occupée à fumer une cigarette :

— Oh, Rosinô, tu as déjà préparé ? Sinon, j'ai de l'eru pour toi et ton mari.

Rosine n'y comprend rien. Prisca lui a déjà donné sa marmite. Comment peut-elle oublier ce qui s'est passé il y a moins d'une heure ? Soudain, Rosine se prend à espérer. Et si tout cela n'était qu'un mauvais rêve, ou plutôt un cauchemar ? Elle enfile ses sans-confiance<sup>[29]</sup>, marche lentement jusque chez la voisine qui lui remet une casserole de nourriture.

— Merci ma chérie.

— Tu as l'air bizarre, que se passe-t-il ? s'inquiète Prisca.

— Je viens de faire un affreux cauchemar. Je suis encore sous le choc.

— Ce doit être à cause des hormones. Assia<sup>[30]</sup>, ma copine. Tiens, ton chéri arrive, ça va aller mieux, la rassure-t-elle.

En effet, les crachotements du moteur de la motocyclette retentissent dans la cour. Rosine pousse un soupir de soulagement. Déjà Serge a lâché son cyclomoteur et marche vers elle, son sourire habituel aux lèvres. "*Tout va bien*", se dit la jeune femme.

Rosine est soulagée. Pourtant, elle n'est pas au bout de ses peines, car les gens sont méchants, cupides, et, surtout, sans scrupules. Voici Blaise, le gars de Prisca, attablé dans un bar avec son ami Martial, dit le *Prési*. Le gars est un voyou. Blaise le sait, mais il aime le fréquenter

car le *Prési* a toujours l'argent pour la bière. Pour preuve, les bouteilles de *Castel* qu'ils ont vidées s'alignent devant eux. Parfois, le *Prési* utilise Blaise pour une des escroqueries dont il a le secret et le récompense avec quelques billets de mille francs. Avec cet argent, le gars de Prisca sort avec les petites, les amène dans un bar, en discothèque ou à l'auberge. Les jeunes hommes parlent des femmes, un de leur sujet favori :

- Je dis, hein, je dis que ce sont toutes des salopes ! affirme Blaise entre deux gorgées de *Castel*.
- Enfin tu as compris. Toi qui voulais te marier, ricane le *Prési*.
- Toi aussi ! Est-ce que je suis marié ? interroge Blaise, de mauvaise foi.
- Il y a un an, si tu n'avais pas été foiré<sup>[31]</sup>, tu aurais doté ta Prisca. Je suis sûr qu'elle t'aurait emmené à la mairie pour te passer la corde au cou. Mais passons dessus. Qu'est-ce qui te faire dire aujourd'hui que toutes les femmes sont des salopes ?
- Ma voisine s'est mariée il y a deux ans, à un gars qui travaille à la menuiserie. L'homme est sérieux, il rentre tous les soirs à la même heure, n'est jamais ivre. Je suis sûr qu'il est même fidèle. Et bien, sa femme a pris un amant. A présent, elle est enceinte d'un bâtard.
- Malchance ! Mais comment sais-tu tout ça ? l'interroge le *Prési*, curieux.
- Elle a confié son secret à ma femme qui me l'a répété.
- Les femmes ! Elles ne savent pas tenir leur langue.
- En plus, elle donne chaque mois cinq mille francs à ma femme pour qu'elle se taise.
- Cinq mille ! s'exclame Martial. Ça vaut beaucoup plus, s'indigne-t-il en se grattant la nuque. Écoute-moi bien, Blaise, mon ami. J'ai un bon plan. Et comme c'est toi qui m'as donné l'idée, je te donne 30% de ce que l'amant va nous donner.
- Donne-moi 50% ! réclame Blaise. C'est mon idée.
- Je te donne 40%, c'est mon dernier prix. C'est moi qui vais prendre tous les risques, et puis, il y aura des frais.

Les deux hommes se tapent dans les mains pour sceller le marché. Ils appellent le garçon, commandent de nouvelles bières pour fêter l'événement.

Ce matin-là, alors qu'elle sort de chez elle pour rejoindre son amant, Rosine ne se doute pas qu'elle est suivie. "*Il est bon, se dit-elle, que le père biologique de l'enfant arrose le bébé, pour être certaine de ne pas avoir de problèmes à l'accouchement*". La tradition Bamiléké interdit à Serge de faire l'amour à sa femme jusqu'à ce que le bébé soit sevré. "*Voilà pourquoi ce peuple est polygame*", commente Rosine. En raison de son

état de femme enceinte, elle marche lentement, gravissant péniblement les quelques centaines de mètres l'amenant au *Carrefour Sorcier*. Elle ne se retourne pas, sinon elle aurait remarqué cet homme entièrement vêtu de blanc, le pantalon soutenu pas des bretelles rouges, un chapeau de paille vissé sur son crâne dégarni, un cigare éteint à la bouche. Cet homme aurait attiré son attention, non seulement en raison de sa tenue excentrique, mais à cause de son comportement suspect. En effet, pour garder une distance suffisante avec sa proie, l'homme est obligé de s'arrêter tous les cent mètres. Il fait alors semblant de refaire le lacet d'une de ses *pointinini*<sup>[32]</sup> blanches. La répétition de ces nouages de lacets attirerait l'attention d'un observateur averti, mais le *Prési* et Rosine sont seuls sur ce chemin.

Arrivée au sommet, la jeune femme a repéré la voiture de Benoit. Son pisteur, l'ayant perdue un moment de vue, pique un sprint, arrive au carrefour juste à temps pour la voir monter dans le 4x4 noir de son chéri. Haletant, l'homme en blanc, le *Prési*, mémorise le numéro de plaque du véhicule. "*C'est un Land cruiser 200. On a affaire à du lourd. Notre homme est un grand Monsieur*", constate-t-il en esquisant un sourire carnassier. Il regarde autour de lui et aperçoit, de l'autre côté de la rue, alignées comme pour un départ de *grand-prix*, des motos-taxi. Il traverse, repère parmi les engins une *Ktm* rutilante. Il s'approche des *bend-skin*<sup>[33]</sup> occupés à griller une cigarette en faisant les commentaires :

- Yo, les jeunes. A qui est la *Ktm* ? demande-t-il en désignant la moto en question.
- C'est à moi, monsieur, répond l'un des jeunes en se levant.

Le *Prési* l'emmène un peu plus loin :

- Tu prends combien pour une journée ? demande l'homme en blanc en allumant son cigare.
- Trois mille francs, répond le jeune homme, après s'être gratté la nuque.
- Je te donne cinq mille, car c'est un boulot un peu spécial. Il faudra suivre une voiture.
- Ici à Yaoundé ? s'enquiert le moto-taximan.
- Je ne pense pas qu'on sortira de la ville, le rassure Martial en crachant un nuage de fumée bleue.
- Je suis votre homme, monsieur.
- Voilà déjà mille francs. Fais le plein et contrôle ta moto, qu'on ne tombe pas en panne, ordonne le *Prési* en lui tendant un billet. On se retrouve ici demain à dix heures. Sois ponctuel, tu as compris ? insiste-t-il en se tenant le lobe de l'oreille.
- Je serai là monsieur, ne vous inquiétez pas.

— On est ensemble, dit Martial en lui tapant dans la main.

Le jeune homme retourne à sa moto, lance un regard triomphant à ses collègues.

— J'ai un contrat, lance-t-il en démarrant en trombe.

Martial sent une odeur de friture. Une jeune femme du doux prénom de Magny est occupée à vider des maquereaux qu'elle s'apprête à faire frire. L'estomac dans les talons malgré l'heure matinale, le *Prési* s'approche d'elle, lui passe commande d'un poisson frit accompagné de miondos<sup>[34]</sup>. "*C'est cinq cents francs*", lui dit-elle. Après l'avoir payée, Martial se dirige vers le bar voisin, du nom prétentieux de *Grand Canyon Bar*. "*Je vais manger ça en terrasse, avec une bonne bière*", se dit-il en prenant place dans une chaise de jardin bleue.

Rosine, assise aux côtés de Benoit dans le siège confortable de la luxueuse *Toyota* arbore un grand sourire, heureuse de retrouver son amant. Elle ne se doute pas qu'elle a été suivie par un escroc, informé par le gars de Prisca, suite à ses imprudentes révélations. Elle remarque le *Cameroon Tribune* posé entre les deux sièges, pousse un petit cri d'étonnement. Elle saisit le journal, le montre à Benoit en tapotant une photo :

— Je connais ce gars, dit-elle. Je l'ai encore vu dimanche à la messe, il a lancé dix mille francs.

— Ah, le gars de la *Campost*, précise Benoit après avoir jeté un coup d'œil rapide à la photo sans perdre la route de vue trop longtemps.

— Oui, le gars de la *Campost*, confirme Rosine, lisant rapidement l'article. Mon Dieu, il est parti en Europe avec cent millions de francs appartenant à la *Campost*.

— Ça t'étonne, chérie ? Le Cameroun, c'est le Cameroun ! C'est comme ça que notre pays fonctionne. Les gens se battent pour obtenir un poste, et dès qu'ils ont une occasion de s'enrichir, ils la saisissent sans aucun scrupule, et sans penser au tort qu'ils font au pays.

— Tu es comme ça aussi, chéri ? demande naïvement Rosine.

— Joker ! annonce Benoit. D'ailleurs, nous sommes arrivés.

Rosine regarde Benoit, intriguée. Elle se demande si, lui aussi, a des choses à cacher. Pourtant, il a l'air si droit, si honnête. "*Bah, se dit-elle, ce ne sont pas mes affaires*".

Le lendemain, comme souvent, le ciel de Yaoundé est gris, recouvert de nuages. Ça n'empêche pas la température de grimper à 26 degrés alors qu'il n'est que dix heures. Le *Prési* descend d'un taxi. Sa tenue est adaptée au programme du jour : pantalon de cuir noir, bottes montantes noires, blouson de cuir noir avec un aigle dans le dos. Il

porte des imitations de *Ray-Ban Aviator*. "*Wandaful, le petit est au rendez-vous*", se dit-il avec satisfaction en voyant la *Ktm* garée au même endroit que la veille. Il s'avance vers le jeune homme assis sur son muret habituel, lui serre la main :

- Tu es à l'heure, c'est bien. Tiens-toi prêt, on attend un 4x4 *Toyota* noir, l'informe-t-il.
- D'accord, patron.
- C'est un *Land Cruiser 200*, tu connais ?
- Bien sûr, patron. Je peux avoir l'avance de deux mille, s'il vous plait.
- La confiance règne, ironise Martial en lui donnant les billets.
- C'est que, Monsieur, je me suis déjà fait tromper.
- Tu as raison, il y a trop de faymen<sup>[35]</sup> dans ce pays.

Martial a repéré, sous son parasol multicolore, une jeune femme très sensuelle qui fait le call box.

- J'arrive. Je prends juste le crédit, lance-t-il au *bend skin*.

Il se dirige vers la jeune femme, un sourire charmeur aux lèvres.

- Bonjour, mademoiselle, je voudrais le crédit de cinq mille, demande-t-il d'une voix charmeuse.
- Bien sûr. Donnez-moi votre numéro.
- Je suis flatté qu'une jolie jeune femme comme vous me demande mon numéro, plaisante-t-il.
- Très drôle, répond-elle ironiquement en manipulant son téléphone pour lui envoyer le crédit.
- Vous serez là ce soir, je voudrais vous inviter à prendre un pot en face, propose le *Prési* en désignant le *Grand Canyon Bar*.
- Vous verrez bien. Le bar, là, ce n'est pas mon genre d'endroit, dit-elle d'un air dédaigneux.
- Il n'y a pas de problème. On peut aller au *Djeuga Palace* ou au *Hilton*, se vante-t-il en sortant un gros rouleau de billets de sa poche.

Il donne ses cinq mille francs à la jeune femme au moment où le 4x4 de Benoît se pointe au carrefour. "*Merde*", lâche-t-il en traversant le carrefour à toute allure.

- En selle, voici la voiture, crie-t-il au moto-taximan.

Ils bondissent vers la moto. Le *bend-skin* pose le casque sur sa tête, laissant les lanières pendre de chaque côté. Le *Prési* saute en croupe, tête nue. Le cortège démarre. Martial tape dans le dos du pilote :

- Pas trop près, crie-t-il. Il ne faudrait pas qu'ils nous repèrent.

Pour toute réponse, le jeune homme lève le pouce.

Majolie, la jeune femme du call-box n'a pas perdu une miette de la scène. Amusée, elle marche vers Magny. Il faut qu'elle lui raconte ça.

Une demi-heure plus tard, le 4x4 s'arrête sur le parking de l'hôtel *Mont Fébé*. Dès que le couple est entré, la moto pénètre à son tour dans l'enceinte de l'hôtel. Elle s'immobilise devant l'entrée.

— On va se faire expulser par la sécurité si on reste à glander ici, craint Martial. Allons boire un verre en terrasse, on surveillera la voiture.

— De toute façon, ils sont obligés de descendre par là, affirme le chauffeur en ôtant son casque.

— Tu es un petit malin, toi, ironise le *Prési* en lui envoyant une tape dans le dos.

Attablés, les hommes attendent le serveur :

— Tu ne bois pas d'alcool car tu conduis, impose Martial en pointant son doigt vers le jeune homme.

— Je suis musulman, monsieur, répond-il en haussant les épaules.

— Eh, ça tombe bien, alors.

— Oui monsieur.

— Une *Castel*, lance Martial au serveur en jaquette blanche.

— Pour moi, ce sera un *Top* orange.

Martial allume son premier cigare de la journée. Il déguste sa bière en regardant sa montre, une imitation *Michael Kors* surdimensionnée :

— A mon avis, on en a pour un moment, assure le *Prési*.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demande innocemment le jeune homme.

— Tu as quel âge ?

— 19 ans, monsieur.

— Alors tu devrais connaître quelles choses un homme et une femme font dans une chambre d'hôtel en plein jour, ricane Martial.

— C'est votre femme ? demande le motard d'un air compatissant.

— Si c'était ma femme, tu crois que je serais si cool ? Je serais déjà dans leur chambre, occupé à exploser la tête de ce salaud.

— Ah ! On vous a payé pour suivre une femme et voir avec qui elle couche. Vous êtes détective ! conclut le jeune homme.

— Tu t'appelles comment, petit ?

— Ahmadou, monsieur.

— Ah, comme notre premier Président.

— Oui, monsieur. Il était de ma région.

— Écoute-moi très bien, Ahmadou ! Tu es un bon gars, mais tu poses trop de question, c'est compris, s'énervé Martial.

— D'accord, patron.

— On m'appelle *Prési*.

Ce n'est que vers quatorze heures que le couple quitte l'hôtel.

Quelques instants plus tard, la moto les prend en chasse. Effectivement, ils empruntent la descente qui longe le terrain de golf. Ils s'arrêtent avenue Kennedy. Le couple descend de voiture.

— Tu restes là. Surveillance leur caisse, recommande Martial, je vais les suivre.

— Bien *Prési*, approuve Ahmadou.

Martial attend devant la boutique de prêt à porter féminin. "*Monsieur entretient sa poule*", ricane le *Prési*. "*Bientôt, c'est lui qui va m'entretenir*", se réjouit-il. Lorsque le couple sort de la boutique, le *Prési* voit Benoit de près pour la première fois. Il est rassuré, car le gars n'a pas l'air très costaud. En cas de lutte, il n'en fera qu'une bouchée. Il rejoint la moto. Après un arrêt au *Bois Sainte Anastasie* pour une promenade romantique et une petite crème glacée, Benoit s'est engagé sur la voie rapide qui mène à Etoudi. "*Retour au Carrefour Sorcier*", se dit Martial. En effet, la voiture s'arrête à l'endroit même d'où elle est partie ce matin. Le *bend-skin* se tourne vers lui :

— Voilà *Prési*, vous êtes arrivé, annonce le *bend skin* pendant que Rosine descend du 4x4.

— Mais la journée n'est pas finie, petit, proteste le *Prési*. C'est maintenant que ça devient intéressant.

— Neuf et huit font dix-sept, patron. Il est dix-sept heures, moi j'arrête.

— Je te donne cinq mille en plus. Allons, dépêchons, sinon on va le perdre, le presse Martial.

— Je marche, confirme le jeune homme en démarrant si vite qu'il manque d'emboutir l'arrière du *Land Cruiser*.

— Pas trop près, nom de dieu crie le *Prési* en tapant dans le dos du pilote qui lève le pouce.

La grosse cylindrée reprend le chemin du centre-ville. Arrivé au quartier des ministères, Benoit s'arrête devant un affreux bâtiment en béton. Au-dessus de l'entrée, une enseigne annonce *Ministère de la Santé Publique*. "*Merde, ce gars travaille au ministère*", se dit le *Prési*. Une longue attente commence. Ce n'est que deux heures plus tard que l'homme ressort du bâtiment, de gros dossiers sous le bras. "*Et maintenant, on va connaître le nid de l'oiseau*", se réjouit-il. La *Toyota* prend la direction du nord de la capitale. La circulation est fluide, et, après une vingtaine de minutes de route, la voiture quitte la nationale pour se diriger vers deux immenses châteaux d'eau. "*Il doit loger du côté de Santa Barbara*", devine Martial. En effet, Benoit oblique dans une petite rue parsemée de villas de standing. Il s'arrête devant un portail de fer, klaxonne. Le lourd portail s'ouvre comme par enchantement. Le véhicule disparaît dans l'allée de graviers, le portique se referme. Martial descend de la moto, sort une enveloppe

de son blouson.

— Tu frappes au portail, et quand le vigile ouvre, tu lui donnes ceci pour son patron, dit-il au jeune homme en lui tendant l'enveloppe.

— Je ne veux pas de problèmes, monsieur, répond le jeune homme en levant les mains.

— Tu as ton casque, personne ne pourra te reconnaître, assure Martial.

Le jeune homme se dirige à contrecœur vers le portail, frappe. Le vigile ouvre, le regarde étonné.

— C'est quoi ? demande le vigile.

— C'est pour ton patron, dit le jeune homme en lui tendant l'enveloppe.

— C'est de la part de qui, demande le vigile en prenant le courrier.

— Je ne sais pas, je suis coursier. On m'a seulement payé pour te donner ça.

— Un instant, demande le vigile en se dirigeant vers la villa.

Mais Ahmadou n'attend pas. Prenant ses jambes à son cou, il rejoint son patron.

— C'est fait, dit-il.

— On rentre, ordonne Martial.

— Ce n'est pas trop tôt, c'était une longue journée, se plaint le jeune homme.

— C'est bien payé, non ? Je suis sûr que tu ne gagnes pas ça en une semaine, le gronde Martial.

— Pardon, *Prési*. C'est juste la faim et la fatigue.

— Vous les jeunes, vous êtes des petits délicats. Allons, rentrons.

Arrivé à destination, Martial serre la main de son chauffeur :

— Tu as assuré, petit, le flatte-t-il, tout sourire, en lui tendant les billets.

— Voici ma carte. Si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à appeler.

— Pas de problème, Ahmadou. On bossera encore ensemble.

Le *bend-skin* rejoint ses collègues, occupés à fumer sur le muret. Exhibant un billet :

— Remuez-vous, les gars, je paie le tchop<sup>[36]</sup> chez Ma Monique.

— J'espère qu'elle a du chien, s'enquiert un grand échalas.

— J'y suis allé hier, elle n'en avait pas, mais il y a du rat palmiste, le rassure Ahmadou.

— Donc monsieur mange tous les soirs au chantier, le taquine un autre *bend-skin*.



- C'est ton problème, je suis ton enfant ? répond sans ménagement le jeune homme.
- Allons, dépêchons-nous, j'ai faim, moi ! se plaint le grand échalas.

De l'autre côté de la rue, Martial, qui a empoché la carte, sort un cigare qu'il plante entre ses dents souriantes. *"L'oiseau est logé, la bombe est amorcée, l'argent va tomber, se réjouit-il. A l'heure qu'il est, le gars a déjà lu lire ma lettre. Après-demain, vendredi, il m'apportera ma petite enveloppe"*. Il regarde en direction du call-box, mais la jeune femme est partie. "Ce n'est que partie remise", se dit-il. "Il faut que j'appelle mes petites pour la fête que j'organise ce week-end. Ce serait la malchance que les plus baisables soient déjà prises".

Lorsque le vigile est venu apporter la lettre à Benoît, il lui a dit que le coursier l'attendait au portail. Ils se sont précipités, mais l'oiseau s'était envolé. Ils ont juste pu voir la moto s'éloigner.

- Bizarre, s'étonne Benoît en se dépêchant de se rendre à son bureau, impatient de lire ce mystérieux courrier.

D'un coup de coupe-papier, il ouvre l'enveloppe. Il en sort une courte lettre, écrite à la main. L'écriture est maladroite, on dirait celle d'un enfant. Benoît, pris de vertige à la lecture du message, laisse tomber coupe-papier et lettre sur le sol. K.O. debout, comme un boxeur qui vient de prendre un coup à la tempe, il se laisse tomber sur sa chaise. Il reste ainsi un moment, la tête entre ses mains. "Mon Dieu, quel malchance", lance-t-il à plusieurs reprises. Après quelques minutes, il se redresse, tentant de se calmer. Après avoir repris ses esprits, il ramasse la feuille pour relire plus attentivement le texte :

*"Nous connaissons votre relation avec la femme d'un autre. Nous savons qu'un bâtard est en route dans le ventre de cette femme. Venez demain vendredi au rayon vins du supermarché Mahima de Nlongkak à 16 heures précises avec la somme de 1 million de francs. Sinon, nous mettrons Serge au courant de ce que vous faites à sa femme. Signé : un ami."*

Fou de rage, Benoît chiffonne la lettre anonyme, puis l'envoie valdinguer dans un coin de la pièce. Il se lève, tourne en rond comme un ours en cage pendant quelques minutes. Enfin, retrouvant un brin de sérénité, il s'assied. Sa décision est prise. Comme il voit Rosine demain, il la mettra au courant. Enceinte, elle n'a pas besoin de problèmes en ce moment, et Benoît voudrait lui éviter tout souci pour que sa grossesse se passe sereinement, mais il n'a pas le choix ! Les conséquences éventuelles sont trop importantes pour qu'il garde l'information pour lui. En attendant, il a du travail.

Après s'être servi une tasse de café camerounais *Frères du Noun*, il

prend le premier dossier de la pile et commence à l'étudier.

Le lendemain, lorsque Rosine prend place sur le siège du 4x4 de Benoit, elle se rend tout de suite compte que quelque chose ne va pas. Les traits de son amant sont tirés, son sourire crispé. Elle tente de savoir quel est le problème :

— Je me trompe peut-être, chéri, mais tu m'as l'air contrarié ? demande-t-elle gentiment.

— Tu as raison, il y a un problème. Sois patiente, nous en parlerons plus à l'aise chez moi.

— Tu m'amènes chez toi ?

— Oui, ce sera plus confidentiel, assure-t-il en vérifiant d'un coup d'œil dans le rétroviseur que personne ne les suit.

La jeune femme remarque qu'il conduit nerveusement, regardant fréquemment dans son rétroviseur. Il quitte à plusieurs reprises la route nationale pour la retrouver un peu plus loin. Après une demi-heure, la voiture s'immobilise. "*Aurait-il reçu des menaces*", se demande Rosine en regardant Benoit jeter des regards craintifs derrière lui en descendant de voiture pour ouvrir le portail. Il remonte à bord presque immédiatement, tout essoufflé, et redémarre nerveusement, faisant crisser les graviers, pour s'arrêter aussitôt et bondir dehors pour refermer la lourde porte. Ensuite, enfin, il se détend. La voiture avance lentement dans l'allée. Le propriétaire des lieux désigne une petite mais coquette construction sur la droite :

— C'est un bungalow destiné à loger un couple de concierges. Il est vide pour l'instant, car je n'emploie pas de personnel, juste un vigile.

— C'est très joli, assure Rosine.

La voiture s'arrête devant une imposante villa. Des colonnes blanches encadrent un vaste porche protégeant une double porte de sipo<sup>[37]</sup> que Benoit ouvre. Il s'écarte pour laisser passer la jeune femme émerveillée par le luxe de la propriété. Déjà, Benoit l'a rejointe et prise par la main. Ils montent quelques marches, entrent dans son bureau. Il lui propose un jus, revient quelques instants après avec un verre qu'il dépose devant elle, et une tasse de café qu'il pose sur son sous-main. Il hume l'odeur du délicieux nectar. Ça le réconforte un peu. Après s'être épongé le front, il plonge ses yeux dans ceux de la jeune femme, et prend la parole d'un air grave :

— J'ai des choses désagréables à te dire, chérie, mais comme tu es enceinte, je voudrais que tu restes calme, dans ton intérêt et celui du bébé.

— C'est promis, chéri, assure-t-elle en caressant son ventre.

— J'ai reçu ce matin une lettre anonyme de quelqu'un qui est au

courant de notre relation, lui confie-t-il. Cette personne veut me faire chanter, sinon elle menace de tout révéler à Serge.

— Oh Seigneur, quelle malchance ! s'exclame-t-elle en prenant son visage entre ses mains.

— Calme-toi, chérie. Dis-moi, quelqu'un est-il au courant de notre liaison ?

Rosine sent la chaleur monter à son visage. Ensuite, c'est le sol qui se dérobe sous ses pieds. Elle se sent plonger dans un abîme sans fin.

"*Mon Dieu, se dit-elle, tout cela est de ma faute*". Elle manque de s'évanouir. Benoit, qui a ressenti le trouble de la jeune femme s'approche d'elle pour la rassurer :

— Chérie, nous ne sommes pas au tribunal. Si tu en as parlé à quelqu'un, je ne t'en voudrai pas, promet-il. Mais il est important que je sache pour pouvoir agir.

— Pardonne-moi, chéri. Je l'ai dit à ma voisine Prisca, car elle me voyait partir le matin et revenir le soir. De peur qu'elle n'en parle à Serge, j'ai plutôt acheté son silence en lui donnant de l'argent, avoue Rosine.

— C'est très imprudent, reproche Benoit. Je ne pense pas que ce soit cette femme qui ait organisé le chantage, surtout que tu lui as donné de l'argent. C'est quand même ta voisine. Non, elle a dû en parler à quelqu'un, à son gars peut-être, si elle en a un.

— C'est vrai que son gars est un voyou. Oh, je m'excuse, chéri, dit-elle en baissant la tête, honteuse. On va alors faire comment ?

— Comment s'appelle le gars de ta voisine ?

— Blaise. Blaise Koungou.

— J'ai un principe de ne jamais céder au chantage. Si tu commences à payer, tu paieras toute ta vie.

— Si on ne paie pas, le gars dira tout à Serge.

— Pas sûr, car s'il parle, il perd l'occasion de nous faire chanter. Le plus simple serait de désamorcer la bombe en expliquant la situation à Serge, affirme-t-il.

— Pardon chéri, mais je ne pourrai jamais avouer ça à mon mari, supplie-t-elle.

— Bon ! Laisse-moi réfléchir un moment, veux-tu ? demande-il.

L'homme prend une feuille, un stylo, commence à écrire. Il entoure, encadre, souligne, trace des flèches entre les différents éléments. Enfin, il lève la tête, souriant :

— On va prendre le taureau par les cornes. J'ai un plan qui devrait fonctionner, assure-t-il.

— Chéri, je compte sur toi, l'encourage son amante, un peu soulagée.

— Par contre, il faudrait que tu déménages rapidement.

- Pour aller où ?
- Ici. Tu as vu le petit bungalow, vous y seriez à l'aise, explique Benoit.
- Tu plaisantes, proteste Rosine.
- Je pourrais vous engager comme concierge. Serge pourrait entretenir le jardin, laver le véhicule, faire quelques menus travaux dans la maison. Et toi, un peu de ménage et la cuisine quand je reçois.
- Je ne suis pas sûre que Serge accepte, regrette-t-elle.
- Il faut tenter, car c'est très dangereux que vous restiez là si le gars de Prisca est le maitre-chanteur. Essaie de venir avec ton mari ce soir, après son travail.
- D'accord, je vais essayer, promet-elle. Mais Serge est vraiment têtu.
- On verra. Ma puce, veux-tu que nous allions dans ma chambre ? Je pense que ça nous détendrait, suggère Benoit, un sourire coquin aux lèvres.
- Toi aussi ! Il n'y a rien pour couper tes envies ? Je suis d'accord à une condition, le taquine-t-elle.
- Accordé, confirme Benoit.
- Fais-moi visiter le bungalow, s'il te plait, implore-t-elle.
- Mais bien sûr, ce n'est pas un problème. Suis-moi.

## 8. Le bungalow de Santa Barbara

De retour dans son modeste studio, Rosine est assise sur le lit, les yeux fermés. Elle revoit les vastes pièces du bungalow de Santa Barbara : le salon, la cuisine, les trois chambres et la salle de bain. Jamais elle n'a connu le confort d'une salle de bain, d'une cuisinière à gaz, d'un frigidaire, de toilettes modernes. En plus, tout est meublé avec goût. Elle espère que Serge ne va pas faire son têtù et refuser d'aménager dans ce petit nid douillet. Elle sera vite fixée, car elle entend le moteur de sa mobylette. Elle court à sa rencontre, se pend à son cou pour l'embrasser :

- Chéri, j'ai une très grande nouvelle.
- Ah bon ?
- Oui. Viens, je te raconte ça pendant que tu bois ta bière.
- Tu es bien mystérieuse, ce soir.

Ils s'installent sur de petits bancs dans la véranda. Serge boit sa *Castel* au goulot, puis pose la bouteille :

- Rosine, je t'écoute.
- Chéri, tu sais que bientôt, cette chambre sera trop petite pour nous trois.
- J'y ai pensé. J'ai discuté avec un collègue, Yvan, dont la mère est bailleresse. Tu dois la connaître, on l'appelle Ma Sidonie. Elle loue des petits appartements avec deux chambres pour huit mille francs.
- Moi, je nous ai trouvé une petite maison qui ne nous coûtera rien.

Serge éclate de rire.

- Chérie, les miracles, je n'y crois pas. Qui va nous loger njoh<sup>[38]</sup> ?
- J'ai trouvé une annonce sur le net. Le propriétaire cède un bungalow en échange de travaux de jardinage, cuisine, bricolage, rétorque Rosine, vexée. J'ai téléphoné, j'ai visité le bungalow, c'est très beau. En plus, on est les premiers sur la liste.
- Chérie, le soir, je suis fatigué. Tu veux que je rentre du travail pour recommencer à travailler chez moi ?
- Pense à ta femme et notre enfant qui va bientôt naître. Je te demande juste un petit effort, ça te prendra à peine une heure par jour, et quelques heures le week-end. Viens au moins visiter avant de refuser.
- C'est où ?
- A Santa Barbara.
- C'est plus loin de mon travail. Je vais perdre trente minutes

aller retour.

— Chéri, fais-moi plaisir. Santa Barbara est un beau quartier. Notre enfant aura une bonne école. L'éducation, c'est très important. Allons visiter, s'il te plaît chéri. Le propriétaire nous attend, implore Rosine.

A l'arrière de la mobylette, Rosine se demande si c'est une bonne idée de présenter son amant à son mari ? Il risque de se douter qu'il y a quelque chose entre elle et ce type. Il peut surprendre un regard, ou voir son embarras. Saura-t-elle faire preuve de sang-froid ? Elle aurait du y penser avant. A présent, il est trop tard : les dés sont jetés.

Rosine, qui a guidé Serge, descend de la mobylette pour sonner. Le portail s'ouvre. Un petit homme plutôt frêle vient ouvrir. Il serre la main de Rosine. Serge entre en poussant sa mobylette. S'efforçant de sourire, il ôte son casque. Il serre la main de Benoit, examinant attentivement cet homme dont il est convaincu qu'il est l'amant de sa femme, le géniteur de son enfant. Serge est, en effet, certain de ne pas être le père du bébé de Rosine. Les tests ont révélé qu'il est stérile. Voici donc mon futur coépoux, pense-t-il ironiquement. Pendant ce temps, Rosine avance vers le bungalow sans se retourner. Elle n'ose pas regarder ses deux hommes, qui se rencontrent pour la première fois. *"Et si Serge se doutait de quelque chose, pense-t-elle, anxieuse. Il serait capable de rosser le frêle Benoit"*. Pourtant, ses craintes sont infondées, tout se passe pour le mieux. Ils font tranquillement le tour du propriétaire, puis Benoit les invite à prendre un verre dans sa villa, afin de discuter des conditions. Confortablement installée dans un fauteuil de cuir couleur crème, Rosine se détend. Elle laisse les hommes parler entre eux. A son grand étonnement, ils sympathisent, concluent l'affaire. Ils emménageront dès samedi. Rosine est soulagée.

Dans la matinée de vendredi, Blaise somnole paresseusement sur son lit lorsque son téléphone sonne. Il décroche :

- Allo ? dit-il, d'une voix pâteuse.
- Bonjour Blaise, c'est comment ?
- Ça va un peu, mais qui est à l'appareil ? s'enquiert-il.
- C'est le *Prési*, mon petit. Tu peux te libérer ?
- Pour le *Prési*, toujours ! confirme Blaise.
- On se retrouve au *Carrefour Sorcier*, à quatorze heures trente.
- Tu peux compter sur moi, j'y serai, confirme le gars de Prisca.

A peine arrivé au sommet de côte menant au *Carrefour Sorcier*, Blaise entend qu'on l'appelle. Il tourne la tête vers l'endroit d'où proviennent les cris, et aperçoit Martial, assis à la terrasse du bar, occupé à savourer une *Castel*. Après s'être acheté un poisson frit chez Magni, il le rejoint, se commande une bière. Puis il se tourne vers le *Prési*, lui

tape dans la main :

- C'est comment ? demande Blaise.
- Mon associé, c'est le grand jour. C'est maintenant qu'on va toucher la rançon.
- Hé, hé ! s'exclame Blaise. Tu as bien travaillé.
- Je confirme, jubile Martial.
- Quel est ton plan ? demande le gars de Prisca.
- J'ai réservé deux motos taxi pour quinze heures trente. On se rend à *Mahima Nlongkak*. Tu restes sur le parking pour guetter. Si tu remarques quoi que ce soit d'anormal, tu me rejoins au rayon des vins. Dès que j'ai touché l'argent, on file chez moi et on partage. Tu as bien capté ? s'assure le *Prési*.
- Je suis ton homme, confirme Blaise.
- Encore une bière et on décolle.

À l'heure dite, le *Prési* arpente les rayons de *Mahima*. Blaise et les *bend-skin* sont restés sur le parking avec pour mission d'avertir Martial de toute activité suspecte. Au rayon vin, le maître chanteur constate avec plaisir que sa victime est là, une grosse enveloppe kraft sous le bras. Il s'approche de lui, plein d'assurance :

- Je pense que nous avons rendez-vous ? s'enquiert-il d'une voix mielleuse.
- Si c'est pour le chantage, c'est exact, répond Benoit d'un ton sec.
- Nous souhaitons tous les deux que les choses se passent bien. Je suppose que les dos<sup>[39]</sup> se trouvent dans l'enveloppe que vous tenez sous le bras. Tendez-la-moi doucement, et tout ira bien, assure le *Prési* en tapotant une protubérance de son blouson, laissant deviner un revolver.

Benoit tend l'enveloppe. Le *Prési* s'en empare, l'ouvre pour en vérifier le contenu. Il se raidit, pris d'un haut le cœur, lance un regard mauvais sur sa victime : l'enveloppe ne contient que quelques billets de dix mille francs, une peccadille par rapport au montant demandé. Le reste, c'est du papier journal.

- Tu te moques de moi, mon salaud ! s'exclame le voyou en bougeant son bras pour saisir son arme.

À ce moment, profitant de l'effet de surprise, un policier en civil attrape le bras du voyou, lui arrache son arme d'un geste expert, puis lui passe les menottes en un tournemain. Il crache quelques mots dans le talkie walkie qu'il porte sur la poitrine. À ce signal, des policiers en tenue sortent d'une camionnette et sécurisent le parking, empêchant quiconque d'en sortir. Blaise se rue à l'intérieur du supermarché, à la recherche du rayon vin. Un attroupement attire son attention. "*Merde*, se dit-il, *ils ont serré le Prési. Il faut que je me casse en vitesse*". Il repique

un sprint dans l'autre sens pour rejoindre les motos taxis :

— On se casse, lance-t-il en grimpant derrière une moto.

Malheureusement pour Blaise, un barrage a été dressé à la sortie du magasin. On vérifie les identités de tous ceux qui veulent quitter le parking. Le complice de Martial tend sa carte d'identité. Constatant qu'il s'appelle Blaise Koungou, le policier lui passe les menottes, le descend sans ménagement du siège de la moto. Il le pousse dans le dos jusqu'à la camionnette où il est rejoint, quelques instants plus tard, par le *Prési*. Le commissaire s'adresse à ses troupes :

— Vous pouvez lever le barrage, on a nos deux suspects.

— Du beau travail, commissaire, constate Benoit en tapant l'épaule du flic.

— Je ne suis pas certain de pouvoir les garder longtemps. Dans tous les cas, ils resteront au poste jusqu'à lundi pour chantage et port d'arme illégal, assure le commissaire. Ensuite, le juge décidera de leur sort.

— Pour votre carburant, chef ! dit Benoit en lui tendant une enveloppe bien gonflée.

— Mes hommes et moi-même vous remercions, Benoit. Je vous informe de la suite.

— On est ensemble, commissaire ! s'exclame le petit homme en se dirigeant vers sa voiture, garée de l'autre côté de la route.

Alors qu'elle se morfond chez elle, Rosine reçoit un coup de fil triomphant de Benoit, qui lui raconte l'arrestation des deux hommes :

— C'est bien Blaise, ton voisin qui a donné l'information à un voyou nommé le *Prési*, l'informe-t-il.

— Seigneur, tout ça est ma faute, s'excuse la jeune femme.

— Ce n'est rien, demain vous déménagez. Je ne crois pas qu'après leur séjour en prison, ces hommes vont encore nous chercher des problèmes. En plus, ils ne penseront jamais à chercher Serge chez moi, la rassure son amant.

— On se voit demain, Benoit ?

— Je serai là pour vous accueillir. Tu sais que l'endroit est meublé : prenez juste vos affaires personnelles, conseille-t-il.

— D'accord, bisou, mon chéri.

— Bisou ma puce.

Aussitôt qu'elle a raccroché, Rosine appelle Vincent.

— Taxi Vincent, à peine parti, tu es déjà là, annonce la voix de son frère.

— Bonjour Vincent, c'est Rosine.

— Bonsoir ma sœur préférée, comment vas-tu ?

— Je suis là, Vincent. J'aurais besoin d'un grand service.



- Demande, et tu seras exaucée, affirme le frerot, sûr de lui.
- Pourrais-tu m'aider à déménager demain, demande Rosine.
- Diable, le délai est court. J'espère que tu ne quittes pas Serge ? s'inquiète-t-il.
- Non, j'ai trouvé un bungalow à Santa Barbara, mais pour certaines raisons, nous devons nous y installer demain. Je t'expliquerai les détails. C'est possible de m'aider ? supplie-t-elle.
- Mais bien sûr, ma belle. Je serai là vers dix heures, confirme Vincent.
- Oh merci, tu es un amour !
- Je ne suis pas sûr que tes meubles rentrent dans ma *Starlet*.
- Ne te dérange pas, on n'emporte pas les meubles. Je vais louer notre chambre à quelqu'un. On emporte les vêtements, les plats, ce genre de choses, explique-t-elle.
- Alors, à demain ma chérie. Bonne soirée.
- J'achèterai les croissants. Bisous.

Rosine rejoint Serge sur la terrasse. Elle remarque Prisca qui tire nerveusement sur une cigarette, sur le seuil de sa porte. "*Elle attend son vaurien*", se dit Rosine. "*Elle risque d'attendre longtemps*", se réjouit-elle. Elle s'assied aux côtés de Serge, lui masse ostensiblement le dos, puis l'embrasse dans le cou, pour rendre sa voisine jalouse.

- Tu vas regretter notre studio, murmure-t-elle à l'oreille de son mari.
- Non, je pense qu'on sera mieux là-bas, surtout avec l'enfant. C'est une page de notre vie qui se tourne.
- Comme nous n'aurons pas de loyer à payer, ça libèrera de l'argent pour élever notre bébé, se réjouit Rosine.
- C'est vrai que bientôt, il va falloir s'occuper du trousseau.
- En plus, il faudra au moins cinquante mille francs pour les frais d'hôpital. Tu penses qu'on s'en sortira ? demande Rosine, inquiète.
- Bien sûr. Si nous manquons d'argent, ma famille complètera.
- Ta famille a bien changé d'attitude envers moi depuis que je suis enceinte, il me semble.
- Mais c'est normal ! Une femme africaine doit enfanter. Sinon, c'est la malchance ! assure Serge. D'ailleurs, ils t'attendent au village.
- A présent que je suis enceinte, j'existe à nouveau à leurs yeux. C'est bien, je t'accompagnerai au village.
- Ils seront très contents, assure-t-il.
- Je suppose qu'il y aura un petit passage chez le marabout, devine la jeune femme.
- Je suis désolé, chérie. Je sais que tu n'aimes pas les marabouts, mais c'est la tradition.
- J'irai, pour te faire plaisir, dit-elle en lui caressant la nuque.

Même si je trouve vos traditions bizarres, comme cette interdiction de faire l'amour quand la femme est enceinte. C'est trop dur, proteste-t-elle.

— Je sais, chérie. C'est dur pour moi aussi.

— C'est pour cela que vous êtes polygames, dans l'ouest.

— Ça doit être une des raisons. Allons dormir, chérie. Demain sera une journée fatigante, avec ce déménagement.

Le lendemain matin, Rosine part à la boulangerie chercher les croissants promis à son frère. Serge en profite pour appeler son frère Martin. A la cinquième sonnerie, on décroche :

— Allo, qui m'appelle, demande une voix pâteuse.

— Bonjour Martin, c'est Serge. Je te dérange ?

— Tu m'as seulement réveillé. Ce n'est pas grave. C'est comment ?

— Je suis là, Martin. Je voulais te dire que je pense savoir qui est le père de l'enfant de Rosine.

— Ah bon. Et comment as-tu fait ?

— Elle me l'a présenté.

— Elle te l'a présenté ! s'étonne Martin. Madame est culottée.

— Bon, elle ne m'a pas dit que c'était son amant, mais je l'ai deviné.

— Comment l'as-tu deviné ?

— On emménage chez lui, annonce Serge.

— Par les ancêtres ! s'exclame Martin. J'ai l'impression de rêver.

— L'autre soir, Rosine m'a expliqué qu'elle avait vu une annonce sur le net. Un type du nom de Benoit Enoh, soi-disant ministre de la Santé, offrait en location gratuite un bungalow attendant à sa villa de Santa Barbara en échange de menus services : ménage, bricolage. Le soir même, elle m'emmenait voir le gars et on a conclu l'affaire. On emménage ce samedi.

— Mon pauvre Serge. J'espère que ce n'est pas trop dur, compatit Martin.

— Non, au contraire. Je suis soulagé de connaître la vérité. Mais on parlera de tout cela la prochaine fois qu'on se verra. Tu sais qu'elle accepte de venir au village ?

— Mais c'est bien ! se réjouit Martin.

— Elle accepte même de voir le marabout.

— Ça, c'est trop pour être sincère. Madame est diplomate. N'empêche que le père sera très ravi.

— Je dois te laisser, car la voici qui revient de la boulangerie.

— A bientôt, Serge et beaucoup de courage.

— A bientôt, Martin. Tout ceci reste entre nous.

— Bien sûr, compte sur moi.

Serge a juste eu le temps de poser le téléphone lorsque Rosine passe le

pas de la porte, suivie de Vincent.

- Coucou chéri, regarde qui je ramène, s'exclame-t-elle en désignant Vincent.
- Notre sauveur, se réjouit Serge en serrant la main du frerot.
- Je l'ai vue qui sortait de la boulangerie, explique Vincent.
- Allons prendre le petit déjeuner, propose Rosine.
- Ce matin, on mange comme les Blancs, plaisante Vincent.
- Je préfère quand même la bouillie de maïs de Rosine, avoue Serge.
- D'habitude, je ne prends pas le petit-déjeuner. Je m'arrête vers midi dans une boulangerie pour acheter un sandwich, précise Vincent. Mais là, je meurs déjà de faim.

Le trio mange joyeusement. Ensuite, ils rangent les affaires dans des caisses et les entassent dans la Starlet. Lorsqu'elle est bourrée, à l'exception des sièges avant, Vincent et Serge y prennent place.

- Ne t'inquiète pas, nous reviendrons te chercher, assure Vincent à Rosine qui les regarde partir.
- Tu sais que je ne pourrais vivre sans toi, ajoute Serge.

Rosine les salue en agitant la main, puis elle s'assied sur son petit banc, nostalgique de quitter ce studio où ils ont passé tant de bons moments. "Rien ne sera plus comme avant", se dit-elle. Puis elle se lève, saisit son balai et frotte énergiquement le sol, comme pour chasser ses mauvaises pensées.

## 9. L'appartement de Dschang

Le couple est installé depuis plusieurs semaines dans le confortable bungalow prêté par Benoit. Une routine s'est installée. En semaine, Rosine, toujours première éveillée, prépare la bouillie de maïs de son mari. Ensuite, dès que Serge est parti au travail, elle s'habille et rend visite à Benoit. En passant, elle croise le vigile qui la toise. Au début, elle ne manquait pas de le saluer. N'obtenant jamais de réponse, elle a cessé. Elle le trouve bizarre, ce gars, sans vraiment savoir pourquoi. Ses manières, et sa façon de marcher, peut-être. En général, le matin, Benoit se trouve sur la terrasse, compulsant des dossiers en dégustant le café de la plantation des *Frères du Noun* qu'il ne manque pas de ramener de ses voyages dans l'Ouest. Alors, Rosine s'assied à ses côtés pour s'enquérir du programme de la journée. Parfois, son emploi du temps ne leur permet pas de se voir. Mais souvent, il lui donne rendez-vous pour déjeuner ensemble dans un restaurant de la ville, ou l'emmener à leur hôtel préféré pour faire l'amour. Exceptionnellement, il reste à la villa. Ils passent alors la journée au lit. La jeune femme est très demandeuse, car son mari ne la touche plus depuis qu'elle est enceinte. "*Foutue tradition*", se plaint-elle souvent. Naturellement, vers seize heures Rosine rentre au bungalow pour préparer le dîner de son époux et l'accueillir après sa dure journée de labeur. Après avoir bu sa *Castel* habituelle, Serge se rend à la villa pour y réaliser de menus travaux d'entretien. Ce n'est que vers dix-neuf heures, lorsque l'obscurité envahit le parc, qu'il rentre chez lui, fatigué mais heureux. Ce soir-là, Rosine a préparé une viande de brousse que son homme adore.

- Mais chérie, où as-tu donc trouvé une si bonne viande de singe ? demande Serge, ravi.
- Benoit me l'a ramenée. Il l'a reçue en cadeau d'un gars de l'Est.
- Demain, je le remercierai. Tu ne trouves pas que c'est un drôle de type, ce Benoit ?
- Pourquoi dis-tu ça ? demande Rosine.
- Un homme de son âge, riche et en bonne santé qui vit seul, sans femme, sans enfant ?
- On ne connaît pas sa vie privée. Il est peut-être homosexuel, suggère-t-elle.
- En tous cas, j'espère qu'il n'est pas dans la sorcellerie.
- Chérie, ne sois pas méchant. Tu es injuste.
- Tu le défends toujours. J'espère que tu n'es pas amoureuse.
- Chéri, tu es fou, rétorque la jeune femme, éclatant de rire. C'est mon genre d'homme, ça ? Tout petit et maigrichon. Moi, j'aime les hommes comme toi, grands et forts, pour me blottir dans leurs bras,

affirme-t-elle.

Rosine sourit en regardant son homme se régaler. Elle se sent à nouveau sereine. La vie a repris son cours normal, ils disposent d'un logement confortable, sans voisins pour les espionner. Les tentatives de chantage de Blaise ont avorté. Elle dispose, sous la main, de ses deux hommes, ce qui lui permet de s'organiser au mieux pour contenter l'un sans éveiller les soupçons de l'autre. Elle caresse son ventre : bientôt, elle accouchera. Alors, elle sera vraiment comblée. Ce que Rosine ignore, c'est que depuis qu'elle est enceinte, Serge pose un congé un jour par semaine pour se rendre à Dschang. Armelle, sa "fiancée", occupe un appartement dans le quartier de l'Université de cette ville, non loin du lac municipal. C'est là qu'il passe des moments d'intimité avec celle que le père a dotée pour lui. Comme le voyage est long, ils n'ont que peu de temps. Ils le consacrent à faire l'amour.

La petite plait vraiment à Serge. "*Mes parents ont bien choisi*", se dit-il en caressant l'épaule de la jeune fille étendue à ses côtés. Il l'attire à lui, l'embrasse passionnément. Il prend un petit sein dans sa main, caresse le téton tendu. Il sent son sexe se dresser. Il entrouvre délicatement les cuisses fermes de la jeune femme, se glisse en elle.

— Mon chéri, tu es trop gourmand, se plaint lascivement la jeune fille.

— C'est toi qui es trop appétissante, assure-t-il en lui mordant le cou.

Ensuite, la passion prend le dessus, l'on n'entend plus que leurs respirations haletantes et le bruit du sommier qui grince sous les coups de boutoirs de l'homme. Armelle, les jambes écartées au maximum, s'agrippe à la nuque de son amant, l'attirant de temps en temps à elle pour introduire sa langue frétilante dans sa bouche entrouverte. A présent, elle gémit, d'une plainte qui va crescendo, bientôt accompagnée par le cri de jouissance de Serge qui s'oublie en elle. Le couple s'affale alors sur le lit, les corps luisants de sueurs emmêlés en désordre. Immobiles, ils profitent de l'instant.

Un long moment passe. C'est Serge qui rompt le charme en se redressant :

— Tout ça m'a donné faim. Je prends une douche et je t'emmène tchop<sup>[40]</sup>.

— D'accord, chéri, répond-elle en allumant une cigarette.

Attablés à la terrasse d'un circuit, ils dévorent leur corn tchap avec appétit. Comme envoûté par sa beauté, Serge ne peut s'empêcher de jeter de longs regards sur sa compagne. C'est sa jeunesse, surtout, qui le fascine. Cette peau souple et brillante couleur café au lait, sa bouche constamment souriante qui dévoile de grandes dents blanches

prêtes à croquer la vie. Ces pommettes saillantes et ce petit menton qu'il aime prendre entre ses doigts. Ce corps élancé comme celui d'une biche, avec pour seul relief deux petits seins pointus. Il regarde sa montre, inquiet :

- Chérie, je vais devoir partir, dit-il avec regret.
- Je t'accompagne au car, lance-t-elle, joyeusement.
- Tiens, pour tes petits besoins, dit-il en lui tendant un billet de dix mille francs.
- Oh, merci, mon chéri. Tu es chou, lance-t-elle, ravie.

Il la prend par la main. Ils marchent lentement, sans parler. De temps à autre, il plonge son regard dans ses yeux marron, ressentant aussitôt comme une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. "*Mon Dieu, c'est bon d'être amoureux*", se dit-il.

Durant le trajet de retour, il ne pourra chasser l'image de sa fiancée de son esprit. Il pense à sa famille, qui lui a trouvé cette perle. En plus, son frère l'aide financièrement pour compenser le manque à gagner de la journée de congé hebdomadaire, les déplacements, les repas, les billets glissés à Armelle. Serge regrette d'avoir tenu tête à sa famille si longtemps. Il se réjouit qu'ils l'aient pardonné. La famille, c'est désormais sa priorité. A la gare routière, il récupère sa mobylette. Il regarde sa montre. Il sera chez lui à la même heure que d'habitude, Rosine ne se doutera de rien. C'est important qu'elle ne soit pas au courant de ses relations avec Armelle. Il ne faudrait pas qu'elle le quitte.

Serge frappe au portail. Le vigile a déjà pris son service et lui ouvre :

- Bonsoir Serge, dit-il d'une voix lasse.
- Bonsoir Henri, répond le jeune homme en poussant sa mobylette à l'intérieur.

Le gars le regarde avec insistance, comme s'il voulait lui dire quelque chose, puis regagne sa chaise en secouant la tête. "*Il est un peu bizarre, ce vigile*", se dit-il en se dirigeant vers le pavillon. Il prie pour que Rosine ne détecte pas l'odeur du parfum d'Armelle. Il entre, la trouve assoupie dans le divan, les mains posées sur son ventre rond. "*Elle en est au sixième mois*", se dit Serge. "*Il faudrait que je fasse venir une nièce pour l'assister. Dans son état, elle ne peut plus assumer toutes les tâches ménagères*". Il s'assied dans un fauteuil, la regarde dormir, ému. Mais la jeune femme a ressenti instinctivement une présence dans la pièce. Elle ouvre subitement les yeux :

- Tu es là mon chéri, murmure-t-elle. Tu aurais dû me réveiller.
- Bébé, tu es à ton sixième mois de grossesse. Tu dois te reposer. D'ailleurs, dès demain, je vais faire venir une nièce du village pour t'assister.

- Ne te dérange pas, chéri. Je m'en sors bien toute seule.
- Ce n'est pas négociable, mon amour. La santé du bébé est en jeu, affirme Serge, déterminé.
- Ce ne serait pas plutôt pour assurer tes besoins sexuels que tu veux faire venir cette jeune fille ?
- Aka chérie ! Mes nièces, ce sont mes filles, mon sang. Comment peux-tu même penser que je pourrais avoir ce genre de relation avec une de mes nièces ? demande Serge, choqué.
- C'était pour te taquiner mon amour, répond la jeune femme, amusée par son énervement. Fais venir cette jeune fille. C'est vrai que ça va me soulager.
- Voilà, tu deviens raisonnable. Tu as préparé ? demande-t-il en se prenant une bière au frigo.
- J'ai fait du corn tchap, ça fait longtemps qu'on n'en a pas mangé. Tu es content ?
- Oui chérie, très content. C'est vrai que ça fait longtemps qu'on n'en a plus mangé...

Le lendemain, Rosine annonce la nouvelle à Benoit :

- Chéri, une nièce va venir du village pour m'aider dans mes tâches ménagères.
- C'est bien, ma puce. Durant les derniers mois de grossesse, il faut rester tranquille.
- Chéri, ça veut dire que je serai surveillée 24h sur 24. Nous ne pourrons plus nous voir en intimité, se plaint-elle.
- Ce n'est que pour quelques mois, ma chérie. De toute façon, on n'aurait pas pu le faire pendant les deux derniers mois de ta grossesse. On risquerait de faire naître le bébé prématurément, la console-t-il.
- Et toi, tu vas supporter ? demande-t-elle, inquiète. Où tu vas me remplacer ?
- Ça ira, la rassure-t-il, souriant. Avant de te rencontrer, je n'avais pas de femme, mais je me portais très bien.
- D'accord, dit-elle en s'asseyant sur ses genoux.
- Quand arrive-t-elle ? s'enquiert Benoit.
- A tout moment. Tu connais les villageois : dès qu'ils ont une occasion de venir en ville, ils ne perdent pas une minute. Elle risque même de s'incruster plusieurs années !
- Ne sois pas négative, chérie, dit-il en lui caressant le dos. Pense à ton enfant qui va bientôt naître et au bonheur que cette naissance t'apportera.
- Tu as raison, mon amour. Ne plus te voir me fait perdre la tête, avoue Rosine.
- T'inquiète, je vous inviterai de temps en temps à passer prendre le thé, la rassure Benoit.

A ce moment, un klaxon de voiture retentit de l'autre côté du portail. Rosine descend des genoux de Benoit :

— Je parie que c'est elle, dit-elle en jetant un coup d'œil vers le portail.

L'on entend à nouveau plusieurs coups de klaxon. Visiblement, le conducteur du véhicule perd patience.

— Mais que fait ce fainéant de vigile, vocifère Rosine en désignant la chaise vide.

— Calme-toi, chérie ! Il se repose, l'informe Benoit.

— Il se repose où ?

— Mais à l'intérieur, dans une chambre.

— Toi, tu es trop bon avec ce gars, remarque la jeune femme.

— Il a eu un malaise, je lui ai dit d'entrer se coucher, marmonne Benoit, énervé de devoir se justifier.

— Tiens, le voilà enfin.

L'homme passe devant eux sans les regarder. Il reboutonne sa chemise tout en marchant vers le portail, qu'il ouvre pour laisser entrer un taxi dont le chauffeur, furieux, fait de grands gestes :

— Vous avez pris votre temps ! C'est même quoi ! hurle-t-il en sortant de sa voiture.

Il ouvre le coffre pour en sortir plusieurs sacs volumineux et un régime de plantains. La porte arrière s'ouvre, et une jeune fille vêtue d'un joli pagne jaune et rouge en sort. Elle s'approche de Rosine, se présente :

— Bonjour ma tante, je suis Esther, la nièce de Serge. Il m'a téléphoné ce matin pour me dire que vous aviez besoin d'un coup de main.

— Je suis au courant ma chérie, répond Rosine en la prenant dans ses bras. Bonne arrivée ! Voici Benoit, le propriétaire des lieux.

Esther tend la main à Benoit qui la serre en murmurant quelques mots de bienvenue. Rosine la prend par la taille, l'emmenant vers le bungalow :

— Viens prendre un jus, Esther, tu me raconteras ton voyage.

Elles partent sans un regard pour Benoit, abandonné sur sa terrasse. Il se lève, se dirige vers le vigile :

— Toi aussi, avec ta manie de trainer au lit. Tu vas éveiller ses soupçons.

— Pardon, chou s'excuse le vigile.

— Il n'y a pas de chou ! Surveille ton langage lorsque nous sommes dehors.



A l'intérieur du bungalow, les jeunes femmes parlent encore de l'incident du vigile.

- Je disais à Serge, hier, que ce gars avait l'air bizarre, tu ne trouves pas ? demande Rosine à Esther.
- C'est un homosexuel, affirme Esther.
- Un homosexuel ! Tu es sûre de ce que tu dis ? s'étonne Rosine.
- Bien sûr, on en a un au village. Les mêmes manières, la même façon de marcher.
- Mon Dieu ! s'exclame Rosine, prenant sa tête entre ses mains.
- Tu penses que le propriétaire est homo lui aussi ? demande Esther.
- Je n'en sais rien ! J'espère bien que non ! Mon Dieu ! C'est la sorcellerie.
- Ma tante, ce n'est pas si grave. En Europe, il y en a plein ! la rassure Esther.
- Oui, mais ça, c'est chez les Blancs, proteste Rosine. Passons dessus, parlons d'autre chose. Tiens, raconte-moi ton voyage.

Au retour de Serge, une tâche ardue l'attendait. Il fallait mettre à l'abri les provisions qu'Esther avait apportées : des fruits, des légumes et des condiments, tous en provenance du potager de la famille au village. Loin d'être contrarié par ce travail inattendu, le jeune homme était de bonne humeur. C'est en sifflant qu'il chargeait les lourds sacs dans la brouette, la poussait jusqu'à la remise, la déchargeait et rangeait les précieuses victuailles. Ce qui le rendait si heureux, à part la perspective de déguster bientôt ces produits sains et goûtus, c'était l'arrivée d'Esther, sa nièce préférée, et la perspective prochaine de devenir père, même s'il n'était pas le géniteur de l'enfant.

A présent, la petite famille est réunie autour de la table pour déguster le premier repas préparé par Esther.

- Mais c'est très bon, s'exclame Serge après avoir avalé la première bouchée.
- Je confirme : Esther prépare très bien, assure Rosine.
- Merci, vous êtes trop gentils de me flatter, dit timidement la jeune fille.
- Non, c'est vraiment sincère, insiste Rosine.
- Ah, je dois remercier ma mère, c'est elle qui m'a tout appris, explique Esther.

A la fin du repas, la conversation glisse sur l'incident du matin, et l'absence du vigile lorsque le taxi d'Esther a klaxonné devant le portail.

- Serge, tu te rappelles que nous trouvions le vigile bizarre ? demande Rosine.

- Oui, bien sûr, confirme Serge.
- Et bien, Esther a trouvé pourquoi ce vigile a l'air bizarre.
- Ah bon ? Dis-moi ce que tu as trouvé, demande Serge, curieux.
- Et bien, tonton, ce vigile est homosexuel.

Le rire de Serge retentit dans la pièce, aussitôt suivi de celui des deux jeunes femmes.

- Ékié<sup>[41]</sup>, tu m'as tué, avoue Serge lorsqu'il a repris son sérieux. Mais tu as raison, c'est ça ! Tu crois que lui et Serge, euh, tu vois, non ? demande-t-il en se tournant vers Rosine, un sourire malicieux aux lèvres.
- Je ne sais pas mon amour. Mieux vaut qu'il soit homosexuel que sorcier, répond Rosine, pensive.
- C'est vrai ! Et ça expliquerait qu'à son âge, il n'ait ni épouse ni enfants, ajoute le jeune homme.

Cette nuit là, alors que Serge dort comme une masse, Rosine n'arrive pas à s'endormir. Ses pensées vont vers Benoit. Est-il homosexuel ou non ? Et s'il l'est, pourquoi avoir accepté ses avances ? Il existe des gens qui font l'amour avec des partenaires des deux sexes. Quel désordre ! "*Comment savoir ?*" se demande-t-elle. Elle se lève, écarte la tenture. La lune éclaire l'entrée. La chaise du gardien est vide. Elle le cherche, ne le voit pas. Peut-être fait-il sa ronde. "*Mon Dieu, je vais devenir folle*", se dit-elle. "*Il faut que je pose la question à Benoit, c'est le seul moyen de savoir. Mais répondra-t-il sincèrement ?*"

Le lendemain matin, de bonne heure, Rosine demande à Esther d'acheter du sucre au supermarché du coin. La voiture de Benoit est toujours là. "L'oiseau est dans son nid", se dit-elle. Elle le trouve dans son bureau, occupé à étudier un dossier.

- Il faut que je te parle, Benoit, lance-t-elle sèchement.
- Que se passe-t-il ma puce ? Tu sais qu'il ne faut pas t'énerver dans ton état, c'est mauvais pour le bébé. Assieds-toi. Dis-moi calmement ce qui te contrarie.
- Tu gardes à ton service un vigile homosexuel.
- C'est vrai. Comme je ne fais pas partie de ceux qui considèrent ces gens comme des monstres, je ne vois pas pourquoi je devrais le congédier.
- Réponds-moi sincèrement, chéri : couches-tu avec lui ?
- Enfin, mon amour, tu perds la raison, s'indigne Benoit qui s'est levé, furieux. Comment peux-tu imaginer une chose pareille.

La jeune femme éclate en sanglots :

- Je ne sais plus quoi penser, Benoit. J'ai peur.
- Calme-toi, chérie, lui dit Benoit en lui caressant la nuque. Tes hormones te jouent des tours. Tu te sentiras mieux après

l'accouchement.

— J'espère que tu as raison, Benoit. Tu me jures que tu n'as jamais couché avec le vigile ?

— Mais non, que vas-tu imaginer, mon amour.

— Merci chéri, ne m'en veux pas de douter de toi.

— Je te comprends. Tu n'as pas peur qu'Esther trouve bizarre que tu viennes me voir ?

— Je l'ai envoyée faire une course. Tu as raison, je me sauve.

— Tu me donnes quand même un bisou.

— Bien sûr, chéri dit-elle en approchant sa bouche de ses lèvres.

En regagnant son bungalow, Rosine lance un regard haineux au vigile. Malgré les promesses de Benoit, elle n'est toujours pas rassurée.

## 10. L'Hôpital général de Yaoundé

Les quelques mois séparant Rosine de la date prévue pour son accouchement sont passés rapidement, et dans une bonne ambiance. La compagnie d'Esther l'a beaucoup aidée à supporter les souffrances de ces derniers mois de grossesse. La jeune femme s'est révélée être une bonne personne, travailleuse et dévouée. Une complicité s'est créée entre les deux femmes. Ce soir, alors qu'ils viennent de se coucher, Rosine se confie à Serge :

- Mon chéri, je voudrais te remercier d'avoir fait venir Esther pour m'aider.
- Mais c'est normal, chérie. Tu es ma femme, ma famille se doit de t'assister dans les moments difficiles, assure Serge.
- Tu sais, Esther est devenue comme une sœur pour moi.
- Si tu avais accepté une coépouse, je t'assure que tu aurais les mêmes sentiments à son égard.
- Sauf qu'Esther ne couche pas avec mon mari.
- Je t'appartiens ? C'est toi qui m'as dotée ?
- Aka ! lance Rosine en lui tournant le dos.

Le couple s'endort sans plus se parler.

Quelques jours plus tard, Serge est chez Armelle lorsque son téléphone portable sonne. Il tend le bras vers la table de nuit, pour saisir son téléphone. Il voit que c'est Rosine qui appelle. Il décroche :

- Allo, chérie.
- C'est plutôt Esther. Rosine a les contractions.
- Vous allez faire comment ? demande Serge, inquiet.
- Son frère Vincent arrive dans dix minutes avec son taxi. Il nous emmènera à l'hôpital, explique Esther.
- Je vais essayer de me libérer le plus rapidement possible et je vous rejoins à l'hôpital.
- D'accord.
- N'oubliez pas la valise, et l'argent de l'hôpital. Rosine sait où il est.
- On n'oubliera pas, tonton.
- Prends soin de Rosine. Et surtout, tiens-moi informé.
- Compte sur moi, tonton. A bientôt.

Serge saute du lit. Joyeux, il entame une danse tout en chantant :

- Je vais être papa !
- Je t'accompagne au car, propose Armelle.
- J'appelle plutôt Martin pour qu'il m'amène en voiture, le car prendrait trop de temps.

— Tu as raison. Prends ta douche, mon chéri.

La *Starlet* jaune entre en trombe dans la propriété de Benoit. Le vigile a juste le temps de faire un bond en arrière pour ne pas se faire écraser le pied par le bolide. Dun habile coup de frein à main, l'habile chauffeur effectue un tête-à-queue, de sorte que le véhicule s'arrête juste devant le bungalow, le museau tourné vers la sortie. Vincent gicle hors de la voiture, court vers la terrasse où les deux jeunes femmes l'attendent :

— Me voici mes chéries, dit-il en les embrassant.

Ils prennent Rosine par le bras et l'aident à descendre les marches. Elle avance péniblement, pliée en deux et grimaçante.

— Venez-nous aider au lieu de rester avec votre derrière collé à la chaise, crie Vincent au vigile.

Avec l'aide du vigile, visiblement contrarié, ils installent Rosine à l'arrière. Esther prend place à côté de Vincent à l'avant. Elle a à peine fermé sa porte que la voiture démarre en trombe.

— Ne nous fais pas l'accident, l'implore Rosine.

— Fais confiance au professionnel, répond Vincent.

— Le cycliste ! crie Esther.

La voiture fait un écart pour éviter un papa en vélo. Lorsque le véhicule a fini de louvoyer, Vincent se tourne vers Esther :

— On ne se connaît pas. Vous êtes la bonne ?

— Je suis Esther, la nièce de Serge. Mais pour l'amour de Dieu, concentrez-vous sur la route.

— D'accord, promet Vincent. Mais après l'accouchement, je vous invite à prendre un pot pour qu'on fasse connaissance.

— Je n'aime pas les blagueurs.

— Vincent, concentre-toi sur ta conduite, pour l'amour de Dieu, supplie Rosine.

— A vos ordres, s'exclame Vincent en appuyant sur la pédale des gaz.

Une autre voiture roule en trombe vers l'hôpital, celle de Martin. Crispé sur son siège, Serge regarde attentivement la route, prêt à avertir son frère de tout obstacle qui surgirait :

— Rassure-toi, mon frère. Nous serons bientôt à Yaoundé. Je vais battre mon record personnel sur ce trajet, qui est de quatre heures.

— De toute façon, Rosine aura déjà accouché lorsque nous arriverons. Prends-donc ton temps, pour que nous y arrivions vivants, supplie Serge.

— D'abord, un premier accouchement peut même durer dix heures, donc nous pouvons arriver à temps. Ensuite, je veux que tu me

fasses confiance, dit Martin en plantant les freins.

Devant eux, un grumier gravit péniblement la côte, alors qu'un *Coaster*<sup>[42]</sup> arrive en sens inverse, les empêchant de doubler le gros engin. Le pied de Martin pompe frénétiquement sur la pédale de frein. Une odeur de brûlé se répand dans l'habitacle alors qu'une fumée bleue s'échappe des pneus. Martin, voyant qu'il va être trop court, décide de se déporter vers la gauche. La *Toyota* traverse la route sous le nez du *Coaster* pour s'immobiliser sur le bas-côté qui, par chance, est praticable. Le silence règne dans l'habitacle. Les deux hommes s'épongent le front et échangent des regards éloquentes. Aucun n'ose briser le silence. Alors, Martin tape sur la jambe de son frère, enclenche la première et repart en murmurant :

— On va rouler plus calmement, cette fois.

Les deux hommes éclatent de rire. Lorsqu'ils dépassent le grumier, Serge ouvre le carreau pour lui faire un doigt d'honneur. Son téléphone sonne c'est Esther qui lui annonce qu'ils sont arrivés à l'hôpital, que Rosine est entre les mains des infirmières. "*Mais le docteur dit que ce n'est pas pour tout de suite*", explique-t-elle.

Martin a repris confiance et roule à un bon rythme. A l'entrée de Yaoundé, des gendarmes lui font signe de s'arrêter.

— Des mange-mille ! signale Serge.

Au lieu de ralentir et de se ranger, Martin accélère et se déporte vers la gauche. Un gendarme tente de lancer une herse, mais elle heurte juste la carrosserie. Martin observe, dans le rétroviseur, les hommes au béret rouge faire de grands gestes. Aucun véhicule ne le prend en chasse.

— S'ils ont relevé ton numéro, tu risques des problèmes, constate Serge.

— Ne te dérange pas, ça s'arrangera avec quelques billets.

— Le Cameroun, c'est le Cameroun, s'exclame Serge. Comme Esther n'a pas appelé, je pense qu'on sera à temps.

— Je te l'avais dit, dit fièrement Martin.

— Tu as quand même failli nous tuer !

— C'est à cause de ce foutu grumier.

Les deux frères éclatent de rire.

Rosine grimace. Les douleurs deviennent plus vives, et elle n'a plus que quelques minutes de répit entre deux contractions. L'infirmière, constatant que l'accouchement est proche, s'adresse à la jeune femme :

— Nous allons passer en salle de travail, madame. Installez-vous dans la chaise roulante.

— Merci, répond Rosine en s'asseyant.

- Courage, ma tante, lui dit Esther pour la réconforter.
- J'aurais tant aimé voir Serge avant l'accouchement.

A ce moment, les frères arrivent en courant :

- Tu es là, ma chérie, lui dit Serge, encore haletant de sa course.
- Plus pour longtemps, je rentre en salle d'accouchement.
- Tout ira bien mon amour. Je t'attends ici, et bientôt tu me montreras ce magnifique bébé.
- Merci chou, lui répond-elle, pas vraiment rassurée.
- Courage, Rosine, lance Martin.

Les époux s'embrassent une dernière fois, puis l'infirmière part en poussant la chaise roulante. Avant de passer la porte, Rosine se retourne pour leur faire un petit signe de la main. Serge lui répond, la regardant une dernière fois, puis il rejoint Esther et Martin sur le banc. Une longue attente commence.

A ce moment, à quelques kilomètres de là, Benoit rentre chez lui. Après que le vigile lui a annoncé que Rosine est partie pour l'hôpital, l'homme se sert un café, puis s'installe sur la terrasse, pensif. Il aimerait se rendre à l'hôpital, mais il hésite. "C'est la place du père, se dit-il. Moi, je dois rester en retrait et attendre que l'on m'appelle pour m'annoncer la nouvelle. Alors, je pourrai faire une visite de courtoisie". En saisissant la petite cuillère pour tourner dans son café, il se rend compte qu'il tremble. Il ne peut pas rester ici à ne rien faire. Au diable, les convenances, il part pour l'hôpital. "Mais d'abord, une bonne douche", se dit-il.

Lorsqu'il arrive dans la salle d'attente, il repère Serge et Esther assis sur un banc en compagnie d'un autre homme. Il s'approche, hésitant. Il sent son pouls s'accélérer :

- Bonjour, dit-il.
- Bonjour, répondent-ils en chœur.
- Le vigile m'a dit que votre femme était partie pour l'hôpital. Je me suis dit que c'était mon devoir de vous soutenir. Mais je vois que vous êtes bien entouré.
- Je vous présente mon frère, Martin lance Serge. Martin, Benoit Enoch, notre propriétaire.
- Enchanté, disent les deux hommes en se serrant la main.
- Mais asseyez-vous, propose Esther en se levant pour céder sa place.
- J'ai apporté des sandwichs, dit Benoit en agitant le sachet de la boulangerie. Je me suis dit que vous auriez peut-être faim.
- Volontiers, lance Martin. Les émotions m'ont ouvert l'appétit.

Ils ont à peine entamé leur sandwich que l'infirmière s'approche d'eux :

- J'ai le plaisir de vous annoncer que l'accouchement s'est bien passé. Vous pourrez voir votre femme dans une demi-heure, le temps de finir les soins et de l'amener dans sa chambre. Je passerai vous prendre.
- Merci beaucoup, Madame, lance joyeusement Serge. Mais, est-ce un garçon ou une fille ?
- C'est un garçon, monsieur.
- Un garçon, mais c'est merveilleux, s'extasie le jeune papa, fou de joie.

Martin lui fait l'accolade et le félicite, imité par Esther. Benoit lui serre la main.

Lorsqu'un peu plus tard, ils entrent dans la chambre de Rosine, la jeune femme, aux traits encore marqués par l'effort, mais souriante, est assise dans le lit, tenant fièrement le bébé dans ses bras :

- Je vous présente Bienvenu, annonce-t-elle.
- Le successeur, ajoute Serge approchant son visage du bébé pour l'admirer. Félicitations, ma chérie, tu as bien travaillé.
- Merci, mon chéri. Et comme nous n'avons encore ni parrain ni marraine pour ce petit, je te propose de demander à Esther et Benoit s'ils seraient d'accord d'assumer ce rôle.
- Bien sûr, mon amour. C'est une très bonne idée. Qu'en dites-vous, Benoit ?
- J'accepte avec joie.
- Et toi, Esther ?
- Bien sûr, tonton.
- Et bien moi, je vais chercher le champagne, annonce Martin.
- Je vous accompagne, approuve Benoit.

Après la petite fête, Martin fait ses adieux au couple et au nouveau-né, car la route est longue jusqu'au village. Benoit propose de ramener Esther, qui décline l'invitation :

- Je rentrerai plutôt avec tonton, dit-elle sans oser le regarder dans les yeux.
- Esther, profite de l'offre de Benoit, l'encourage Serge. Je dois passer prendre ma mobylette au boulot.
- Dans ce cas, je pars avec Monsieur Benoit, accepte Esther, à contrecœur.
- N'oublie pas de préparer pour ton oncle Serge, lui recommande Rosine.
- Comment pourrais-je oublier mon oncle, tantine ? Le jour de la naissance de son premier enfant, il mérite un bon repas, plaisante-t-elle.

Lorsqu'ils sont enfin seuls, Serge remercie encore une fois sa femme



pour le beau bébé. Il lui fait, avec diplomatie toutefois, une petite remarque :

- Ma chérie, je trouve que tu as été imprudente de prendre Benoit comme parrain. Tu aurais dû me consulter avant de le lui demander. Je ne pouvais pas te contredire sans lui faire perdre la face. Tu sais qu'on se pose des questions à son sujet.
- Tu veux dire qu'il est homosexuel ? s'indigne Rosine.
- Homosexuel ou sorcier. Nous en avons déjà parlé, non ?
- Rassure-toi, chéri. Il n'est ni l'un, ni l'autre, j'en suis certaine.
- Et comment en es-tu si sûre ? insiste Serge.
- Mon intuition féminine. Nous, les femmes, ressentons les choses.
- J'espère que tu as raison. Dans tous les cas, pas question de lui confier l'enfant, tu as compris ?
- Oui, chéri.

Ils se tournent vers le nouveau-né qui pleure dans son berceau. Ses cris sont si faibles qu'ils n'ont rien entendu.

- Le pauvre chéri, tu l'as effrayé avec tes histoires de sorcellerie, s'indigne Rosine.
- Je pense plutôt qu'il a faim.
- Je vais le nourrir. Passe-le moi, tu veux ? demande la jeune mère.
- J'ai peur de lui faire mal, chérie, je vais aller chercher l'infirmière.
- D'accord pour cette fois, mais demain, je t'apprendrai à le prendre dans tes bras.

## 11. Le Café de Yaoundé

Le couple se promène dans les allées du *Bois Sainte Anastasie*, magnifique écrin de verdure en plein centre de Yaoundé. L'homme pousse fièrement un landau dans lequel dort un bébé. La femme, Rosine, le tient par le bras. Elle est heureuse. Ils arrivent au restaurant, s'installent en terrasse. Benoit continue de bercer le bébé. Il passe une main dans le dos de sa compagne :

- J'apprécie vraiment ces instants passés avec toi et le petit Bienvenu.
- C'est ton fils aussi, après tout. Même si tu ne vas pas l'élever, tu pourras toujours passer du temps avec lui, assure la jeune femme.
- Oui, mais il va grandir, commencer à comprendre les choses, s'inquiète Benoit.
- Pour lui, tu seras toujours son parrain. Tu sais, les enfants ne se posent pas tant de questions, le rassure Rosine.
- Tu as raison, profitons de notre bonheur. On devrait penser à faire les suivants, non ?
- Laisse-moi un peu de répit, tu veux ? Mais rassure-toi, moi aussi, j'en ai envie, lance-t-elle en riant.
- Cela fait bientôt quatre mois que tu m'as privé de ma chose, c'est normal que je la réclame, se plaint l'amant.
- Dans un mois, tu auras ta chose, je te promets que nous passerons des journées entières au lit.
- Je me demande si tout ça est bien honnête, s'inquiète Benoit.
- C'est la vie, on n'y peut rien. Chacun se bat à son niveau, soupire-t-elle, philosophe.

Après s'être servis au buffet, ils dégustent leur plat avec appétit, devisant gaiement de choses et d'autres, comme ils en ont pris l'habitude. Soudain, le téléphone portable de Benoit sonne. L'homme regarde le numéro, décroche tout en quittant sa chaise pour s'éloigner de Rosine. La jeune femme tend l'oreille, mais Benoit murmure à peine, l'empêchant d'entendre ce qu'il dit. Lorsqu'il revient, elle lui demande, tentant de ne pas montrer sa jalousie :

- Tout va bien, chéri ?
- Ne te dérange pas mon amour, c'était juste un collègue de travail. Un petit souci, rien de grave, dit-il pour la rassurer.

A ce moment, les pleurs du petit Bienvenu interrompent leur conversation. Rosine soulève délicatement le bébé hors de sa poussette, le prend dans ses bras. Ensuite, elle sort habilement un sein de son habit. Le petit attrape le téton et boit, sous l'œil attendri des

femmes des tables voisines, et le regard concupiscent des hommes.

Le lendemain matin, alors que Rosine entre dans le bureau de Benoit, comme elle en a repris l'habitude depuis qu'Esther est retournée au village, elle est frappée par la gravité de son visage. Tous ses traits sont tendus, sa bouche crispée dans un effrayant rictus :

- Ah, Rosine, te voilà, lance-t-il.
- Tout va bien, chéri ? Tu as l'air bizarre, s'étonne la jeune femme.
- Il faut me donner l'enfant, lance Benoit d'une voix cassante.
- Calme-toi d'abord, chéri, et raconte-moi ce qui se passe.
- Il se passe que je suis dans la sorcellerie. J'ai vendu notre enfant à Satan, c'est maintenant qu'il me le réclame, explique son amant.
- Monstre ! crie Rosine en se ruant sur le petit homme dont elle attrape le cou pour l'étrangler.
- Rosine, réveille-toi.

La lumière s'allume. Serge est penché sur elle, la secouant pour la sortir de son cauchemar :

- Tu m'as étranglé dans mon sommeil, bébé. Qu'est-ce qui t'a pris.

Rosine se redresse, reprenant petit à petit ses esprits. Elle pousse un grand soupir :

- J'ai fait un terrible cauchemar, se plaint-elle.
- Raconte-moi ce rêve, mon amour.
- Pas maintenant. Je te le raconterai demain. Serre-moi fort, demande-t-elle en se blottissant dans ses bras.
- Tu as de la poigne, j'ai encore mal au cou. Une de ces nuits, tu me tueras, plaisante-t-il.

Ils rient de concert. Elle lui caresse la nuque avec délicatesse. Ils finissent par se rendormir.

Au matin, après le départ de Serge, Rosine se rend chez son amant. Cette fois, ce n'est plus un rêve. L'homme, entendant arriver Rosine, lève les yeux de ses documents, retire ses lunettes et lui sourit. La jeune femme s'assied à ses côtés, le regarde dans les yeux. Elle a décidé de battre le fer pendant qu'il est chaud :

- Je voulais te demander ce que tu penses de la sorcellerie, lui demande-t-elle.
- Hmm. Une question bien grave de si bonne heure. Chérie, je pense que la sorcellerie n'existe pas, lui confie-t-il.
- Pourtant, c'est presque chaque jour que l'on entend qu'une personne est morte à cause de la sorcellerie, proteste la jeune femme.
- Ce sont des balivernes inventées par des ignares pour expliquer

certains décès dont on ne connaît pas la cause en raison du retard technique et financier de notre médecine, assure-t-il.

— On dit que certaines personnes sont riches et puissantes car elles ont vendu leurs enfants à la sorcellerie, proteste-t-elle.

— Des jaloux, dit-il en grimaçant dédaigneusement.

— Pourtant, beaucoup ont effectivement perdu des enfants, argumente Rosine.

— C'est normal, chérie, car d'un point de vue statistique, la mortalité infantile est très élevée dans notre pays. Sur mille enfants qui naissent, plus de quatre-vingt meurent avant l'âge de cinq ans. Je me bats chaque jour contre ça.

— Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose à notre Bienvenu, le supplie-t-elle en se penchant vers lui.

L'homme passe la main dans les cheveux de Rosine, descend le long de sa joue en une douce caresse :

— Tu sais que j'aime Bienvenu. Je le fais suivre par le meilleur pédiatre de Yaoundé. De ton côté, tu veilles sur lui à chaque moment. Il ne peut rien lui arriver, tente-t-il de la rassurer.

Soudain, une idée lui vient. Il la regarde d'un air suspicieux :

— J'espère que tu n'insinues pas que je sois dans la sorcellerie.

La jeune femme, gênée, fuit son regard.

— Quelqu'un pense que c'est possible.

— Qui ? s'étonne le petit homme.

— Serge, avoue la jeune femme. Il pense que tu es compliqué<sup>[43]</sup>.

— J'aurais du m'en douter. Ces idées viennent de sa culture villageoise. Voir tant de richesse le dépasse, il doit être jaloux.

Rosine sursaute sur sa chaise :

— Tu penses qu'il sait, pour nous ? s'inquiète Rosine.

— Je voulais dire jaloux de mon argent. Mais tu as raison, il pourrait se douter de notre relation. Nous devons être très prudents, en particulier en sa présence. Un seul regard peut nous trahir.

— Seigneur, nous ne serons donc jamais heureux ? implore-t-elle.

— A mon âge, je peux te dire que le bonheur parfait n'existe pas. Il y a toujours un caillou qui se met dans ta chaussure pour gêner ton bonheur. Il faut l'accepter et profiter de chaque moment de félicité. Ah, si la vie était un long fleuve tranquille, ce serait merveilleux, regrette-t-il, philosophe.

— Tu as raison. Tu me jures que tu n'a rien à voir avec la sorcellerie ?

— Je te le jure, sur la tête de ma mère, je ne suis pas compliqué.

Ils s'enlacent. Bienvenu choisit ce moment pour se rappeler au bon

souvenir de sa mère en pleurant. Quittant les bras de son chaud<sup>[44]</sup>, elle sort un sein pour allaiter l'enfant. Benoit regarde le tableau. Ému, il profite de ce moment de bonheur paisible.

Durant les mois qui suivent, Rosine élève son bébé, tout en jonglant avec ses deux hommes, le mari et l'amant. La jeune femme couche à nouveau avec Benoit. Serge, de son côté, doit attendre que l'enfant soit complètement sevré. Et même si Bienvenu adore la bouillie de maïs que Rosine lui donne une fois par jour, le bébé tête encore matin et soir. Une fois par semaine, Serge rend visite à Armelle. Parfois, le week-end, il se rend au village. Il y retrouve la jeune femme. Ils aiment à parcourir la forêt, main dans la main, loin de l'agitation de la ville.

Un jour, Rosine annonce à Serge qu'elle est à nouveau enceinte. Contrarié durant une seconde d'apprendre de cette manière que sa femme a à nouveau des relations sexuelles avec son amant, Serge se reprend vite. Dès lors, il affiche ostensiblement sa joie en prenant la jeune femme dans ses bras. Ensuite, le couple chante et danse sous les yeux étonnés de Bienvenu qui ne comprend pas la raison de cette joie subite. Bien vite, cependant, il se met aussi à se trémousser, assis sur son postérieur car il ne sait pas encore marcher ! Le petit garçon, friand de bouillie de maïs, grandit vite. Costaud, il ressemble plus à Serge qu'à son véritable géniteur, ce qui fait les affaires de Rosine. La jeune femme est loin de se douter que son mari sait que Benoit est le géniteur de son enfant. Elle ne cesse donc d'insister sur la ressemblance entre son enfant et Serge. "*Regarde, il sera aussi costaud que son père*", répète-t-elle souvent, ou alors "*Il aime déjà ma bouillie, comme son père*", ou encore "*Il a des grands yeux, comme son père*". A chaque fois, Serge se contente d'hocher la tête en signe d'approbation, tout en se disant que sa femme est une grande comédienne. Il a, de plus, eu la confirmation que Benoit est bien le géniteur.

Récemment, Serge est allé voir un ami du côté du *Carrefour Sorcier*. Pris d'une grande soif, il s'est rendu au *Grand Canyon Bar* pour boire une bière. Il était à peine assis en terrasse qu'une connaissance est venue l'aborder : Blaise, le gars de son ancienne voisine Prisca. Le jeune homme a mendié une bière :

- J'ai des infos pour toi, a-t-il annoncé, sur un ton de conspirateur. Pardon, paie-moi la bière.
- Assieds-toi, a dit Serge en levant la main pour appeler le garçon.

Dès qu'il a reçu sa *Castel*, Blaise a commencé à parler :

- Les choses que j'ai à te dire sont délicates. En tant qu'homme et ancien voisin, mon devoir est de ne rien te cacher.

- Parle, Blaise. Je t'écoute.
- Prisca m'a appris que ta femme, Rosine, lui avait confié un secret.
- Ah bon ?
- Oui.
- Et quel est ce secret ? demande Serge, feignant la curiosité.
- Ta femme a un amant.
- Tu sais qui c'est ?
- Un certain Benoit. J'ai oublié son nom de famille, mais le gars travaillerait au ministère de la santé.
- Tu m'as l'air bien renseigné, s'étonne Serge.
- Je te dis ce que ma femme m'a appris. Moi, je n'ai pas creusé, ça ne me regarde pas.
- Je ne te crois pas. Tout ça, ce n'est que des mensonges, dit Serge en se levant et en jetant le contenu de son verre sur Blaise. Sois heureux que je ne te dose<sup>[45]</sup> pas, dit-il en quittant le bar.
- Eh, tu pars sans payer ! crie Blaise.

Serge, qui est déjà loin, ne l'entend pas.

Un soir, alors que le couple se détend en regardant la télévision après le diner, des petits coups sont frappés à la porte du bungalow. Ils sursautent. "Ce ne peut-être que Benoit", se disent-ils. Si quelqu'un était venu de l'extérieur, ils auraient entendu le portail grincer. Ils se regardent, étonnés, car ce serait la première fois que Benoit passerait chez eux :

- Il a peut-être un malaise, suggère Rosine en se levant.

Elle ouvre, constate que c'est bien Benoit. Le petit homme a l'air déséparé.

- Je peux entrer ? demande-t-il, haletant.
- Mais bien sûr, Benoit, vous êtes chez vous. J'espère qu'il n'y a rien de grave, s'inquiète la jeune femme.
- Pas vraiment. Je venais juste vous dire que je suis obligé de voyager.
- Ah, un deuil, peut-être, tente de deviner Serge, qui s'est levé pour lui serrer la main.
- Non, pas de deuil. C'est plutôt l'Épervier<sup>[46]</sup>, avoue-t-il.
- L'Épervier de Paul Biya ? demande Rosine.
- Celui-là, oui, confirme le petit homme, anxieux. J'ai appris, continue-t-il, que la police passera demain matin à l'aube pour m'arrêter. Je m'envole donc ce soir pour l'Europe. Rassurez-vous que, comme vous n'êtes que mes concierges, ils se contenteront de vous interroger, mais il est possible que la villa soit mise sous scellés. Dès qu'elle sera à nouveau accessible, installez-vous-y, ce

sera plus confortable. Voici une enveloppe pour vos dépenses pendant mon absence, dit-il en tendant une grosse enveloppe kraft.

— Mais il y a au moins un million, s'exclame Serge, en palpant l'épaisse enveloppe.

— Deux millions, car le voyage risque d'être long, et je vous demanderai parfois de petits services par le net ou par téléphone.

— Merci, merci monsieur, lance Serge d'une voix émue en s'agenouillant.

— Serge, je voudrais que vous me conduisiez à Nsimalen. Ensuite, vous ramènerez la voiture et pourrez vous en servir.

— Bien sûr, s'exclame Serge. Allons-y sans perdre de temps. Il ne faudrait pas rater votre vol. Vous n'avez pas peur que l'on vous arrête à l'aéroport ?

— J'ai pris mes précautions. Les gars des douanes ont mangé, le rassure Benoit.

— Allons, alors !

— On s'appelle, murmure Benoit en serrant la main de Rosine.

— Beaucoup de courage, répond-elle, tentant de cacher sa tristesse.

Au prix d'efforts démesurés, la jeune femme est parvenue à maîtriser ses émotions, mais après avoir entendu le moteur de la puissante voiture vrombir, elle s'affale dans le divan, prise d'une crise de larmes qui semble ne jamais devoir s'arrêter.

Comme Benoit l'avait prédit, le lendemain, Rosine et Serge sont réveillés à l'aube par des coups répétés donnés à leur porte. Serge fait signe à Rosine de rester couchée. Il se lève, enfille un short. Les coups redoublent, mêlés à des éclats de voix :

— Police, ouvrez.

Serge vient à peine d'entrouvrir la porte que, la poussant violemment, une dizaine d'hommes en uniforme, porteurs d'armes automatiques, s'élancent à l'intérieur. Serge lève les bras au ciel :

— Que se passe-t-il ? demande-t-il pour la forme.

— Commandant Nguemé, de la Police judiciaire. Nous avons un mandat d'arrêt contre monsieur Benoit Enoh.

— Il n'est pas ici. Nous sommes les concierges. Il doit être dans sa villa, suggère Serge.

— Dans tous les cas, ne bougez pas d'ici, insiste le policier.

Le commando se rue à l'extérieur. L'un des policiers reste en faction devant la porte du bungalow restée ouverte. Serge rejoint sa femme :

— Mon dieu, quelle histoire. Il vaut mieux qu'on s'habille, au cas où ils reviendraient, conseille-t-il.

Ils passent rapidement leurs vêtements de la veille, puis ils se postent

derrière la fenêtre, juste à temps pour voir les policiers s'en aller bredouille. Le commandant, masquant mal sa contrariété, repasse les voir :

- L'oiseau s'est envolé. Vous n'étiez pas au courant ?
- Non, commandant assure Serge d'un air innocent. Nous ne sommes que les concierges. Nous n'avons rien vu. D'ailleurs, sa voiture est encore là, et on n'a pas entendu le portail s'ouvrir.
- Bon, je vous fais confiance. Il faudra passer au commissariat faire une déposition. Et surtout, tant que les scellés seront posés, interdiction de pénétrer dans la villa.
- D'accord, assurent-ils en chœur, en regardant le commandant rejoindre ses troupes.
- Mon dieu, ma seconde grossesse commence mal, s'inquiète Rosine en se caressant le ventre.
- Ça va aller, chérie, on a l'argent, et tu connais déjà les médecins.

Serge prend sa femme dans ses bras pour la consoler.

- Je vais te préparer ton petit déjeuner. Il ne faut pas que tu te mettes en retard, conseille Rosine.
- Je ne travaille plus, proteste Serge.
- Pardon chéri, tu dis quoi ? s'étonne la jeune femme.
- Je ne vais plus travailler pour cet arnaqueur de patron. Je vais commencer ma petite affaire. Je vais acheter du bois, des outils, et fabriquer des tables, des chaises, des lits que je vendrai, lance-t-il, enthousiaste.
- Tu as raison, chéri, maintenant que nous avons de quoi nous battre, travaille à ton compte. Tu seras plus souvent à la maison, nous serons plus heureux, se réjouit-elle.
- Je vais prendre la voiture pour aller acheter le matériel.
- Voici mon homme devenu un grand *Monsieur*, plaisante Rosine.
- Non, chérie, je resterai toujours un villageois, je veux rester comme je suis.

Rosine l'embrasse, reste sur le pas de la porte pour le regarder monter dans le véhicule, fier comme un paon.

- Bonne journée, lance-t-il en franchissant le portail.

Dans le courant de l'après-midi, Rosine reçoit plusieurs sms d'un numéro inconnu. Mis bout à bout, ils disent ceci :

*"Bonjour ma chérie, tu vois que je pense à toi. Vous me manquez, Bienvenu et toi, et aussi la petite chose que tu portes dans ton ventre. N'introduis pas ce numéro comme contact dans ton téléphone, mais note-le dans un endroit que toi seul connais. Détruis mes sms dès que tu les auras lus, ne les laisse pas trainer dans ton téléphone, s'il te plaît. Je t'appellerai bientôt. Je te*



*donnerai aussi mon compte Skype, tu pourras te rendre au cyber, et on pourra se connecter. Je suis à Genève, mais ne le dis à personne, même pas à Serge. Je suis à l'hôtel, mais je cherche un appartement. Je t'embrasse. Ton Benoit."*

Rassurée par ces nouvelles, Rosine se rend à la cuisine, note le numéro de téléphone de son amant sur un petit carton. Ensuite, elle vide dans un plat le sel du bocal où elle le stocke, dépose le carton au fond, puis remet le sel. "*Je pense que c'est une bonne cachette*", se dit-elle, satisfaite d'elle. Elle relit une dernière fois les sms, les efface. Elle s'installe sur la terrasse, forme le numéro de son amie Solange :

- Allo, So à l'appareil, répond une voix enjouée.
- C'est Rosine.
- Bonjour ma chérie. C'est comment ?
- Je suis là. Et toi, comment est ta relation avec ce Blanc rencontré au *Safari Club* ?
- Daniel ? Aka<sup>[47]</sup> ! Il est marié en Europe, donc ce n'est pas encore lui qui m'épousera. Le dossier est plutôt intéressant au niveau financier. Ma chérie, je te dis que je lui soutire un maximum, s'exclame-t-elle en riant.
- Il est lourd<sup>[48]</sup> ? demande Rosine.
- Très lourd, et pas chiche ! confirme Solange. Il faudra que je remercie Serge pour la rencontre !
- So, je te phone car j'ai besoin de ton aide. Tu pourrais passer pour me montrer comment on utilise *Skype* ?
- Pas de problème. Demain vers midi ça te convient ?
- Super. Une bonne journée, ma copine.
- Bye.

Vers dix-sept heures, le portail grince. Le 4x4 surchargé s'immobilise à l'entrée du garage. Rosine rejoint son mari. Il est accompagné d'un cousin qu'elle a déjà rencontré à plusieurs reprises.

- Tu te rappelles de Théo, mon cousin d'Émana ? demande Serge.
- Oui, bien sûr, répond sa femme, s'avançant pour faire la bise à Théo.
- Il va m'aider à décharger les outils et le bois, puis je le ramènerai chez lui. On s'arrêtera en route pour la bière, précise le mari.
- Ne rentre pas trop tard, chéri. Tu sais que je n'aime pas rester seule la nuit, le supplie Rosine.
- Je serai de retour vers vingt et une heures. Le vigile est là, tu n'as rien à craindre. Pendant que j'y pense, demain je lui donnerai son congé, à celui-là. On n'a pas d'argent pour un vigile.
- Tu as raison. En plus, il me toise à chaque fois qu'il me voit. Lorsque vous aurez fini le travail, venez prendre la bière sur la

terrasse. Ça vous gânera le temps, propose Rosine.

— Tu es trop rusée, ma chérie, la taquine son mari.

Serge a décidé d'installer son atelier dans le garage. La voiture pourra bien dormir dehors. Les deux hommes s'activent pendant une bonne heure à installer machines et outils au fond du garage. Ensuite, ils placent le bois. L'entrée restera libre pour les réalisations de Serge : chaises, tables, bancs, canapés, lits qu'il effectuera sur commande pour ses futurs clients. A l'entrée de la propriété, ils posent un grand panneau publicitaire peint à la main : *Menuiserie Serge – Tous travaux sur commande*. Leur tâche terminée, les hommes rejoignent Rosine sur la terrasse pour un repos bien mérité et le rafraîchissement promis.

— Mon Dieu, vous êtes trempés, s'exclame Rosine en leur tendant leur bière.

— C'était un travail assez lourd, explique son mari.

— Il faudra prendre une douche avant de partir, insiste-t-elle.

— Ce ne sera pas de refus, assure Théo.

— Et que penses-tu de mon idée, demande Serge à son cousin.

— C'est une très bonne idée. Tu verras que l'affaire là aura vite beaucoup de succès. Tu auras vite besoin de personnel, assure-t-il.

— Je ne veux pas en faire une usine. Je pense que j'aurai juste besoin d'un bon assistant, précise Serge.

— Je comprends. Être DG, c'est beaucoup de problèmes, plaisante Théo.

— Je n'aimerais pas exploiter les gens comme on m'a exploité ces dernières années, se plaint Serge. C'est presque de l'esclavage.

— Les patrons n'ont pas de cœur : qu'ils soient européens, africains ou chinois, ils ne voient que le profit, regrette Théo. Bon, moi je vais prendre ma douche, dit-il en se levant.

— Suis-moi, propose Rosine, je vais te montrer où tout se trouve.

Le lendemain, Rosine accompagne son amie Solange au cybercafé. Elles paient une heure de connexion dans une cabine. Elles entrent, ferment la porte au verrou. Solange explique le fonctionnement de *Skype* à Rosine qui l'écoute attentivement :

— Tu peux communiquer via le clavier, mais tu peux aussi utiliser le casque pour communiquer. Dans ce cas, ne parle pas trop fort car l'isolation de la cabine n'est pas top, dit-elle en cognant contre la paroi.

— Si j'ai des choses confidentielles à dire, mieux vaut utiliser le clavier ? demande Rosine.

— Voilà. Tu as l'adresse *Skype* de ton chou ? demande Solange.

— C'est benoit.enoh.

— Ékié<sup>[49]</sup>, c'est un camerounais ! s'étonne Solange.

— C'est un mbenguiste<sup>[50]</sup>, ma chérie, confirme Rosine.

— Le voilà. Je te crée un compte, puis je lui envoie une demande de connexion, ainsi il n'aura qu'à l'approuver, explique l'amie de Rosine.

— Merci ma chérie, tu me sauves.

— Je te dois beaucoup aussi, car j'ai suivi ton conseil. J'ai trouvé un belge sur le net. Je te conseille les Belges, ce sont les plus généreux.

— Ékié, tu n'as pas perdu ton temps, s'étonne Rosine.

— Et maintenant, démonstration ! Mets-toi bien dans le coin, hors du champ de la caméra, je me connecte à mon compte, explique Solange en se coiffant du casque.

Elle tire un peu sur le haut de sa robe pour en agrandir le décolleté, sort un miroir et sa trousse, rectifie son maquillage. Elle montre l'écran à Rosine :

— Tu vois, là, c'est mon Blanc, Didier. On voit qu'il est en ligne. Je clique ici.

Sur l'écran apparaît un homme aux cheveux gris, au visage rond et rouge de bon vivant, comme l'atteste son ventre bedonnant. Il sourit à la vue de Solange.

— Bonjour chérie, quelle surprise ! s'exclame-t-il joyeusement avec un accent bizarre.

— Bonjour mon amour. Je passais devant un cyber, et j'ai eu envie de te voir, explique la jeune femme d'une voix langoureuse.

— Mais chérie, tu es ravissante. J'ai très envie de toi, dit-il d'une voix excitée.

— Je n'ai pas le temps, mon chéri. Ma tante est à l'hôpital, et je me bats pour trouver de quoi payer ses soins, confie Solange.

— Et c'est combien, ces soins ? lui demande Didier.

— C'est cent mille francs, ça fait cent cinquante euros, bébé.

— Je t'envoie ça tout à l'heure, promet-il.

— Chéri, plus vite j'aurai ça, plus vite elle sera soignée. Tu peux l'envoyer maintenant, et puis on se retrouve dans l'intimité, implore la jeune femme.

— D'accord, je file chez Western Union. Bisous.

— Bisous, je serai de retour vers quatorze heures.

L'écran redevient noir.

— C'est laquelle de tes tantes qui est malade, demande Rosine.

— Ma tante *bidon*, chérie. Tout ça, c'est du bidon, avoue Solange.

— Et ça fonctionne ?

— Ça fonctionne toujours, confirme Solange. Elle éclate de rire.

— Donc, tu es une Camerunaise ? la taquine-t-elle.

— Aka ! J'ai déjà ruiné qui ? s'énervé Solange.

- Passons dessus. En tous cas, merci pour le cours de *Skype*. Je pense que je pourrai m'en sortir, à présent. Tu viens à la maison, je t'ai gardé l'okok ? l'invite Rosine.
- Mais bien sûr, chérie. Allons.

Les semaines passent. Rosine constate avec satisfaction que les affaires de Serge ont pris leur essor. Les clients, enchantés du travail de Serge n'ont pas tardé à informer leurs proches. Le bouche à oreille a fonctionné. Notre menuisier refuse désormais des commandes. En effet, à part un jeune assistant qu'il a engagé le premier mois en lieu et place du vigile, il ne souhaite pas recruter de personnel. Il veut que chaque meuble qui sorte de son atelier soit marqué de sa touche personnelle dont il est fier. Qualité et originalité sont ses marques de fabrique ! Il sourit en se rappelant la tête du vigile lorsqu'il l'a congédié. *"Je suis un ami de monsieur Enoh. Lorsqu'il saura que vous m'avez renvoyé, il vous chassera d'ici !"*, criait-il en gesticulant. Perdant patience, Serge l'a pris par les revers de sa veste, l'a soulevé de terre, et l'a jeté dehors sans ménagement. *"Voilà une bonne chose de faite"*, s'est-il dit en se frottant les mains.

Rosine est fière de son mari. Elle n'est toutefois pas complètement heureuse, car elle voit bien que son amant, Benoit, souffre de son absence et de celle de Bienvenu. Elle aussi souffre de l'éloignement de l'homme auprès duquel elle passait des moments inoubliables. Il lui manque. La vie est devenue trop routinière pour la jeune femme. Maigre consolation, elle a pu se connecter plusieurs fois avec Benoit sur *Skype*, ces dernier mois. Outre ses seins, elle a pu lui montrer Bienvenu qui marche à présent, et son ventre arrondi à l'intérieur duquel grandit le fœtus qui, elle l'espère, sera une petite fille. Bien que la qualité de la connexion soit mauvaise, Rosine a pu deviner, à plusieurs reprises, une larme glissant sur la joue de son amant. Pourtant, il déploie de grands efforts pour montrer que tout va bien, qu'il a le moral. Il a trouvé un appartement au bord du lac Léman, où il a réussi à ouvrir un cabinet de médecin généraliste. Il s'est déjà fait une belle clientèle, principalement des Africains de la région. Il se réjouit aussi que la petite famille ait pu intégrer la villa de Yaoundé, débarrassée de ses scellés. Après son procès par contumace, l'État camerounais devrait mettre la propriété en vente pour se dédommager d'une infime partie des milliards détournés par Benoit au profit de sociétés lui appartenant. Cela peut prendre des années. En attendant, Rosine apprécie le luxe, tout en regrettant l'absence du géniteur de ses enfants.

Quelques mois plus tard, Rosine accouche de la petite Majolie, joli bébé bien portant, fêté dès son arrivée par toute la famille. Serge a conquis l'estime de ses parents et beaux-parents, impressionnés par sa

réussite professionnelle, Rosine, grâce à sa fertilité subite, est entrée dans les grâces de sa belle famille. Le petit Bienvenu, émerveillé par la venue mystérieuse de ce petit être dans leur maison, n'a d'yeux que pour sa petite sœur. Il a hâte qu'elle grandisse pour pouvoir jouer avec elle. Pour l'instant, il doit se contenter de lui prodiguer bisous et caresses, et d'appeler maman à la rescousse quand elle pleure.

Vu de l'extérieur, le foyer de Rosine et Serge donne l'image même de la réussite et du bonheur, allant jusqu'à susciter de nombreuses jalousies parmi leurs proches. "S'ils savaient que Serge n'est pas le géniteur des enfants, s'ils apprenaient que j'ai un amant, cette façade s'effondrerait d'un coup, ce serait la honte pour le reste de ma vie", se répète souvent Rosine. Que leur réserve le futur ? Elle n'en a plus aucune idée, même Benoît l'inquiète... Lorsqu'elle a emmené la petite Majolie au cybercafé pour la présenter à son amant, moment magique rendu possible grâce à *Skype*, le géniteur de l'enfant, très ému, a intrigué son amante en lui confiant qu'il avait bon espoir de tenir ses enfants dans ses bras prochainement. Rosine repense à leur conversation :

— J'espère que tu n'as pas l'intention de revenir au Cameroun, chéri. Tu sais que tu y serais immédiatement emprisonné pour vingt ans, ou plus ! l'a-t-elle mis en garde.

— Non, je ne suis pas fou chérie. J'ai un projet, mais il est encore tôt pour t'en parler. Pardon de m'être emballé mais en voyant la petite, ça m'a échappé. C'est un espoir enfoui au fond de mon cœur, a-t-il précisé.

— Dans tous les cas, je te fais confiance, chéri. Prends soin de toi, lui a-t-elle recommandé en prenant congé.

— Ma puce ?

— Oui bébé.

— Je ne te l'ai jamais dit, mais je t'aime, a révélé Benoît d'une voix émue.

— Moi aussi, je t'aime, a murmuré Rosine, submergée par l'émotion au moment de couper la communication.

Durant le chemin du retour, la jeune femme s'est demandé ce que son amant projetait pour pouvoir serrer la petite Majolie dans ses bras. *"J'espère, se dit-elle, qu'il ne va pas me demander de le rejoindre en suisse avec les enfants, car jamais je ne pourrais faire de la peine à mon Serge en le quittant et, de plus, en lui arrachant ses enfants. Non, Benoît, n'y pense même pas une seconde."* Pourtant, au fond de son cœur, elle est convaincue que c'est ce que son amant va lui proposer. Un choix cruel pour elle. Se séparer de Serge, ou rester loin de Benoît ? Quelle que soit l'option qu'elle choisisse, elle provoquera un déchirement. *"Tu t'es prise à rêver, se dit-elle. Tu as cru pouvoir rester polygame toute ta vie,*

*mais ça n'existe pas. Dans tous les cas, pas pour les femmes. Que ferai-je lorsqu'il me demandera de le rejoindre en Suisse ? Seigneur, aide-moi, supplie-t-elle en levant les yeux au ciel".*

Trois jours plus tard, Rosine reçoit un sms lui proposant un rendez-vous *Skype* l'après-midi. Le moment venu, dès que les images arrivent, dévoilant son visage rayonnant, Rosine comprend, avant même qu'il ne parle, que l'instant qu'elle redoutait tant, et qu'au fond de son cœur elle souhaite vivement sans se l'avouer est arrivé : il va lui proposer de la rejoindre au Mbeng<sup>[51]</sup>. Elle le voit sourire comme elle ne l'a plus vu sourire depuis longtemps, agitant victorieusement des documents devant la caméra. Il prend la parole, bafouillant presque tant il est excité, lui si posé d'habitude :

— Ma chérie, j'ai trouvé la filière pour vous faire venir ici, toi et les enfants. Si tu fais vite ton passeport, tu pourrais être ici dans un mois.

— Mais Benoit, que fais-tu de Serge, que fais-tu de mon mari ? lui rétorque-t-elle sèchement.

— Tu penses qu'il voudrait venir aussi ? Je peux arranger ça pour lui aussi, assure-t-il.

— Je suis certaine que Serge n'a aucune envie de voyager en Europe, bébé. Surtout, je ne pense pas qu'il ait envie que je le quitte en lui enlevant ses enfants. Chéri, on va faire comment ? sanglote-t-elle.

— Rosine, c'est à toi de prendre la meilleure décision pour chacun : pour les enfants, pour toi, pour Serge et pour moi, dit-il calmement.

— Tu te rends compte de la responsabilité qui repose sur moi ! se plaint-elle.

— Ma puce, tu es la mieux placée pour décider. Prends un peu de temps pour méditer tout cela, étudie les solutions. Pourquoi ne pas en parler à Serge ?

— En parler à Serge ? Mais tu es fou ! Il va me tuer, s'indigne-t-elle.

— Je ne crois pas qu'il soit capable de te tuer. Parfois, une vérité est bonne à dire lorsque le moment est arrivé, conseille l'amant de la jeune femme.

— Donne-moi une semaine. Envoie-moi un sms vendredi pour me proposer un rendez-vous *Skype*, demande-t-elle calmement.

— D'accord chérie. Ce sera une longue semaine pour moi, mais sache que je respecterai ta décision.

— Du courage, je pense à toi.

— Bye, mon amour dit-il alors son image s'évanouit de l'écran.

Depuis qu'elle a eu cette conversation avec Benoit, Rosine devient de

plus en plus nerveuse, perdant toute patience envers ses enfants et son mari. Serge, qui ne comprend pas où est le problème, souffre de la voir s'emporter pour un rien. Il ne reconnaît pas son épouse douce et détendue qu'il aime tant. Il décide de lui parler dès que les enfants seront couchés.

Lorsque Rosine revient de la chambre, il l'invite à s'asseoir à ses côtés dans le divan, alors qu'elle a pris l'habitude de se lover dans un fauteuil chaque soir, et de rester là, les yeux hagards rivés sur l'écran de télévision, même si le programme est nul. Elle se lève machinalement, viens s'asseoir près de son mari qui passe son bras autour d'elle :

- Ma chérie, je te sens malheureuse ces jours-ci, tu as des problèmes ? lui demande-t-il tendrement.
- Il n'y a rien, chou, répond-elle sèchement.
- C'est Benoit qui te manque ? insiste le mari, faisant tressaillir sa femme.
- Non, pourquoi me demandes-tu cela ?
- Lorsqu'il était là, tu étais gaie et détendue, non ?
- Je n'avais pas deux enfants, répond-elle.
- Si c'est le travail qui te dépasse, nous pouvons faire revenir Esther pour te seconder dans les tâches ménagères.
- C'est gentil, mais ce n'est pas le problème, répond-elle.

A ce moment, Rosine se dit qu'elle n'est pas l'autruche : elle ne peut fuir éternellement les problèmes en gardant la tête enfouie sous le sable. Le moment de vérité est là, elle doit tout révéler à son époux. Elle espère ne pas le regretter. Prenant son courage à deux mains, elle passe aux aveux :

- Je dois te dire une chose difficile, chéri. S'il te plait, ne me tue pas, supplie-t-elle. Pense aux enfants qui ont besoin de leur mère.
- Tu peux parler sans crainte. Jamais je ne porterai la main sur toi, assure-t-il.
- Benoit est mon amant et c'est lui le géniteur de nos enfants, parvient-elle péniblement à articuler après de longues hésitations.
- Ça, je le sais déjà, chérie, répond-il calmement.
- Tu sais ça et tu ne dis rien ? Mais quel genre de mari es-tu ? s'exclame-t-elle, hors d'elle.
- Calme-toi ma chérie. Garde aussi tes reproches, je ne les mérite pas.
- Pardonne-moi chéri. Mais comment sais-tu ? Dis-le-moi, demande-t-elle en lui prenant la main.
- Ça c'est fait lentement, petit à petit. D'abord, je t'ai trouvée changée, beaucoup plus gaie, plus coquette aussi. Après, Prisca notre voisine m'a dit que tu marchais comme le chien qui a perdu sa

queue. J'ai vu que tu avais de nouvelles tenues, des produits de maquillage, des parfums qui viennent d'Europe, tu avais toujours de l'argent. Depuis, tu ne m'as plus dérangé pour la ration<sup>[52]</sup>, même si parfois je ne te donnais rien. Tu n'as plus jamais négocié pour que je te donne plus d'argent. Ensuite, tu es tombée enceinte. J'en ai parlé à mon frère. Il m'a conseillé de faire le test de fertilité. Je suis allé à l'hôpital, ils m'ont confirmé que je suis stérile. Je savais donc que les enfants n'étaient pas de moi. Ensuite, tu me présentes Benoit qui nous loge ici. J'ai compris que ce devait être ton amant et le géniteur de tes enfants. Enfin, un jour, j'ai rencontré Blaise, notre ancien voisin, qui m'a demandé la bière car il avait des choses à me dire. Il m'a dévoilé le secret que tu avais révélé à Prisca. J'ai supporté tout cela car je t'aime plus que tout. De plus, comme c'est moi qui suis stérile, tout est de ma faute. Je voulais prendre une coépouse, mais ça n'aurait servi qu'à te faire souffrir inutilement. Tu ne m'as rien dit pour ne pas me faire souffrir, je l'ai bien compris. On aurait pu être heureux, il a fallu que ce maudit Épervier fasse fuir Benoit. Tu vas le rejoindre, non ? demande-t-il en se tournant vers sa femme en larmes.

— On va donc faire comment ? sanglote-t-elle.

— Calme-toi, ma chérie, et dors. Nous en reparlerons ces prochains jours. On est mariés pour le meilleur et pour le pire, on trouvera un arrangement qui sera bon pour les enfants, toi et moi, assure-t-il.

Il la prend sous le bras pour la soutenir, l'emmène jusqu'au lit dans lequel il la dépose délicatement. Puis, il se couche à ses côtés.

— Je suis un monstre, murmure-t-elle.

— Non, ma chérie, tu n'es qu'une femme, et je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, dit-elle avant de fermer les yeux pour s'endormir aussitôt, à bout de nerfs.

Au matin, lorsque Rosine se réveille, Serge est déjà levé. Lorsqu'elle entre dans la cuisine, il annonce à sa femme qu'il ne travaillera pas ce jour, car il compte l'emmener au restaurant.

— Au restaurant ! s'exclame-t-elle. Mais qu'allons-nous faire des enfants ?

— Ma nièce, Esther, arrive ce matin pour passer quelques jours avec nous. Elle gardera les enfants, explique le mari de Rosine.

— Mais mon amour, comment as-tu fait ?

— Ma chérie, il y a du réseau au village. Je l'ai appelée sur son téléphone portable.

— Toi alors ! Et pourquoi m'invites-tu au restaurant ? demande-t-elle d'une voix douce.



- Ma chérie, nous avons des problèmes à résoudre. Je pense que nous pourrions mieux nous expliquer dans une ambiance détendue, devant un bon repas, dit-il en lui caressant la joue.
- Et où m'emmènes-tu ?
- Surprise, chérie. Rassure-toi, ce n'est pas un circuit ni un chantier, mais un des meilleurs restaurants de Yaoundé. Tu sais qu'en tant que chef d'entreprise, je commence à avoir des petits moyens, annonce-t-il fièrement.
- Je suis très fière de toi, mon chéri. J'espère que nous trouverons la solution à nos problèmes.
- Mais bien sûr, dit-il, confiant.

Vers onze heures, le portail s'ouvre. Esther, âgée de dix-sept ans à présent, bondit du taxi, court vers Rosine et Serge pour les embrasser, pendant que le chauffeur dépose ses bagages, dont plusieurs sacs bourrés de victuailles fraîchement récoltées aux champs, et un régime de plantains. Serge paie le taximan, puis se charge de rentrer les sacs, pendant que Rosine emmène la jeune fille voir les enfants. Elle lui montre où se trouve la bouillie qu'elle a préparée pour eux, s'assure qu'elle l'appellera sur son téléphone portable au moindre problème. Déjà, Serge avance le 4x4, pressant Rosine de se dépêcher. La jeune femme a revêtu ses plus beaux atours. Serge aussi est sapé comme un grand *Monsieur*. L'épouse embarquée, la *Toyota* démarre au son des coups de klaxon donnés par son chauffeur. Esther referme le portail. Dans le véhicule, l'ambiance est bonne : la perspective d'une discussion sereine semble détendre Rosine.

Lorsque Serge gare, plein de fierté, l'imposante voiture devant l'entrée du restaurant *Le Café de Yaoundé*, Rosine est soulagée, car elle n'est jamais venue ici avec Benoit. Serge la prend par la main :

- Voilà chérie, je te présente le meilleur restaurant de Yaoundé. J'espère que nous y passerons un moment agréable.
- Mais c'est ravissant, mon chou. J'adore toute cette verdure, s'extasie Rosine.
- Nous mangerons en plein air, dans la véranda superbement décorée de statues et de tableaux d'artistes locaux.
- Tu parles comme un guide. Je te suis chéri. Mm ! Ça sent bon, je meurs de faim.

Le garçon les amène à leur table, idéalement placée pour admirer le cadre exotique. Il leur tend les cartes :

- Prendrez-vous un apéritif ? demande-t-il ?
- Je pense que je vais prendre une coupe de champagne, répond Serge. Et toi, chérie ?
- Je prendrai aussi une coupe de champagne, dit-elle, ravie, en

posant sa main sur celle de son mari.

— Je te propose que nous mangions tranquillement, en parlant de choses et d'autres. Nous attaquerons la discussion lorsque nous serons rassasiés et détendus par le vin, suggère Serge.

— Ça me va très bien. Tu crois qu'ils ont du filet de capitaine ?

— Bien sûr, chérie. Consulte la carte, tu y trouveras plein de délices. En tous cas, je prendrai les crevettes en entrée, et du poisson comme plat. Du bar, peut-être.

— Va pour les crevettes, puis mon filet de capitaine avec du plantain frit, annonce Rosine.

— Et une bonne bouteille de *Tavel* rosé bien frais nous rafraichira bien, conclut Serge.

Le couple savoure son repas dans une atmosphère calme et détendue. La conversation demeure cantonnée aux sujets qui ne fâchent pas. Les enfants, notamment, sont une source inépuisable d'anecdotes. Rosine évoque fièrement les progrès qu'ils accomplissent chaque jour. De son côté, Serge, en verve, raconte quelques histoires amusantes vécues dans sa nouvelle activité de chef d'entreprise. La jeune femme ne peut s'empêcher de jeter quelques regards sur la nombreuse clientèle du restaurant, composée essentiellement d'expatriés et d'hommes d'affaires. "Dire que c'est le fils d'un cultivateur du village, encore manœuvre dans une scierie voici un an qui m'invite dans cet endroit privilégié", se dit la jeune femme. Vraiment, Serge l'épate en tous points.

Le repas terminé, l'heure de vérité est arrivée. Une grande partie des clients ont terminé de diner et sont retournés vaquer à leurs occupations, de sorte que la véranda est à présent déserte, leur offrant une intimité propice aux confidences. Serge se commande un *Johnny Walker*, et un *Amaretto* pour sa femme.

— Mon amour, dit-il d'un ton cordial, écoute-moi bien calmement. Lorsque j'aurai terminé, tu me diras ce que tu en penses. Ensuite, nous tenterons de concilier nos points de vue. L'important est que ça se fasse dans la sérénité. Tu es d'accord ? demande-t-il.

— Ça me convient, chéri.

— Bien. La première partie, la plus importante à mes yeux, concerne les enfants. Les enfants appartiennent à leur mère, ils te sont très attachés. S'ils sont avec toi, ils seront heureux, que tu vives avec moi ou avec Benoit.

— Je te trouve un peu injuste, je trouve qu'ils t'aiment beaucoup, fait remarquer Rosine.

— Bien sûr qu'ils m'aiment, et il n'est pas question de les abandonner. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que c'est ta présence auprès d'eux, et non la mienne, qui est vitale. Si je suis à tes côtés,

ils sont contents; si je n'y suis pas, ils supportent très bien. Si tu pars en Suisse avec eux, ils s'habitueront à Benoit, même si je resterai leur père.

— Je comprends, assure la jeune femme.

— Ceci exclut que tu partes en laissant les enfants ici au Cameroun. D'autant qu'ils obtiendront une meilleure éducation en Europe. Tu sais que beaucoup de nos compatriotes nantis envoient leurs enfants étudier en Mbeng, à commencer par nos responsables politiques.

— C'est vrai, chéri. Mais toi, tu resterais seul ici ? s'inquiète Rosine.

— Ma chérie, je ne peux pas rester seul. L'homme n'est rien sans une femme à ses côtés. Mais nos traditions nous ont donné une richesse, je parle de la polygamie. Tu te rappelles de cette jeune femme que mes parents ont voulu doter lorsqu'ils pensaient que tu étais stérile ?

— Si je m'en souviens ! C'est ça qui m'a décidé à te tromper.

— Ne parle pas de tromper, rectifie Serge. Je ne considère pas que tu m'aies trompé. Tu as été rusée comme le serpent en faisant ce qu'il fallait pour nous assurer une descendance. Je t'admire d'avoir eu ce courage. Je veux doter Armelle, la jeune femme que mes parents m'ont choisie au village et l'épouser avant que tu ne partes. Elle sera ta coépouse et vivra à nos côtés lorsque tu seras chez nous. Elle te remplacera durant tes absences, puisque ce que je te propose, c'est de vivre en Suisse toute l'année sauf durant les deux mois et demi de congés scolaires que vous passeriez avec moi. Tu ne trouves pas que ce serait une bonne solution ? demande-t-il tendrement en posant sa main sur la sienne.

— Le plus dur sera de surmonter ma jalousie, d'accepter cette coépouse. Mais je le ferai pour toi, car il est vrai que tu as besoin de quelqu'un à tes côtés en mon absence, promet la jeune femme.

— Voilà ! C'est bien, ma chérie. Je pense que nous avons trouvé une solution, se réjouit Serge.

— Grâce à toi et à ton immense sagesse, avoue Rosine, soulagée. Je ne te savais pas si sage. Vraiment, tu m'étonnes.

— Cette sagesse m'a été communiquée par mes ancêtres. Mon père et moi sommes allés trouver le marabout. Il m'a lavé. Ensuite, nous avons parlé aux crânes de nos ancêtres. Vous, les gens de la ville, vous sous-estimez trop la puissance de la tradition.

— Chéri, tu sais que nous ne serons jamais d'accord là-dessus, proteste-t-elle.

— Je n'insiste pas. Mon amour, je te propose de rentrer chez nous. En passant, j'ai une surprise pour toi ! lâche-t-il, mystérieux.

— Une surprise, bébé ! Tu m'as gardé quoi ? demande Rosine,

curieuse.

Rosine s'étant assoupie, le retour se fait en silence. Un peu avant d'arriver à la villa de Benoit, Serge bifurque dans un chemin en très mauvais état. Telle une barque en pleine tempête, le 4x4 tangué fortement. Ce roulis réveille Rosine en sursaut :

— Tu es sorti de la route, mon chéri ? Tu t'es endormi ? demande-t-elle d'une voix inquiète.

— Non bébé ! Tu as déjà oublié la surprise que je t'ai promise ? ricane Serge.

— Ékié<sup>[53]</sup> ! La surprise, c'est de labourer les champs ? demande la jeune femme.

— Ouvre bien tes yeux, ma chérie ! recommande son mari en pointant son index devant lui.

— Un chantier, s'écrie-t-elle, en voyant les sacs de sable, les parpaings et les outils rangés sur une chape de béton.

Serge a immobilisé la voiture, s'est précipité dehors. Il ouvre la portière du côté passager, prend délicatement Rosine par la main pour la faire sortir et l'emmener vers le terrain.

— Chéri, fais doucement, supplie-t-elle. J'ai des hauts talons.

— Mon amour, je te présente notre future maison ! annonce fièrement Serge.

— Tu veux dire que tu construis notre maison ? demande-t-elle d'une voix pleine d'espoir.

— Bien sûr. Ce sera notre maison à nous, confirme Serge. Tu sais que nous vivons chez Benoit, et qu'un jour, la villa sera vendue. Ici, ce sera notre chez-nous !

— Mon amour, vraiment, tu m'impressionnes, lance-t-elle en se collant amoureuxment contre lui.

— Toi aussi ! la taquine-t-il en lui caressant le menton. Tu ne penses pas que tu me sous-estimais plutôt ? Je suis quand même le fils d'un des notables du village, ce que tu sembles avoir oublié.

— C'est vrai que nous autres, gens de la ville, simplifions ce qui se passe au village. Chou, je suis si contente que nous ayons bientôt notre chez-nous, s'exclame-t-elle en faisant des bonds sur place.

— Ta joie me va droit au cœur, chérie. Rentrons, je suis épuisé. Je ferais bien une petite sieste, avoue-t-il.

## 12. Le Noah Country Club

Au lendemain de cette journée mémorable, Rosine est impatiente d'informer Benoit des décisions importantes qu'elle a prises avec Serge. Elle envoie un sms lui demandant une conversation sur *Skype* en début d'après-midi. Ensuite, elle s'efforce de se distraire en donnant à la jeune Esther de nombreuses informations sur les soins et l'éducation à donner aux enfants. Elle se rend vite compte que l'adolescente connaît très bien la question car au village, plutôt que de jouer à la poupée, elle a l'occasion de s'occuper de ses frères, sœurs et cousines plus jeunes. Esther propose plutôt, comme elle a amené les ingrédients, de préparer le corn tchap<sup>[54]</sup>, l'un des mets préférés de Serge. C'est dans la joie, en bavardant de choses et d'autres, qu'elles préparent le repas. Leur récompense sera le regard gourmand du jeune homme lorsque, ôtant le couvercle de la marmite, il reconnaîtra son plat favori.

À l'heure dite, Rosine arrive au cybercafé. Elle a hâte de voir le visage de Benoit s'illuminer de joie à l'écoute des bonnes nouvelles qu'elle apporte. Le pauvre a tellement dû souffrir durant les nombreux mois de solitude qu'il a passés en Suisse, qu'elle aimerait le rejoindre immédiatement. Et puis, elle a besoin du contact de ses mains fines sur sa peau, elle a envie de le sentir à nouveau en elle. Ce qu'elle croyait être un rêve insensé redevient une réalité grâce à la compréhension de Serge. L'impatience la ronge. Benoit apparaît, l'air grave :

- Bonjour ma puce. Si tu m'as contacté, c'est que tu as pris ta décision, suppose-t-il d'une voix chevrotante.
- Tout va bien, chéri. J'arrive, lance-t-elle joyeusement.
- Merci Seigneur ! s'exclame-t-il en levant les bras au ciel. Et les enfants ?
- Ils m'accompagneront ! confirme la jeune femme.
- Miracle ! Chérie, raconte-moi tout cela calmement, demande-t-il en laissant échapper des larmes de joie.

Rosine entreprend alors de raconter par le détail la discussion qu'elle a eue avec Serge au restaurant, les solutions qu'il a proposées, l'accord qu'elle a donné.

- Vraiment, ce Serge est un grand homme, reconnaît Benoit.
- Je m'en veux de l'avoir simplifié, regrette-t-elle.
- Tu as réagi en fille de la ville pour qui les gens du village sont un peu arriérés, confirme-t-il.
- Je ne ferai plus cette erreur. Dire que j'aurais pu lui parler de

tout dès le début ! J'ai failli tout gâcher.

— Mon amour, regardons en avant, et non en arrière. Si tout se passe bien au plan administratif, vous pourrez me rejoindre dans moins d'un mois. Alors, prends bien note de tout ce que je vais te dire.

— A tes ordres, capitaine, plaisante la future mbenguiste<sup>[55]</sup> en faisant le salut militaire.

Le jour suivant, Rosine se rend compte que toutes ces démarches administratives ne seront pas faciles. Après avoir passé une matinée complète à la mairie rien que pour faire légaliser des copies de documents, c'est épuisée qu'elle arrive au commissariat de l'émigration pour déposer son dossier de demande de passeport. Découragée par les longues queues et par l'impossibilité de s'asseoir pour patienter, la jeune femme décide de revenir le lendemain. Sur place, elle s'entend dire que des demandeurs arrivent sur place dès cinq heures du matin. "*Aka*, se dit-elle, *je viendrai pour neuf heures*". Heureusement, elle peut confier les enfants à Esther durant ses nombreuses absences.

Deux semaines plus tard, Rosine peut enfin souffler. Les démarches sont terminées, son dossier est complet. Elle s'installe sur la terrasse en attendant que Serge la rejoigne. Subitement, elle est submergée par une vague d'émotions. La chaleur lui monte à la tête. Elle veut se lever pour se servir un verre d'eau, mais un voile noir obscurcit sa vision, elle chute. Esther, alertée par le bruit du corps heurtant le sol, accourt. Elle la trouve étendue, inanimée. Prise de panique, elle court à l'atelier de Serge. L'homme remplit un verre d'eau, en asperge le visage de sa femme qui entrouvre les yeux. Il la redresse, la prend contre lui, la rassure :

— Ça va aller, chérie. Respire lentement, profondément, conseille Serge.

— Je vais mieux, merci, parvient-elle à chuchoter.

— Ce doit être une insolation, suggère-t-il.

— Tu as raison, approuve-t-elle. Aide-moi à me lever.

Serge la soulève avec douceur, l'étend confortablement sur une des chaises longues de la terrasse :

— Ne bouge pas de là jusqu'à ce que j'aie terminé, recommande-t-il. Esther va veiller sur toi.

— Je t'apporte un grand verre d'eau, lance Esther.

— Merci ma fille, répond Rosine.

La jeune femme, étendue confortablement dans la chaise longue, ferme les yeux. Elle réfléchit à ce qui lui est arrivé. Elle pense en connaître la cause. Ce qui a provoqué ce vertige, estime-t-elle, c'est la

perspective de quitter sa famille, ses amis, son pays pour se lancer dans l'inconnu. En plus, elle entrainera ses enfants dans cette aventure. Cerise sur le gâteau, elle laissera son époux au pays en compagnie d'une jeune coépouse. Vraiment, elle se demande si elle a fait le bon choix. L'enthousiasme de Serge, lorsqu'ils en ont discuté au restaurant l'a entraînée à accepter sans trop réfléchir. *"Ne veut-il pas simplement se débarrasser de moi en me poussant vers la sortie ?"* se dit-elle. *"Et moi, pauvre sotte, je serais tombé dans le panneau"*. Elle ne sait plus que faire. Dans tous les cas, si elle part, elle doit se préparer à affronter trois épreuves : l'annoncer à ses parents, assister à la cérémonie de la dot et au mariage de son mari, lui faire ses adieux à l'aéroport. Elle émet un long soupir. *"Seigneur, aide-moi"*, implore-t-elle en levant les yeux au ciel.

Le soir même, dès que les enfants sont couchés et qu'Esther les a quittés pour visionner la télévision dans sa chambre, Rosine décide d'aborder avec Serge le problème de l'annonce de leur décision à la famille :

- Mon chéri, comment allons-nous faire part de notre décision aux parents ? demande-t-elle.
- Disons-leur que le but de ton séjour en Europe est l'éducation de nos enfants, propose-t-il.
- Tu penses vraiment qu'ils vont croire cette explication ? insiste-t-elle.
- S'ils ne nous croient pas, c'est leur problème. Le principal est que nous leurs donnions une explication, un point, un trait, insiste Serge.
- D'accord, abdique Rosine. Nous allons donc les inviter ce week-end.
- Invitons-les dans ce restaurant où nous sommes allés dernièrement, propose Serge.
- Ah ! Ils seront flattés, acquiesce Rosine.
- Je les appelle, conclut-il en passant ses bras autour de la taille de sa femme. Tu vois que c'était un petit problème.
- Je suis rassurée, confirme-t-elle, soulagée.

Le jour des explications à la famille est arrivé. Serge a souhaité que ce soit une grande fête, et il a fait fort ! Devant la villa de Benoit sont garées trois limousines blanches. C'est que le mari de Rosine n'a pas invité que leurs parents, mais aussi les oncles et tantes des deux familles. Les limousines sont allées prendre tous leurs invités à leur domicile pour les amener à la villa de Benoit. A présent, c'est un Serge sapé comme un milord qui leur fait visiter son atelier. Rosine, qui les observe par la fenêtre du salon, a reconnu parmi les invités l'oncle venu les sermonner lorsque Serge a refusé de se rendre à ses

fiçaïlles avec la jeune femme du village. Aujourd'hui, il est de bien meilleure humeur. Peut-être sait-il déjà que son mari va finalement doter cette Armelle. Serge n'annoncera officiellement la nouvelle que pendant le déjeuner, dans le cadre somptueux du restaurant *Le Café de Yaoundé*. Rosine couve sa maman du regard, se réjouissant de la voir rayonnante, débordant de fierté devant la réussite de sa fille, épouse du patron d'une entreprise florissante. *"Ma pauvre mère, se dit-elle, va bientôt apprendre que sa fille est gratifiée d'une coépouse, et s'exile en Suisse avec ses petits-enfants. La pauvre ne résistera pas à ces nouvelles, il faut qu'elle sache la vérité"*. Sous prétexte de lui montrer une robe, elle l'emmène dans sa chambre :

- Maman, il faut que je te dise certaines choses délicates, annonce la jeune femme après avoir fermé la porte derrière elles.
- Tu m'effraies, ma fille. J'espère que ce n'est rien de grave que tu vas m'annoncer.
- Ce n'est pas grave, maman. Enfin si, c'est grave, mais on survivra.
- Toi aussi ! Tu veux vraiment me faire avoir une attaque, lui reproche-t-elle en se signant.
- Voilà. Ce que je veux te dire, c'est que Serge n'est pas le père des enfants, avoue Rosine.
- Comment ? C'est quelle histoire, ça ? demande la mère.
- Serge est stérile, j'ai fait les enfants avec Benoit, le propriétaire de cette villa, qui vit en Suisse pour le moment.
- Jésus Christus ! Ça devient même quoi ? Ma fille, c'est comme ça que je t'ai élevée ? Comment peux-tu tromper ton mari ?
- C'était ça où il prenait une coépouse, si tu te souviens, rappelle la jeune femme.
- Bon ! Passons dessus. J'espère au moins qu'il n'est pas au courant.
- Si, confirme Rosine.
- Ma fille, tu me couvres de honte !
- On s'est expliqués. Serge a accepté et pardonné mon erreur.
- Quel brave homme, ce Serge ! s'exclame la mère.
- L'autre chose que je dois te dire, c'est que je vais vivre en Suisse avec Benoit et les enfants. Je reviendrai au pays durant les vacances scolaires.
- Tu vas laisser ton mari à qui, dix mois par ans ? demande la mère.
- Justement, c'est la dernière chose que je voulais te dire. Serge va prendre une coépouse. C'est donc elle qui s'occupera de lui pendant mon absence.
- Ma chérie, conduis-moi jusqu'au lit. Je sens que je vais chuter, demande la mère en s'accrochant aux épaules de sa fille qui la mène



au lit, l'aide à s'asseoir.

— Je vais te chercher un verre d'eau, maman. Sois forte, recommande Rosine.

A midi, le cortège de limousines démarre, précédé par le 4x4 de Benoit, occupé par Serge et Rosine.

— Mon chéri, tu ne penses pas que tu en fais trop ? demande Rosine.

— Mais non, mon amour. Je souhaite que, pour chacun, cette journée soit exceptionnelle ! réfute Serge.

— Tu ne crains pas, dans le futur, d'être l'objet de sollicitations de la part de nos proches ? Tu connais la famille africaine.

— Si un membre de la famille a besoin d'aide, je ferai mon devoir. Nous devons nous montrer solidaires. Tu sais bien que sans le coup de pouce involontaire de Benoit, qui nous a confié de l'argent, je serais toujours ouvrier à la scierie pour cinquante mille francs par mois.

— Ton affaire doit bien rapporter, alors ? interroge Rosine.

— Ma chérie, tu n'as pas idée de ce que ça me rapporte, confirme Serge. Dieu soit loué pour ses bienfaits.

— Alléluia.

— Amen.

Le repas se passe dans une excellente ambiance, d'autant qu'un orchestre commandé par Serge a remplacé la sempiternelle télévision pour animer la véranda. Entre les plats, Serge, joue les *Monsieur Loyal*<sup>[56]</sup>. S'emparant d'un micro, il annonce successivement le départ de Rosine pour la Suisse, pour les besoins de l'éducation des enfants, la cérémonie de la dot et son mariage avec Armelle sous les applaudissements et les youyous des convives. A la fin du repas, il passe auprès de chacun pour le remercier de son soutien et de sa présence, lui tendant l'enveloppe de *l'argent du transport*. En réalité elle contient cinquante mille francs. Ce don inattendu fait encore monter l'ambiance. Les tables sont mises de côté, l'orchestre motivé. On dansera tout l'après-midi. Sur le retour, Serge ne perdra pas la dernière occasion d'impressionner ses hôtes. Comme il l'avait fait pour Rosine, il terminera la journée par une visite du chantier de la future maison du couple, point d'orgue d'une journée de séduction organisée par l'étonnant mari.

Comme dans une course de 110 mètres haies, les obstacles s'enchainent à toute vitesse pour Rosine. Ce soir, elle participe à la cérémonie de la dot de la jeune Armelle. Elle préférerait, bien entendu, rester chez eux, attendant que cela se passe, sans devoir vivre ce moment solennel entre son mari et une jeune femme. Hélas, sa présence est requise par la tradition qui dicte que la première

femme doit aller chercher sa coépouse en personne pour la ramener au foyer. Une façon de s'assurer que la première épouse accepte la venue, dans le ménage, d'une nouvelle femme perçue plus comme une compagne et un soutien que comme une rivale. Rosine, sur le conseil de Benoit, s'est acheté un médicament, du *Xanax* qui devrait lui permettre de garder son calme lorsque les futurs époux partageront le vin de palme, la kola et, finalement, le baiser scellant leur union. Le médicament fait son effet, car si elle est présente, au premier rang parmi les membres de sa famille, elle ne ressent aucune émotion. C'est comme si elle assistait à la projection d'un film. Elle se contente de rire lorsque les autres rient, d'applaudir lorsque les autres applaudissent, de pousser des youyous lorsque les autres poussent des youyous. De temps en temps, Serge jette un regard dans sa direction et sourit, satisfait de son comportement. A la fin de la cérémonie, elle se lève, se dirige vers sa nouvelle coépouse, lui souhaite la bienvenue et l'embrasse sur les deux joues. Puis elle s'assied à nouveau, reprenant son rôle de spectatrice pendant que les convives dansent. Elle sent une main se poser sur son épaule.

- Tu vas bien, ma chérie ? demande Serge.
- Je suis là, bébé.
- Tu as été fantastique pendant la cérémonie. Je suis fier de toi, assure-t-il. Tu viens danser ?
- Je me sens un peu lasse, dit-elle. Mais ne te prive pas, amuse-toi.
- D'accord, mais accorde moi au moins une danse. Je voudrais que le photographe me prenne en train de danser avec mes deux épouses.
- Pas de problème, chéri, dit-elle en se levant.

Cette épreuve à peine passée, arrive celle de la mairie. Une nouvelle fois, Rosine fait appel à son médicament miracle qui lui permet de regarder avec indifférence son mari épouser une jeune femme. "*Je me demande, se dit-elle, si Armelle sait que Serge est stérile ? Peut-être devrais-je le lui dire, par solidarité féminine*" ? Finalement, elle décide de se taire. "*Puisque Serge est au courant du problème, c'est à lui de décider d'en parler ou pas*", se dit-elle. Les vœux prononcés, le cortège nuptial se rend au restaurant préféré de Serge pour une fête somptueuse à l'issue de laquelle le jeune couple partira à Limbe pour sa lune de miel, tandis que Rosine regagnera le foyer où elle attendra leur retour. Une semaine plus tard sonnera l'heure du départ en exil. Le mot est peut-être fort, mais c'est ainsi que la jeune femme le ressent.

"*Que ça fait bizarre de se réveiller seule dans ce grand lit vide*", se dit Rosine. A cet instant, elle réalise que son Serge ne lui appartient plus entièrement, comme c'était le cas dans le passé. Il va falloir le partager

avec une autre femme. C'est terrible de se sentir trompée ainsi, officiellement; de savoir ce qui s'est passé dans la nuit, dans cette chambre de l'hôtel *Seme Beach* de Limbe sans pouvoir exprimer sa souffrance. Épouse trahie, elle pourrait harceler son mari au téléphone, l'insulter, le menacer, dire que tout est fini ! Elle pourrait prendre un taxi pour Limbe, les surprendre dans leur intimité, sauter sur la pécheresse pour la gifler, faire un scandale. Mais non, elle doit rester tranquille, attendre que son tour vienne. Pire, après leur retour, elle devra supporter leurs ébats sous son toit. "*Je maudis la polygamie*", s'écrie-t-elle en boxant son oreiller.

— Tout va bien tantine ? demande Esther à travers la porte.

— Oui, oui. Je fais ma gymnastique, ment Rosine.

La jeune femme se lève, fouille nerveusement son sac, finit par trouver ses précieux médicaments. "*Il ne faudrait pas que je devienne accro à ces calmants*, se dit-elle. *Si on regarde la situation en face, tout est de ma faute, et je n'ai rien à reprocher à Serge. Je lui ai imposé Benoit, il faut que je supporte Armelle*", tente-t-elle de se raisonner. Elle se rend à la cuisine, se sert un verre d'eau et avale une pilule magique. Apaisée, elle s'assied. Une odeur d'œuf frit lui met l'eau à la bouche. Esther dépose une assiette devant elle.

— Merci, ma chérie, tu es un ange. Ça a l'air délicieux.

— Je confirme, j'ai bien assaisonné. Tu as bien dormi, tantine ?

— Très bien, merci.

— Il y en a d'autres qui n'ont pas dû dormir beaucoup, suggère Esther, un sourire coquin aux lèvres.

— Qui donc ?

— Bah, Serge et Armelle ! répond malicieusement la jeune fille.

— Il est vrai que c'était leur nuit de noce, constate Rosine en tentant de sourire. Mais la nuit de noce n'est pas toujours aussi pimentée qu'on le pense.

— Comment ça, tantine ?

— Il y a la fatigue de la journée, la nervosité si la jeune fille est vierge, la peur de la panne pour l'homme.

— Ah bon, s'étonne Esther.

— Mais je suis sûre que tout s'est bien passé, concède Rosine pour en finir avec le sujet.

— Amen.

— Donnons leur bain aux enfants, et préparons-nous. Je vous amène au *Noah Country Club*.

— Ouah, merci tantine ! J'adore nager.

Chose rare à Yaoundé, le ciel est d'un bleu azur, agrémenté de quelques nuages de beau temps d'un blanc immaculé. Vêtue de son seul maillot de bain, allongée dans un transat sous les palmiers du

Noah Country Club, Rosine tente de se détendre. Du coin de l'œil, elle observe ses enfants, Bienvenu et Majolie, qui jouent sous la surveillance vigilante d'Esther. *"Cette fille est une perle, je demanderai à Benoit de la faire venir à Genève, elle le mérite"*, se dit-elle. *"Et quelle aide ce serait pour moi, car Majolie grandit et sera bientôt aussi turbulente que son frère. Oui, c'est une bonne idée"*, se convainc-t-elle. Puis, ses pensées s'obscurcissent. L'anxiété la tenaille quand elle réalise que dès demain, elle devra cohabiter avec sa coépouse. Elle appréhende ces moments durant lesquels elle devra partager son Serge avec une inconnue. *"Pourvu que je supporte, pourvu que j'arrive à garder mon calme"*, s'inquiète-t-elle. *"Heureusement, j'ai mes petites pilules magiques, mais elles doivent aussi avoir leurs limites, non ? Bah, nous verrons. Inch Allah comme disent nos amis du Nord"*. Elle ferme les yeux, expire lentement pour se calmer, quand des gouttes d'eau glacées, atterrissant sur son ventre nu, la font sursauter. Ouvrant les yeux, elle voit une tête d'homme barrée d'un grand sourire blanc penchée sur elle.

— Pardon ma chérie, je vous ai un peu éclaboussée ! s'excuse l'homme.

— Je ne suis pas votre chérie. Vous êtes un enfant, pour vous amuser en versant de l'eau glacée sur les gens ?

— Je m'excuse. C'est parce que votre beauté m'a troublée que j'ai fait preuve de maladresse.

— Arrêtez votre baratin. Je suis mariée, vous ne voyez pas mon alliance ?

— Madame, j'ai vu votre alliance, mais mon cœur a parlé. Venez, je vous invite à manger un morceau.

— Payez plutôt une glace à mes enfants, rétorque Rosine en montrant sa progéniture du doigt. Ensuite, collez-moi la paix sinon je me plains au vigile.

L'homme, dépité, s'enquiert auprès des enfants du parfum qu'ils préfèrent, puis revient avec les glaces. Ensuite, tournant le dos à Rosine, il s'assied au bord de la piscine, boudeur, agitant ses pieds dans l'eau. Bienvenu, portant sa glace comme un trophée, s'assied sur le transat de sa mère, bientôt rejoint par Esther portant sa sœur.

— Normalement, il ne faut pas accepter de nourriture de la part d'inconnus, rappelle Rosine.

— Le monsieur a dit que c'est toi qui l'envoyais, proteste Bienvenu.

— Tu peux la manger, ta glace, Bienvenu, la rassure sa mère. C'est moi qui lui ai demandé de vous acheter une glace, pour le punir.

— Le punir de quoi, maman ?

— De m'avoir versé de l'eau glacée sur le ventre, répond Rosine.

— Oh ! Ça doit faire mal, s'effraie Bienvenu.

— Mal non, ça fait très froid, s'amuse sa mère.

- Regarde-le, tantine. Il a trouvé une autre victime, fait observer Esther, montrant l'homme en discussion avec une jeune femme énervée.
- Le gars a trouvé le truc pour draguer, ricane Rosine.
- Les hommes de la ville ne sont vraiment pas sérieux ! observe Esther.
- Un homme est un homme. Tu penses que ceux du village sont différents ? proteste Rosine.
- Au moins, ils le font discrètement, constate Esther.
- Si vous voulez encore vous baigner, profitez-en, car nous allons bientôt partir, prévient Rosine.

Esther et Bienvenu se précipitent vers la piscine. Rosine prend Majolie dans ses bras pour l'aider à terminer sa glace. *"Je devrais rester ici, se dit Rosine. Je trouverais facilement un nouvel amant qui me ferait oublier Benoit. Après tout, s'il a dû quitter le pays, c'est à cause de ses magouilles. Pourquoi devrais-je souffrir à cause de sa malhonnêteté ?"* Mais très vite, elle s'en veut de ces mauvaises pensées. Benoit est le père de ses enfants. Elle ne peut pas le trahir, au risque de le détruire. *"Je suis trop lâche. Je cherche à fuir mes responsabilités, se dit-elle. Et puis, peut-elle rêver meilleure éducation à ses enfants que celle qu'ils recevront en Suisse ?"*

La journée du retour des jeunes mariés tant redouté est arrivée. Rosine, pour calmer ses nerfs, a entrepris, avec l'aide de la jeune Esther, un grand nettoyage de la villa de Benoit. *"Il faut que tout soit nickel pour l'arrivée du jeune couple"*, a-t-elle confié à la jeune fille qui a approuvé. Dans une odeur de détergent et de javel, les jeunes femmes s'activent à frotter le sol et les murs, ignorant la sueur qui coule le long de leur dos, maculant leur t-shirt de taches sombres. Bienvenu, consigné dans sa chambre, se distrait en jouant à la poupée avec sa sœur. Il ne comprend pas pourquoi papa a épousé une autre maman. *"Peut-être, se dit-il, que ça va me doubler l'argent des beignets"* ? Et d'imaginer ce qu'il pourra s'acheter avec cette rentrée d'argent inattendue.

Esther termine à peine de préparer le repas lorsque le klaxon du 4x4 de Benoit résonne dans l'allée. La jeune fille se précipite pour accueillir les jeunes mariés. Rosine, elle, termine de se bichonner. N'ayant pas, comme Armelle, l'attrait de la nouveauté, il faut qu'elle apparaisse sous son meilleur jour afin de provoquer le désir de Serge. Comme elle quittera bientôt son mari pour rejoindre la Suisse, elle espère qu'elle aura les honneurs de dormir avec Serge pour les nuits restantes. Ce serait vraiment trop dur de dormir seule, sachant son époux tout proche dans les bras d'une autre. *"Seigneur, pardonne ma jalousie"*, murmure-t-elle, s'apitoyant sur son sort. Elle entend des rires

dans le salon. Elle sent la chaleur lui monter à la tête. *"Il ne faut pas que je m'énerve*, se dit-elle en expirant lentement l'air de ses poumons. *J'aurais dû prendre une pilule en avance, le temps qu'elle prenne de l'effet"*, se reproche-t-elle en fouillant son sac à la recherche de la boîte de Xanax. Le médicament avalé, elle prend une profonde inspiration, se fabrique un sourire de circonstance et descend calmement les marches menant au rez-de-chaussée.

L'apercevant, Serge lâche la main d'Armelle pour aller à sa rencontre. Il la serre tendrement, dépose un chaste et rapide baiser sur ses lèvres :

- Nous voici, chérie.
- Bonne arrivée à tous les deux, lance Rosine en se penchant pour embrasser Armelle sur la joue.
- Vous avez fait bon voyage ? demande Esther.
- Moi très bon, dit Armelle, j'ai dormi durant tout le trajet.
- Il faut dire qu'elle avait du sommeil à rattraper, je ne l'ai pas laissée tranquille, plaisante Serge.
- Tonton, ne dévoile pas votre intimité, reproche Esther.
- Passons à table, propose Rosine.
- Allons ! dit Serge en passant un bras derrière la taille de chacune de ses femmes pour les serrer contre lui.

Assise à table, Rosine sent qu'elle commence à se détendre. *"Le médicament fait son effet*, se dit-elle, rassurée. *Heureusement que cette vie à trois va finir bientôt, car je deviendrais complètement accroc au Xanax"*. Elle constate que Serge est toujours aux petits soins pour sa rivale, se comportant comme s'ils étaient seuls au monde. Elle prend le parti de les ignorer, se préoccupant uniquement d'Esther et de ses enfants. Le repas terminé, prétextant la fatigue, elle monte se reposer dans sa chambre, étendue sur ce qui était, il y a peu de temps encore, le lit conjugal. Elle s'assoupit, plongeant dans une somnolence relaxante.

Elle se réveille quelques instants plus tard, sentant des mains lui caresser les fesses, et une langue chatouiller sa nuque. Elle a reconnu Serge, excité, dont les mains soulèvent sa robe, pour se glisser entre ses cuisses.

- Chou, attends donc ce soir, murmure Rosine. Il y a trop de monde dans la maison.
- Ce soir, ce ne sera pas possible, mon amour, car je suis jeune marié, et je dois dormir avec ma femme durant trois semaines.
- Ékié, je dormirai seule jusqu'à mon départ ?

Pour toute réponse, il la pénètre. Elle ferme les yeux, se donnant à lui, ne pensant plus à rien d'autre qu'à prendre sa part de plaisir. Bientôt, elle lâche un cri de jouissance.

Lorsqu'elle redescend de sa chambre en compagnie de Serge, Rosine est honteuse. Par contre, la chose n'a pas eu l'air de perturber Armelle, qui joue tranquillement avec Bienvenu. *"Ces filles du village sont vraiment préparées à la polygamie"*, se dit Rosine, réalisant qu'elles ne luttent pas à armes égales sur ce terrain.

- J'ai dit à ta coépouse que comme nous sommes jeunes mariés, je devais dormir avec toi pendant trois semaines, dit Serge.
- C'est vrai, approuve Armelle.
- Je voulais proposer que je puisse dormir avec elle lors de sa dernière nuit ici, demande Serge en regardant Armelle.
- Ce n'est pas un problème. On peut même partager une nuit sur deux tant qu'elle est là, suggère Armelle. Après, je t'aurai à moi seule pendant des mois.
- D'accord, faisons comme ça, conclut Serge. Et maintenant, il faut que je reprenne le travail, car mes clients commencent à s'impatier. Profitez-en pour faire connaissance.
- Oui chéri, acquiescent les jeunes femmes en chœur.

Au salon, pourtant, les nouvelles coépouses ne parviennent pas à communiquer. Armelle, assise dans un fauteuil, visionne un feuilleton d'un œil distrait. Rosine s'est plongée dans la lecture d'un roman. La jeune femme lorgne au-dessus de son livre en direction de sa rivale. *"Normalement, se dit-elle, en tant que première femme épousée par Serge j'ai autorité sur Armelle. Je devrais donc lui donner les indications nécessaires pour la bonne marche du foyer. Mais que lui dirais-je, alors que, dans une semaine, je quitte la maison pour plusieurs mois ? Mieux vaut qu'elle s'organise comme elle l'entend"*, conclut-elle.

Entretemps, même si ce n'est que pour quelques jours, la jeune femme doit supporter la présence de sa rivale sous son toit. Jalouse comme une tigresse, Rosine ne parvient pas à rester indifférente à la présence de cette jeune femme aux côtés de son mari. Malgré les médicaments, des bouffées de chaleur lui montent à la tête à chaque fois qu'Armelle s'approche de Serge. En plus, sa coépouse fait tout pour aguicher leur homme, marchant en roulant les fesses, se penchant pour dévoiler sa poitrine généreuse, lui caressant la joue du dos de la main. Pour ne pas dévoiler sa contrariété devant eux, Rosine choisit alors de se réfugier dans une autre pièce, ou même de sortir pour une promenade avec les enfants.

### 13. L'aéroport de Yaoundé Nsimalen

Dans le hall des départs de l'aéroport de Yaoundé Nsimalen, une famille se déchire. D'un côté de la barrière se tient Rosine, les joues humides de larmes, la petite Majolie endormie, collée à son ventre dans un porte-bébé, la main du jeune Bienvenu dans la sienne. De l'autre côté, les mains posées sur les épaules de Rosine, Serge retient ses larmes. Il brise le silence, cherchant à la rassurer :

- Demain matin, dès ton arrivée à Genève, tu sentiras le bon parfum de l'Europe. Benoit sera là pour t'accueillir, et à partir de ce moment tu m'oublieras.
- Chérie, comment pourrais-je oublier mon mari ? proteste-t-elle.
- Est-ce que je suis même encore ton mari ? demande Serge.
- Mais bien sûr, mon amour. Tu seras toujours mon seul mari, insiste-t-elle en séchant ses larmes. Chéri, j'espère que nous avons pris la bonne décision en nous séparant si longtemps. Pourvu que nous supportions.
- On se verra autant que tu veux sur *Skype*. Et n'oublie pas que vous revenez dans trois mois, pour les fêtes de Noël. Ensuite, tu auras peut-être une surprise au printemps, dit-il d'un air mystérieux.
- Ah bon ? s'exclame-t-elle, intriguée.
- Si ton ami Benoit nous obtient le visa, Armelle et moi vous ferons peut-être une petite visite en avril ou en mai.
- Mon chéri, tu es surprenant ces temps-ci, mais je me réjouis d'avance.
- Rosine, je pense que tu dois te présenter au contrôle de douanes à présent. Sinon tu vas rater ton avion.
- D'accord mon chou. Bisou, dit-elle, se penchant en avant pour offrir ses lèvres.

Ils s'embrassent langoureusement, sous l'œil intrigué de Bienvenu qui n'a pas l'habitude d'assister à de tels débordements d'affection. Ensuite, Serge embrasse les enfants. La jeune femme fait ensuite une brusque volte-face pour se diriger vers l'escalier menant aux salles d'embarquement. Il la suit du regard, profitant une dernière fois des ondulations de ses fesses. Arrivée en haut, elle se retourne, lui envoie des baisers. Serge les lui renvoie. Voilà, elle est partie. Un immense vide l'envahit. Sans même attendre pour assister au décollage de l'appareil, il se précipite vers le parking. La page est tournée, il a hâte de rejoindre Armelle...

Le cœur serré, Rosine tend son passeport au douanier. L'homme en uniforme lève la tête, la dévisage un long moment, jusqu'à la gêner. Il humecte son pouce d'un coup de langue rapide, feuillette le passeport.



Il pose ses yeux sur la photo, relève un instant la tête, le temps de comparer avec l'original. Enfin, il s'empare d'un énorme tampon et, d'un coup sec et sonore, estampille le document. Il lui rend le passeport. La jeune femme continue son parcours, chargée de sa fille et de son bagage à main. Bienvenu serre de toutes ses forces la main de sa mère, de peur d'être abandonné dans un de ces couloirs interminables. Arrivé dans la salle d'embarquement, il se détend, émerveillé par la vue des avions en attente derrière l'immense vitre. Quittant sa mère, il admire, collé à la fenêtre, les énormes long-courriers égayés par les jeux de lumières multicolores. Il se doute que, bientôt, il prendra place dans l'un de ces engins, mais il ignore que cet énorme masse de métal s'envolera dans le ciel étoilé de Yaoundé, enjambrera un continent, traversera une mer et, finalement, le déposera en Europe.

Rosine, elle, tente d'allaiter aussi discrètement que possible la petite Majolie, sous l'œil attendri des nombreux voyageurs assis dans la salle. Ensuite, une longue attente commence, durant laquelle Rosine tente de ne penser ni à sa séparation d'avec Serge, ni du périlleux voyage qui les attend. Enfin, l'hôtesse appelle les passagers à embarquer, donnant priorité aux familles. Rosine bondit de son siège. Saisissant Bienvenu par le bras au passage, elle fonce vers l'hôtesse. Elle lui tend leurs billets. Elle est la première à poser le pied sur le tarmac. L'avion est là, tout blanc dans la nuit noire, les portes ouvertes, une passerelle l'invitant à monter. Son cœur bat fort dans sa poitrine. L'angoisse de quitter son Cameroun natal l'envahit. Elle a envie de rebrousser chemin, mais elle sait qu'il est trop tard. Déjà, des passagers s'arrêtent derrière elle, bloqués dans leur ascension de la passerelle. Elle entend des protestations. Alors, elle reprend sa marche. L'hôtesse, la voyant chargée, l'accompagne à l'intérieur et lui indique leur siège. Après avoir rangé son bagage dans le compartiment, elle installe Bienvenu près du hublot, s'assied sur le siège du milieu, prend Majolie sur ses genoux. Elle pousse un soupir de soulagement. L'avion est presque plein. Personne ne s'est encore assis à côté de Rosine. Elle se demande à quoi ressemblera leur compagnon de voyage. Elle prie pour que ce ne soit pas un de ces blagueurs qui la draguera durant toute la durée du vol. Le dernier passager à monter est un jeune homme au physique agréable, vêtu d'un magnifique costume gris. Il consulte son billet pour connaître son numéro de place, avance jusqu'à la hauteur de Rosine qu'il salue avant de s'asseoir à ses côtés. "*Voilà un voisin bien agréable*", se dit-elle, en respirant les effluves d'un parfum exquis. Pourtant, quelque chose l'a frappée dans les manières ce jeune homme. Il a des attitudes quasiment féminines. "*Seigneur, implore-t-elle en se signant, faites que ce ne soit pas un homosexuel*". Le jeune homme, qui a vu son geste, se méprend sur sa signification :

- Pardon madame, de vous importuner. Je voudrais juste vous assurer que le vol va bien se passer. Vous savez, l'avion est le moyen de transport le plus sûr.
- Merci, jeune homme, c'est très gentil à vous, répond Rosine.
- Je m'appelle Hervé, dit-il en lui tendant la main.
- Moi, c'est Rosine, dit-elle en lui serrant la main. Mes enfants, Bienvenue et Majolie.
- Ils sont trop mignons, et très sages, aussi.
- Pour le moment, oui. J'espère qu'ils ne vous importuneront pas, car le vol est long.
- Ne vous dérangez pas pour moi, assure-t-il. J'adore les enfants.
- Vous êtes gentil. C'est leur premier voyage en avion. Le mien aussi, avoue-t-elle.
- Moi aussi, c'est la première fois que je quitte le pays. Je pars terminer vos études, explique-t-il.
- C'est très bien. En Europe, vous serez certainement bien formé. A quelle profession vous destinez-vous, si ce n'est pas indiscret ?
- Je veux faire de la politique, annonce-t-il fièrement. Le problème est que je suis...

Il s'interrompt brusquement. "*Hervé, sois prudent*, se dit-il, *nous sommes toujours au Cameroun. On peut te débarquer de l'avion et t'emprisonner*".

- Pardon, je ne vous ai pas suivi, s'excuse Rosine.
- Ce n'est rien, dit-il en sortant un journal de sa serviette. Je vous expliquerai ça après le décollage. Je préfère toujours lire pendant le décollage.
- Je comprends. C'est vrai que c'est mieux de se concentrer sur autre chose, approuve-t-elle.
- Voilà ! Et nous pourrons reprendre notre conversation lorsque nous serons dans les airs, confirme-t-il en souriant avant de se plonger dans la lecture du *Cameroon Tribune*.

Au même moment, l'appareil, un quadriréacteur *Airbus A340/300*, se met en mouvement. Tel un autobus, il avance lentement, rebondissant mollement sur les irrégularités du tarmac. L'hôtesse, une grande et mince jeune femme au teint clair, récite les consignes de sécurité. Ensuite, les lumières s'éteignent dans l'habitacle, faiblement éclairé à présent par des veilleuses. L'avion s'immobilise. Le bruit des réacteurs s'amplifie jusqu'à atteindre son paroxysme. Alors, l'engin s'élance. Toute sa carrosserie tremble pendant qu'il prend de la vitesse pour quitter le sol. Une fois en l'air, il entame un long virage. Par le hublot, Rosine regarde, émue, s'éloigner les lumières blanches et oranges de Yaoundé. L'éclairage rétabli dans la cabine, les hôtesse s'activent, préparant les chariots de boissons. Hervé replie son journal et le range, puis se tourne vers Rosine :

- Le décollage s'est bien passé, vous ne trouvez pas ?
- C'est impressionnant, on voit que le pilote maîtrise son engin, répond-elle.
- Le reste du vol sera plus calme, à moins que l'on ait droit à des turbulences.
- Des turbulences ? demande-t-elle, intriguée.
- Ce sont des vents instables qui secouent l'appareil, mais elles surviennent surtout au-dessus des océans ou des montagnes, explique le jeune homme.
- D'accord ! Et bien, prions pour que cela n'arrive pas, propose Rosine.
- Je voulais revenir à notre conversation de tout à l'heure, suggère Hervé.
- Oui, vous me disiez que vous vouliez faire de la politique.
- Voilà ! Je voulais aussi vous dire que le problème est que je suis homosexuel, avoue-t-il.
- Ah bon, laisse-t-elle échapper.
- Je sais que je ne me fais pas que des amis en déclarant cela, mais j'en ai assez de mentir. Je me dis qu'en Europe, je ne serai plus obligé de me cacher pour vivre ma sexualité.
- Vous deviez vous cacher au Cameroun ? demande la jeune femme, étonnée.
- Oui, car l'homosexualité est punie d'une peine de six mois à cinq ans de prison et d'une amende allant jusqu'à deux cent mille francs, explique-t-il. De plus, il y a des risques de se faire bastonner, torturer voire assassiner par des voisins homophobes. Cela arrive souvent ! En plus, la famille vous rejette et vous abandonne. Mon ami m'a quitté parce que sa mère lui a doté une jeune femme. Il n'a jamais osé lui avouer son homosexualité.
- Il s'est marié à une femme, alors qu'il aime les hommes ? demande-t-elle.
- Oui ! Pour ne pas décevoir sa mère. Pour ne pas lui faire honte. En plus, la fille est la fille d'un riche propriétaire, donc son avenir est assuré.
- Seigneur, quelle histoire ! s'exclame Rosine. Et vous allez faire comment pour faire de la politique ? Vous allez rester en Europe ?
- Non, je souhaite revenir au Cameroun, tenter de faire évoluer les choses. Plusieurs personnes, notamment une avocate, Maître Alice Nkom, se battent pour la cause de ce qu'on appelle les LGTB, lesbiennes, gays, transsexuels, bisexuels, ajoute-t-il.
- Mon Dieu, je suis dépassée ! avoue Rosine en se signant. Ce sont des comportements qui sont difficiles à accepter, de la part de personnes ayant reçu une éducation religieuse.
- Je comprends que ça vous mette mal à l'aise, convient Hervé,

mais il faut au moins que vous sachiez que ces personnes existent. Ce sont des êtres humains qui méritent de vivre.

— Et ça n'a rien à voir avec la sorcellerie ? demande-t-elle, inquiète.

— Pas du tout. C'est une croyance répandue en Afrique, mais ça n'a rien à voir avec la sorcellerie, dément-il. Vous voyez, il y a un énorme travail à faire pour informer correctement le public à propos des pratiques sexuelles déviantes, comme on dit. Mais parlons un peu de vous. Qu'est-ce qui vous amène à Paris ?

— Je ne vais pas à Paris, c'est juste une escale. Je continue plutôt sur Genève où je vais retrouver mon mari, explique-t-elle.

— Le papa de ces charmants enfants, déduit-il.

— Voilà. Il a du quitter le pays alors que j'étais enceinte de la petite.

— Pour raison de santé, je suppose ? présume-t-il.

— Non, c'est plutôt à cause de l'Épervier.

— Voilà encore une autre injustice dans notre pays. On emprisonne les gens arbitrairement, parce que le Président souhaite se débarrasser de collaborateurs qui le dérangent.

— C'est vrai. Heureusement, il a pu s'enfuir la veille du jour prévu pour son arrestation.

— Mais alors il était dans la politique ? en conclut Hervé.

— Oui, il était même ministre.

— Ékié, s'exclame le jeune homme. Que ça doit être difficile de tout quitter ainsi. Sa femme, ses enfants !

— Il n'avait pas le choix. Il se serait retrouvé emprisonné à *Kondengui*<sup>[57]</sup> pour au moins vingt ans. On a survécu, constate Rosine. Pardon, je vais aller jusqu'aux toilettes, dit-elle.

La jeune femme se lève, portant Majolie. Elle détache la ceinture de Bienvenu. Hervé se tient debout dans l'allée pour les laisser passer.

— Si vous voulez, je peux garder les enfants, propose Hervé.

— Merci, mais Bienvenu va en profiter pour faire pipi. Et je vais changer la couche de Majolie, explique Rosine.

— Voulez-vous un coup de main ? propose le jeune homme.

— Merci, j'ai l'habitude de me débrouiller seule avec eux, assure-t-elle.

Arrivée aux toilettes, elle est pourtant obligée de confier Majolie à une hôtesse. Elle s'engouffre dans le petit réduit avec Bienvenu. A la sortie, elle récupère sa fille. Elle demande à l'hôtesse de lui expliquer comment on déploie la table de change. La jeune femme, serviable, l'ouvre pour elle en lui expliquant le mécanisme :

— J'ai entendu que vous refusiez l'aide du jeune homme. Y a-t-il un problème ? demande-t-elle.

- Non, c'est juste que le gars n'est pas simple. Il est homosexuel, chuchote Rosine à son oreille.
- Ah ! Je comprends, acquiesce-t-elle en faisant une grimace exprimant son dégoût. Si vous le souhaitez, j'ai deux sièges libres à l'arrière.
- Merci, vous êtes gentille. Pour l'instant, tout se passe bien.
- Alors je vous conseille de retourner à votre place. On apporte les plateaux repas.
- D'accord, merci, répond Rosine en se dirigeant vers son siège.

En effet, quelques minutes plus tard, l'hôtesse s'arrête au niveau de leur rangée, les interrogeant sur leur choix de plat et de boissons. Ensuite, elle tend son plateau à chacun. L'hôtesse partie, Hervé se penche vers Rosine :

- Vous avez vu avec quel mépris elle m'a regardé, dit-il à voix basse.
- Ah bon ? Je n'ai rien remarqué, répond-elle.
- Certaines personnes ont le don de repérer les homosexuels. Je pense que c'est son cas.
- Passons dessus. En tous cas, bon appétit, dit-elle. Le poulet basquaise a l'air excellent !

Après le repas, les lumières s'éteignent pour laisser place à de discrètes veilleuses. Rosine en profite pour allaiter sa fille. Ensuite, elle pose une couverture sur Bienvenu endormi. Elle ferme les yeux, s'endort paisiblement. Lorsqu'elle se réveille, l'horizon s'est teinté d'un superbe dégradé orange. C'est déjà le petit matin. L'avion a entamé sa descente vers l'aéroport de Roissy. Rosine se signe et ferme les yeux jusqu'à ressentir le choc des roues contre le sol. Le bruit des réacteurs devient assourdissant durant le freinage. Ensuite, ils roulent de longues minutes sur le tarmac en mode bus, avant de s'immobiliser devant un terminal. Hervé la salue et se lève. Rosine lui fait un petit signe de la main en souriant, trop contente d'être débarrassée de ce gars bizarre. Une demi-heure plus tard, l'avion redécolle, direction Genève : dans moins de deux heures, elle sera dans les bras de son chéri...

Benoit trépigne d'impatience en attendant son amante dans le hall des arrivées. La plupart des passagers du vol en provenance de Paris sont déjà passés devant lui. Il a dévisagé chaque jeune femme d'origine africaine, sans succès. A présent, c'est au compte-gouttes que les voyageurs arrivent. "*J'espère qu'elle n'a pas de problème avec ses papiers, ces Suisses sont très pointilleux*", se dit-il. Mais la vue de la jeune femme qui s'avance vers lui le rassure. C'est Rosine. Elle pousse un chariot avec sa valise. Bienvenu est assis dessus. La petite Majolie est dans un porte-bébé. Il lui fait signe, elle répond en levant énergiquement le bras. Il court vers elle, l'embrasse passionnément. Puis, il regarde

Majolie, lui caresse la joue et l'embrasse :

- Comme elle est mignonne, s'exclame-t-il. Et voilà mon petit filleul. Comme tu as grandi, dit-il en soulevant Bienvenu pour le prendre dans ses bras.
- Tu te souviens de parrain ? demande Rosine.
- Oui maman, répond timidement l'enfant.
- Allons récupérer ma voiture au parking, ensuite nous passerons nous rafraîchir à la maison. Ce midi, je vous amène au restaurant, explique Benoit. Comment s'est passé le voyage ?
- Très bien. Les enfants ont été très sages, répond-elle.
- On les récompensera, assure Benoit en prenant Bienvenu dans ses bras. Allons, c'est par là !

Benoit emprunte les escaliers roulants. Au moment d'adresser la parole à la jeune femme, il se rend compte qu'elle n'est pas montée. Restée au pied de l'engin, elle fait des grands signes dans sa direction. Benoit ne peut rien faire d'autre que d'attendre d'être arrivé en haut pour redescendre de l'autre côté. Ensuite, après s'être moqué de la jeune femme, il lui explique comment qu'il suffit de marcher normalement pour être emporté par l'engin, et d'exécuter la même manœuvre pour en descendre.

Le *Rav4* quitte le parking. La circulation est calme sur l'A1 à cette heure. Benoit, souriant, se tourne légèrement vers sa passagère, tout en gardant un œil attentif sur la route :

- La voiture est un peu plus petite et moins puissante que l'autre. J'ai du faire des économies. J'espère que tu n'es pas déçue espère-t-il.
- Mais non, chéri, elle est très bien pour nous quatre. En plus, tu as mis des beaux sièges pour les enfants, assure la jeune femme.
- C'est indispensable pour leur sécurité. Ma puce, je voulais te dire que je suis très heureux de ton arrivée. Le bonheur de te revoir m'a déjà fait oublier les souffrances de l'attente. J'espère que les enfants et toi serez très heureux ici, dit-il en posant sa main sur la sienne.
- Mais bien sûr, chéri. J'en suis convaincue, assure-t-elle en passant ses doigts entre les siens.
- L'eau, l'eau ! s'exclame Bienvenu en s'agitant sur son siège.
- C'est le lac, Bienvenu. Ce dimanche, nous ferons du bateau, ce sera très gai, promet Benoit.
- Heureusement que tu m'as appris à nager, souligne Rosine en riant.

Le 4x4 roule à présent sur la nationale bordant le lac, en direction de Lausanne. Passé Versoix, le véhicule s'engage dans une allée menant à

un immeuble cossu en pierre blanche. Il est composé d'appartements avec terrasse.

- Voici notre petit nid ! s'exclame fièrement Benoit en désignant un appartement situé au premier étage.
- C'est splendide, se réjouit Rosine. Les enfants pourront profiter du grand parc.
- Et la promenade au bord du lac est très agréable. Mais tu n'as pas vu le plus beau, les aménagements intérieurs. Venez, suivez le guide, plaisante-t-il.

A côté de la porte d'entrée se trouvent plusieurs plaques professionnelles en laiton doré indiquant la présence d'avocats, architectes, médecins, dont celle du docteur Benoit Enoh, généraliste. L'homme la désigne fièrement :

- Après avoir obtenu l'équivalence de mon diplôme, ce qui n'a pas été simple, j'ai pu ouvrir un cabinet de médecin. Beaucoup d'Africains de la région viennent me consulter, car notre corps a tout de même des spécificités particulières, affirme-t-il fièrement. Ces contacts m'ont permis de supporter ma solitude.
- A présent, nous sommes là, dit-elle en caressant sa nuque.

Comme lors de sa première entrée à l'hôtel *Mont Fébé*, Rosine est impressionnée par le luxe affiché par la résidence. Tout est si beau, si propre, si accueillant. Benoit pousse la porte de l'appartement, dépose les valises à ses pieds, passe sa main derrière le dos de son amante :

- Je vous fais visiter ! dit-il. Voici mon cabinet de travail, avec salle d'attente et toilettes privées. Ici, l'espace de vie, salon et salle à manger, la cuisine attenante. Ce couloir mène à la chambre des enfants, puis notre chambre. Ici, la toilette, et la salle de bains.
- Tonton, veux voir ma chambre, s'exclame impatiemment Bienvenu.
- Viens, entre, lui répond Benoit en ouvrant la porte sur une magnifique chambre décorée de héros de bandes dessinées de *Walt Disney*. A côté du lit, de nombreux jouets vers lesquels l'enfant se précipite.
- Les enfants, vous allez faire un petit somme pour vous reposer du voyage. Ensuite, nous nous rassasierons au restaurant tout proche, avant de nous rendre à Genève acheter des habits plus adaptés au climat, annonce Benoit.

Quelques minutes plus tard, les amants se retrouvent dans le salon :

- Chéri, je voudrais envoyer un sms à Serge pour le rassurer que je vais bien, demande Rosine.
- Tu as raison, répond Benoit. Je vais chercher la nouvelle puce que j'ai achetée pour toi, avec le crédit pour appeler l'Afrique.

— C'est très gentil à toi.

Après avoir envoyé son message, Rosine rejoint Benoit dans le divan. Elle passe ses bras autour de son cou, l'embrasse fougueusement puis, posant son front contre celui de son amant, elle murmure :

— Viens dans la chambre, mon chéri. J'ai envie de toi.

Les amants fraîchement réunis font l'amour passionnément, retrouvant avec bonheur les merveilleuses sensations vécues auparavant.

Pendant ce temps, Serge, dans son atelier, prend connaissance du message envoyé par son épouse. Souriant, il remet son portable en poche, satisfait qu'ils soient arrivés à bon port. Se crachant dans les mains, il se remet à l'ouvrage. La sueur coule le long de sa nuque puissante, inondant le haut de son t-shirt blanc.



## 14. L'hôtel Crystal Design de Genève

Après une dure journée de labeur, Serge rentre chez lui alors que la nuit va bientôt tomber. Il prend sa douche. Sa seconde femme, Armelle, termine de dresser la table. L'apercevant, elle lui sourit, lui fait signe de s'installer :

- C'est prêt, chéri, prends place. Je t'ai fait le tarot sauce jaune, annonce-t-elle fièrement.
- Tu me prends par les sentiments, mon amour. Tu sais que c'est mon plat préféré, avoue Serge en prenant place.

La jeune femme s'approche avec respect, dépose les casseroles devant son époux. Elle goûte son plat, s'incline légèrement en signe de respect, puis retourne à sa cuisine. Serge se sert généreusement. Il se régale de ce plat traditionnel de sa tribu, les Bamilékés. *"J'aurais dû écouter mon père, se dit-il, en épousant plutôt une jeune femme de notre village que ma Rosine, qui est Bédi. Tout ce gâchis ne serait pas arrivé"*. Rassasié, il repousse délicatement son assiette et appelle sa femme :

- Ma chérie, tu peux m'apporter mon vin ?
- Tout de suite, chéri ! répond la jeune femme, arrivant aussitôt avec la bouteille et le verre qu'elle dépose devant son mari.
- Assieds-toi, lui dit-il, en faisant couler doucement le précieux breuvage dans son verre.

Il regarde longuement la jeune femme assise en face de lui, tout en dégustant lentement son vin. Son visage, bien qu'assez large, est plutôt agréable, avec des pommettes saillantes, un nez épaté, des lèvres pulpeuses toujours un peu entr'ouvertes, dévoilant une superbe denture d'un blanc éclatant. Ses cheveux sont naturels, ce que Serge apprécie beaucoup, tout comme les formes généreuses de son corps. Elles dessinent des courbes en forme de guitare qui affolent ses sens. Mais ce que Serge apprécie le plus, chez sa nouvelle coépouse, c'est son comportement de femme soumise et obéissante transmis par l'éducation traditionnelle de ses parents. Il a horreur du désordre que créent souvent les femmes de la ville qui marchent sans arrêt, veulent porter la culotte, boivent et fument, trompent leur mari... S'il avait pu imaginer que Rosine allait prendre un amant, concevoir deux enfants avec cet homme tout en continuant à vivre sur son toit, l'aurait-il épousée ? *"Non"*, répond-il à cette question. Cependant, comme il l'a dotée, elle restera sa femme à jamais. Le mariage traditionnel est éternel, on ne recrache pas la kola ni le vin de palme pris lors de la cérémonie de la dot. Serge, pourtant, se réjouit de leur séparation. Il espère qu'elle se plaira en Europe, le laissant vivre paisiblement. Ses priorités sont à présent Armelle, son entreprise, le village qu'il

retrouve à présent tous les week-ends. Comme il en a les moyens à présent, il investit dans des terres. Il contribue aussi financièrement au développement du village, faisant des dons pour améliorer l'école, l'hôpital, les routes, l'accès à l'eau potable et à l'électricité. Dans quelques années, il espère bien devenir un notable influent, comme son père. Il pose son verre, puis lève le doigt pour attirer l'attention d'Armelle :

- Ma chérie, je dois te dire quelque chose de grave, et d'important. Écoute-moi bien, et reste calme parce que je connais la solution à ce problème, dit-il solennellement.
- Je t'écoute, acquiesce la jeune femme.
- Ce que je dois t'annoncer, aujourd'hui, c'est que je suis stérile, commence-t-il gravement.
- Mais chéri, tu as deux enfants, non ? l'interrompt-elle.
- Laisse-moi finir, s'il te plaît. Les enfants ne sont pas de moi, précise Serge.
- Quelle malchance ! gémit la jeune femme en levant les bras au ciel. On va donc faire comment ? Le marabout va te guérir, chéri ?
- Non, nous n'irons pas chez le marabout, nous irons en Europe, chez les Blancs, pour une fécondation *in-vitro*. Au printemps prochain, tu seras enceinte, affirme fièrement le jeune homme.
- Les Blancs sont donc si puissants ? demande Armelle.
- Sois rassurée, pour certaines choses, les Blancs sont très puissants. S'il te plaît, garde tout ça pour toi.
- Bien sûr, chéri.
- Rejoins-moi dans la chambre lorsque tu auras terminé tes tâches, dit-il en se levant.

Au même moment, à Versoix, Benoit est assis confortablement dans le divan, les pieds allongés sur une table basse. Rosine vient de coucher les enfants. Elle s'allonge sur le dos, la tête reposant sur les cuisses de son amant. Elle le regarde de ses grands yeux marron :

- Je ne t'ai pas encore parlé de mon voyage, chéri, constate-t-elle.
- On peut en parler maintenant, si tu veux.
- Nous occupons deux sièges de la rangée de trois. Le gars qui est venu s'asseoir était compliqué, explique-t-elle.
- En quoi était-il compliqué, chérie ? demande Benoit.
- Il avait des manières de femme. Après le décollage, il m'a expliqué qu'il était homosexuel.
- Ah bon ! Le gars est culotté, s'étonne Benoit.
- Oui. Chez nous, personne n'oserait avouer cela, même à son frère ou à un ami. Il m'a dit qu'en Europe, ça ne posait pas de problème d'être homosexuel, qu'il y a même des ministres homosexuels, et que les hommes se marient entre eux. C'est quelle

sorcellerie, ça ? s'inquiète-t-elle.

— Ce qu'il dit est vrai, reconnaît Benoit. Mais ne t'inquiète pas, tous les amis que j'ai ici sont Africains. Nous n'aurons pas de contacts avec ce genre de personne.

— A moins que ce ne soit notre boulanger ? observe-t-elle.

— A moins que ce ne soit notre boulanger ! confirme-t-il en riant.

Les premières semaines furent très plaisantes. Benoit, ravi d'avoir à nouveau de la compagnie, était aux petits soins pour son amante. Il la considérait comme sa femme. Il a même acheté des alliances qu'ils ont passées solennellement à leur annulaire après un diner romantique, dans un restaurant du bord du lac. Benoit s'occupait également très bien des enfants, en particulier de Bienvenu à qui il apprenait toutes sortes de jeux que l'enfant adorait. Le week-end, il leur faisait découvrir la région, les emmenant faire des ballades au bord du lac, ou à la montagne. La nourriture des Blancs était la seule ombre au tableau pour Rosine. Souvent, elle demandait à Serge de l'emmener au quartier des Pâquis, à Genève, où un restaurant tenu par un camerounais offre des plats du pays, dont son préféré, le ndolé. Ils s'approvisionnaient ensuite dans les épiceries de ce quartier qui proposent des produits africains. Benoit cédait facilement à ces caprices, d'autant qu'il préfère également manger africain.

Depuis quelque temps, pourtant, l'homme a changé. Il est devenu moins gai, moins enthousiaste. Il est de moins en moins présent auprès d'elle et des enfants, donnant toujours le même prétexte, des visites à domicile à effectuer chez ses patients à toute heure. Ainsi, souvent, après le repas du soir, il s'éclipse pour ne revenir que vers minuit. Lorsque Rosine lui reproche ses absences, il répond sèchement qu'il doit s'occuper de ses patients malades. Selon lui, cette augmentation de sa charge de travail correspondrait avec la saison. En automne, les gens sont plus souvent malades, tout comme en hiver. "*Nous pourrons à nouveau profiter d'une vie plus relax au printemps*", promet-il. "*De plus, je dois me battre pour vous entretenir, toi et les enfants*", ajoute-t-il. Mais Rosine ressent que le problème se situe ailleurs, comme en témoigne son manque d'ardeur au lit. Il ne la touche presque plus.

Ces absences répétées de son homme coïncide avec une autre souffrance qui s'abat sur la jeune femme : le mal du pays. Une fois passé l'enthousiasme du début, lorsque la joie des retrouvailles avec son amant s'est éteinte, Rosine s'est rendu compte qu'elle n'aime pas vivre à l'européenne. Chacun est enfermé chez lui, sans autre contact avec ses voisins qu'un "*bonjour*" lorsqu'on se croise dans l'ascenseur. Elle n'a pas d'amies, passe des heures à regarder la télévision ou des séries africaines sur le net. Finalement, ce qui lui manque le plus, c'est la présence de son mari, Serge. Elle croyait aimer Benoit, elle se rend

compte que c'est son Serge qu'elle aime plus que tout. *"Je suis même prête à le partager, se dit-elle, pourvu que je puisse vivre à ses côtés, au Cameroun, où je me sens chez moi"*. Elle entend la clé tourner dans la serrure. C'est Benoit qui rentre, interrompant ses pensées. Il se penche vers elle pour l'embrasser :

- Comment vas-tu, ma puce ? demande-t-il.
- Ça va un peu, chéri, répond-elle en soupirant.
- Tu t'ennuies ? devine-t-il, perspicace.
- Oui, chéri. Le pays me manque.
- C'est parce que nous sommes ici dans une petite ville. Au printemps, tu passeras ton permis de conduire. Je t'achèterai une petite voiture. Tu pourras aller à Genève chaque jour, promet-il.
- Merci, tu es gentil, dit-elle en esquissant un timide sourire.
- Par contre, j'ai une moins bonne nouvelle, dit-il en faisant la grimace.
- Tu dois repartir, croit-elle deviner.
- Non, répond-il. Ce soir, je reste avec vous. Par contre, je serai absent tout le week-end. Je suis invité à Paris pour un séminaire.
- Paris ! Mais je rêve de voir Paris. Emmène-nous.
- Je ne peux pas, ma chérie. La firme pharmaceutique qui nous invite affrète un jet. Seuls les médecins invités seront acceptés à bord, pas leur famille. Mais nous irons à Paris un autre week-end, je te le promets.
- D'accord, lâche-t-elle, résignée.

Elle se lève, car elle a entendu le rire de Majolie. La petite s'est réveillé de bonne humeur, comme à son habitude. Voilà qui met du baume au cœur de la jeune femme. Elle a bien besoin qu'on lui remonte le moral. *"Le temps d'habiller la petite, et je pars chercher Bienvenu à l'école"*, se dit-elle.

- Tu as envie de manger chinois ? lance Benoit depuis le salon.
- Pourquoi pas, répond-elle, peu contrariante.
- Je passe commande pour qu'on nous livre à 19 heures.

Mais la jeune femme est déjà sortie, comme en témoigne le bruit de la porte qui claque. *"Après trois mois en Europe, elle ne sait toujours pas fermer une porte"*, râle Benoit en se levant. Il se rend dans son bureau, allume l'ordinateur. Après s'être servi un whisky, le meilleur, du Chivaz Regal Gold Signature, de 18 ans d'âge, il s'installe devant son écran. Une lueur brille dans ses yeux concupiscent.

Lorsque Rosine revient avec Bienvenu, elle ne trouve pas Benoit au salon. *"Lorsqu'il n'est pas absent, il est à son bureau devant son ordi"*, se plaint-elle intérieurement. *"Ce week-end, pendant que monsieur sera à son soi-disant séminaire, je percerai les mystères contenus dans cet*

*ordinateur*", se dit-elle. Elle se doute bien que la machine est protégée par un mot de passe. Il va falloir ruser : demain, elle tentera de trouver, sur internet, une firme informatique qui effectue des dépannages urgents à domicile.

Le samedi fatidique arrive. Après un rapide petit déjeuner, Benoit passe à la salle de bain, puis dans la chambre. Au bout d'une demi-heure, un autre homme en ressort : sapé comme un milord, parfumé, des Ray-Bans sur le nez, une petite valise à la main et la mine triste de circonstance. Rosine éclate de rire en le voyant si penaud :

- Ne fais pas cette tête, mon chéri. On dirait que tu pars pour *Kondengui*. Un week-end, ça passera vite.
- Tu as raison, ma puce, approuve-t-il. Je suis content que tu le prennes bien.
- Une bonne épouse comprend que son mari a des obligations professionnelles, lance-t-elle fièrement. Je pense que les enfants sont réveillés, tu peux leur dire au revoir.

Il prend Rosine dans ses bras pour un baiser passionné. Ensuite, après lui avoir glissé deux billets de cent francs dans la main, il se rend dans la chambre des enfants pour leur dire au revoir.

- Bon week-end, mes chéris, lance-t-il joyeusement. Soyez sages avec votre mère.
- Tonton, tu vas où ? demande Bienvenu, déçu.
- Je travaille ce week-end. Mais maman vous amènera à la plaine de jeux.
- Chouette, se réjouit le petit garçon.

Après les avoir embrassés, Benoit sort, non sans leur faire un dernier signe de la main. Comme il ne sait pas encore que c'est la dernière fois qu'il les verra, il sourit en franchissant la porte de l'appartement. En entrant dans l'ascenseur, il tâte ses poches pour être certain de ne rien avoir oublié.

Rosine, de son côté, s'est rendu sur la terrasse pour guetter le départ de son compagnon. Lorsque le *Rav4* a disparu au tournant, elle se précipite dans le bureau de Benoit, allume l'ordinateur. Comme elle l'avait prévu, Windows demande un mot de passe pour accéder aux données. Elle appelle la firme informatique qu'elle a repérée la veille. Bon, ils promettent d'arriver dans la matinée. "Il n'y a plus qu'à attendre, allons nous occuper des enfants", se dit-elle.

Vers onze heures, on sonne. C'est l'informaticien. Rosine l'emmène au bureau :

- Voilà, dit-elle en montrant la machine. Je voulais me connecter ce matin, mais plus moyen de me rappeler le code. C'est la

catastrophe, car je gère l'administration de mon mari, et tout est urgent.

— N'est-il pas plus simple de l'appeler ? suggère le jeune homme, avec l'accent chantant de Genève.

— C'est impossible, il voyage en avion, explique Rosine.

— Soyez tranquille, madame, répond le technicien en s'installant devant la machine. Je vais vous arranger ça en deux temps, trois mouvements.

— Merci beaucoup, dit-elle en se trémoussant, tentant de l'aguicher pour le motiver au maximum.

Elle reste derrière lui pendant qu'il relance l'ordinateur. L'écran passe en noir et blanc. Au lieu d'images, ce sont des chiffres et des lettres qui défilent. Les doigts du jeune homme parcourent le clavier avec l'agilité de ceux d'un pianiste :

— C'est la console, explique-t-il. Je vais vous demander de me donner un nouveau mot de passe.

— Ah bon, vous ne récupérez pas l'ancien ? demande innocemment la jeune femme.

— Ce n'est pas possible, assure-t-il.

— Voilà, dit-elle en lui tendant un bout de papier avec un mot griffonné dessus.

— Madame, un prénom n'est pas un mot de passe sécurisé, surtout si c'est celui d'un de vos proches. Je vais plutôt vous créer un mot de passe. Ne l'oubliez plus cette fois.

— Je vais le noter, et le mettre au fond du bocal où je mets le sel, lui confie-t-elle.

— On va faire comme si je n'avais rien entendu.

— De toute façon, vous le connaissez, puisque c'est vous qui l'avez créé, plaisante-t-elle

— Lorsque j'aurai passé cette porte, je l'aurai oublié, ce qui n'est pas le cas de votre bocal de sel. Très astucieux, lance-t-il, admiratif.

Rosine ne sait s'il est sincère où s'il se moque d'elle. Elle sourit, car le jeune homme vient d'avoir accès au compte de Benoit. En fond d'écran, une photo de Benoit en compagnie d'un autre homme. Ils se tiennent par l'épaule.

— Et voilà le travail ! s'exclame le jeune homme. Ce sera cent francs tout rond.

Rosine le paie et le raccompagne rapidement à la porte. Elle a hâte de pénétrer dans l'intimité de Benoit. Elle s'attend à l'existence d'une maîtresse, ou même plusieurs. Installée devant l'écran, elle décide d'explorer la messagerie. Les emails devraient lui en apprendre beaucoup sur la vie secrète de Benoit. Dès qu'elle a commencé à lire le

plus récent, elle sent la chaleur lui monter à la tête. Elle est obligée de se rendre à la cuisine pour se servir un verre d'eau. Puis elle passe à la salle de bain, prend un *Xanax* dans la pharmacie et l'avale. Ensuite, elle retourne à sa pénible tâche. Ainsi, le fameux séminaire est un rendez-vous dans un chalet de montagne avec un homme ! "*Jésus Christus*, s'exclame-elle, *c'est la sorcellerie*". Prise d'un pressentiment, elle retourne au fond d'écran. En examinant l'homme, elle se rend compte qu'il s'agit de l'ancien vigile de la villa de Benoit à Santa Barbara. "*Mon Dieu*, gémit-elle, *ça dure depuis et je ne me suis rendu compte de rien. Ce sorcier cachait bien son jeu*". Elle constate qu'il y a d'autres photos. Elle en fait défiler deux ou trois, puis court aux toilettes pour vomir. Ce sont des gros plans d'hommes nus faisant l'amour. Parmi eux, se trouve Benoit, en train de pénétrer un autre homme. "*Je ne peux pas rester ici, à attendre le retour de ce monstre, faire l'amour avec lui, le laisser jouer avec mes enfants. Seigneur, j'espère que Bienvenu ne tournera pas homosexuel, il faut que nous quittions ce Mbeng, terre de Satan*" s'écrie-t-elle, désespérée. Elle prend son téléphone, appelle Serge :

- Allo chérie, c'est comment, lance Serge joyeusement.
- Ça ne va pas mon amour. Ça ne va pas, lâche-t-elle en haletant.
- Calme-toi chérie. Explique-moi ce qui se passe.
- Benoit est homosexuel. Il vient de partir en week-end avec un homme.
- Tu es certaine de ce que tu dis ? demande son mari.
- Tout à fait. J'ai piraté son ordi. J'ai lu les emails, vu des photos dégoûtantes de Benoit faisant l'amour avec d'autres hommes.
- Tu m'as dit qu'il est absent ?
- Il est parti pour le week-end.
- Tu ne peux pas rester là. Fais tes bagages, prends une chambre d'hôtel à Genève. Nous avons une tante qui habite dans les environs. Je demande ses coordonnées exactes à Martin et je te rappelle. Surtout, reste joignable par téléphone.
- D'accord, mon chéri. A bientôt.
- Laisse un mot à Benoit. Dis-lui que tu sais tout pour ses relations intimes avec les hommes, que tu ne peux pas vivre avec un homosexuel, que donc tu retournes au pays. Il ne faudrait pas qu'il lance la police à ta recherche.
- C'est une bonne idée, tu es sage.
- Courage, Rosine. On va trouver une solution, assure Serge.

Une heure plus tard, Rosine et ses enfants roulent en direction de Genève.

- Connaissez-vous un bon hôtel à Genève ? demande Rosine au taximan.

- Madame, il y a beaucoup de bons hôtels en ville. Ça dépend de votre budget. Par exemple, l'*Intercontinental*, est parmi les plus chers.
- J'ai deux-cents francs, précise Rosine.
- Pour ce prix, je vous conseille le *Cristal Design*. C'est dans le centre, tout près de la gare *Cornavin*.
- Et bien, je vais suivre votre conseil. Allons au *Cristal Design*.

Le véhicule s'est à peine immobilisé devant l'entrée qu'un bagagiste se présente. Avec l'aide du taximan, il charge les valises dans une cage. Rosine, elle, se dirige vers la réception, tenant par la main le pauvre Bienvenu qui aurait préféré continuer à regarder ses dessin animés dans l'appartement de Benoit. L'enfant ne comprend pas ce qui se passe.

- On va où, maman ? ne cesse-t-il de demander, n'obtenant pas de réponse de sa mère.

Le check-in terminé, la petite famille prend l'ascenseur, toujours accompagnée du bagagiste qui les guide à travers les couloirs. Il s'arrête devant la chambre 704, ouvre la porte et s'efface pour laisser entrer le trio. Rosine, bien qu'elle ne soit pas d'humeur à apprécier le décor, dit à l'employé que la chambre lui plaît, tout en glissant un billet de dix francs dans sa main. L'homme s'incline, balbutie un mot de remerciement dans un français approximatif, puis s'éclipse. Rosine, prise de pitié pour son fils, l'assied sur le lit.

- Bienvenu, maman s'est disputée avec tonton Benoit, explique-t-elle. Tu comprends ?
- Oui. Il a fait des bêtises, et tu es fâchée, murmure l'enfant.
- Voilà, tu as compris. C'est pour ça que nous allons dormir ici cette nuit. C'est une jolie chambre, non ?
- Je pourrai regarder les dessins animés ?
- Bien sûr, je t'allume la télévision.
- Merci maman.
- Tu es un brave garçon, assure-t-elle en lui caressant la nuque.
- Maman, je veux retourner chez papa.
- On va d'abord aller chez une tata qui est très gentille. Et ensuite, on retournera chez papa.
- Tu es aussi fâchée avec papa ?
- Mais non, gros bêta. Viens regarder ton dessin animé.

Bienvenu devant la télévision, Majolie endormie, Rosine se couche sur le lit, heureuse de souffler un peu. C'est à ce moment que son téléphone sonne. Elle décroche.

- Tout va bien, chérie ? demande Serge.
- Je suis à l'hôtel, ça va un peu.



- J'ai l'adresse de ma tante Monique, tu as de quoi noter ?
- Une seconde, chéri, demande-t-elle en se dirigeant vers le petit bureau. Voilà, je t'écoute.
- C'est rue de Neufchâtel, au numéro 14, au troisième étage, porte gauche. La rue est à dix minutes de la gare. C'est au-dessus d'un restaurant, le *Singapore*.
- Quelle chance, mon hôtel est tout près de la gare.
- Elle t'attend.
- Je ne dérange pas ? demande la jeune femme.
- Non, elle sera ravie d'avoir de la compagnie. S'il y a le moindre problème, appelle-moi.
- Merci chéri, mais dis-moi.
- Que veux-tu savoir ?
- Je vais rester là combien de temps ?
- Tout dépend de toi, chérie. Tu veux rester en Suisse, ou tu veux rentrer ?
- Mon chéri, je veux rentrer, supplie-t-elle. Tu me manques, et aux enfants aussi.
- Tu es consciente que tu devras accepter la présence de ta coépouse ?
- Mon amour, je le sais. J'ai beaucoup réfléchi pendant notre séparation. Je te jure que j'accepterai la présence de ma coépouse, et que je me comporterai bien avec elle. En plus, je la trouve très gentille.
- Parfait. Je te réserve un vol *Brussels Airlines* par internet. Je t'informerai de la date. Ce sera un jour de la semaine prochaine.
- Merci mon amour, je suis très heureuse.
- Moi aussi. Je t'avoue qu'Armelle a un seul défaut.
- Ah bon ?
- Sa bouillie de maïs est infecte !
- C'est pour ça que tu es contente que je rentre ? demande Rosine, outrée.
- Je te taquine, mon amour. Tu sais que je t'aime pour toutes tes qualités, à commencer par l'amour que tu me donnes. Tu m'as manqué !
- J'aime mieux ça. Chou, s'il te plaît, arrête tes plaisanteries stupides, je ne suis pas en état de les supporter.
- C'est bon, pardonne moi.
- Passons dessus. Mais, dis-moi, que dois-je faire si Benoit envoie un sms ou qu'il m'appelle ?
- Ne réponds pas. D'ailleurs, achète-toi une autre puce, et appelle-moi pour me donner ton nouveau numéro. Tu as de l'argent ?
- Serge avait pas mal de cash dans le tiroir de sa table de nuit. J'ai tout raflé, s'esclaffe-t-elle.

- C'est bien ! On lui renverra ça lorsque tu seras rentrée. Du courage, ma chérie. Bisous aux enfants.
- Bisou à toi... et à Armelle, bien sûr.
- Tu verras, nous formerons une famille unie et heureuse. Tout dépend de toi.
- Compte sur moi ! assure-t-elle en raccrochant.

Sereine pour la première fois depuis longtemps, Rosine va vers son fils et l'embrasse sur le front :

- Un bisou de papa. Bientôt, nous irons le retrouver.
- On va prendre l'avion ?
- Oui, un grand avion.
- Chouette, se réjouit le petit garçon.
- Mais d'abord, on va aller voir tata. Viens !

## Épilogue

L'avion entame sa descente vers Yaoundé. Son impressionnant postérieur calé dans le fauteuil de droite, une maman en pagne traditionnel fait le signe de croix. Rosine lui tapote affectueusement le bras :

- Tout ira bien, maman.
- Grâce à Dieu, ma fille.
- Amen, répond Rosine en se signant à son tour.

Bienvenu, le nez collé contre le hublot, admire le paysage. Son visage émerveillé se reflète dans la vitre. Rosine embrasse la tête bouclée de Majolie. Une larme coule le long de sa joue. Cette fois, c'est une larme de bonheur. *"Je ne quitterai plus jamais ce pays, se promet-elle. Ma place est ici, près de Serge et de ma coépouse. La place de mes enfants est auprès de leur père, même s'il n'en est pas le géniteur. Mon erreur a été de vivre une aventure avec Benoit. J'ai été attirée par le luxe, comme le papillon est attiré par la lumière. En plus, j'aimais sa façon raffinée de faire l'amour. Je me suis comporté comme une de ces femmes dévergondées qui ne pensent qu'à leur plaisir. J'ai des responsabilités : un mari, deux enfants, une famille. Voilà mes priorités, à présent"*. Une secousse la sort de ses pensées. Elle regarde par le hublot. Ce n'était que le contact des roues sur la piste. L'avion a atterri. Il entame à présent sa décélération. Elle se tourne vers sa voisine. La vieille femme lui sourit, visiblement aussi heureuse qu'elle de toucher à nouveau le sol du pays :

- Les voyages, c'est bon, mais le meilleur, c'est le retour, lui confie-t-elle.
- Ça, c'est vrai ! confirme Rosine.
- Papa ? demande Bienvenu.
- Oui, ton papa sera là. Et maman Armelle aussi, le rassure-t-elle.
- Chouette. Et tata Esther ?
- Ah, je ne sais pas. On verra.
- Je l'aime bien, tata Esther.
- C'est vrai qu'elle est très gentille, et qu'elle s'occupe bien de toi. Dans tous les cas, même si elle ne vit pas avec nous, tu la verras lorsqu'on ira au village.
- Oui, maman.

L'appareil s'est immobilisé. De nombreux passagers sont déjà entassés dans l'allée, leur bagage à la main. Rosine se dit qu'elle va attendre que le couloir soit dégagé. Elle pourra alors sortir calmement. Son portable sonne. Elle décroche, étonnée. C'est Serge qui l'informe qu'il a obtenu l'autorisation de l'attendre juste après le contrôle des passeports. *"Il a dû soudoyer un employé de l'aéroport. Sacré Serge"*, se

dit-elle. Elle se lève, récupère son bagage et sort sous l'œil attendri des hôteses. Arrivée au bas de la passerelle, elle a envie d'embrasser le sol à la manière des musulmans. Peu désireuse de se faire remarquer, elle se contente de lever les yeux au ciel pour remercier le Seigneur. Puis elle se signe et avance, traversant lentement le tarmac. Elle respire à fond le bon air du pays. Son cœur bat la chamade. Dire qu'elle a failli tout perdre...

Comme promis, Serge l'attend juste après le passage de la police des frontières. Il se rue vers eux, dépose un délicat baiser sur le front de Majolie, un autre sur les lèvres de Rosine. Il passe ses mains sous les bras de Bienvenue, le soulève et le fait tourner dans les airs.

— Allons récupérer les bagages, lance-t-il en saisissant un chariot et en se dirigeant vers le tapis roulant chargé de valises de toutes les formes et de toutes les tailles. Tu me montres la tienne dès que tu la vois.

— C'est celle-là, s'exclame-t-elle en désignant une *Samsonite* rouge.

— Tu es certaine ?

— Bien sûr.

Ils se dirigent vers la douane. Serge interpelle un employé revêtu d'un gilet jaune fluo. Il lui tend un billet de dix mille francs :

— Pour les douaniers, chuchote-t-il à l'oreille du préposé.

— C'est trente mille, proteste l'homme d'une voix irritée.

— Tiens, voilà quinze mille, rétorque Serge. Trompe les touristes, si tu veux, mais pas moi.

A contrecœur, l'homme marque la valise d'un coup de craie nerveux. Ce signe mystérieux leur permettra de passer le contrôle douanier sans se faire contrôler. A l'extérieur, ils retrouvent Armelle qui les attend impatiemment. Elle se jette littéralement au cou de Rosine :

— Bonne arrivée, Rosine. Vous avez fait bon voyage ?

— Très bon, merci. Dans tous les cas, meilleur que le voyage aller, avec cet homosexuel assis à côté de moi.

— L'Europe, c'est le désordre ! s'exclame Armelle en levant les yeux au ciel.

— Mais ma chérie, le pire c'est que c'était un Camerounais.

— Sorcellerie ! lance Armelle.

— Chérie, tu m'as gardé ? demande Serge.

— Mon chou, est-ce que je pouvais revenir les bras ballants ? J'ai un beau cadeau pour toi. Et aussi pour Armelle.

— Tu nous as gardé quoi, demande Armelle qui porte Bienvenue dans ses bras.

— Surprise. Je vous montrerai ça à la villa.

— Nous aussi, on a une surprise, lance joyeusement Serge.

- C'est quoi ? demande Rosine, dont la curiosité est aiguisée.
- Tu verras à la villa, répond énigmatiquement Serge. Allons, Esther nous a préparé les bonnes choses.
- Quelle chance ! Notre nourriture m'a manqué en Europe. Bienvenu, tu as entendu qu'Esther est là ?
- Oui maman, je suis content, répond Bienvenu.
- Esther, c'est sa grande copine ! lance Rosine.
- Tu as bon goût, chuchote Armelle à l'oreille de Bienvenu.
- Je t'aime aussi, confie l'enfant à Armelle.
- Tu es un petit garçon avec un grand cœur, plaisante Rosine.

Arrivés devant la voiture, une *Toyota Fortuner* toute neuve, Rosine caresse le capot du véhicule :

- Ce n'est plus la même voiture, remarque-t-elle.
- Non, l'autre était un emprunt. Celle-ci est la nôtre, précise Serge.
- Elle est très belle, assure Rosine.
- Et confortable, ajoute Armelle.
- En voiture, ordonne Serge qui a déjà chargé la valise.

En ouvrant la portière, Rosine se rend compte que deux sièges enfant sont placés sur la banquette arrière. Elle y installe les enfants, prend place à leurs côtés. Armelle s'assied à côté de Serge. Elle lui caresse affectueusement la nuque. Bizarrement, Rosine se rend compte que ce geste la laisse indifférente. *"Pourtant, je n'ai pas pris de Xanax, se dit-elle. Ma jalousie se serait-elle envolée ? Ne t'emballe pas trop vite, ce n'est qu'après quelques semaines que tu verras si tu supportes. En tous cas, c'est bon signe !"* La voiture fait une embardée. Rosine regarde par la fenêtre pour constater que l'on a quitté la route goudronnée pour une piste en latérite.

- Où nous emmènes-tu ? demande-t-elle, anxieuse.
- Surprise, répond gaiement Serge. Regarde !
- Ékié ! lance Rosine en apercevant une vaste propriété au bout du chemin. C'est ici que tu m'as amenée avant mon départ ?
- Oui. A présent, notre maison est terminée, répond fièrement son mari.
- C'est la meilleure surprise que tu pouvais me faire, assure-t-elle, excitée. A côté de ça, mon cadeau aura l'air petit.
- Ne te dérange pas mon amour, c'est l'intention qui compte ! la rassure-t-il.

Arrivé au portail, il klaxonne. Il s'ouvre, comme par magie, faisant apparaître Esther, la mine réjouie. La voiture s'immobilise. Rosine libère Bienvenu qui se précipite dans les bras d'Esther. Après la distribution de câlins, toute la famille passe à table.

Le repas terminé, Rosine ouvre sa valise, en sort quatre paquets. Elle en offre à Serge, Armelle et Esther. Chacun ouvre le sien et découvre une montre.

- Vous savez que la Suisse est le pays des montres.
- Merci Rosine. Tu as dévalisé le bijoutier.
- Tu ne crois pas si bien dire, car j'en ai encore pour tes parents et les miens, s'exclame-t-elle, joyeuse. Ainsi, nous serons toujours à l'heure à nos rendez-vous !

Chacun son tour l'embrasse et la remercie.

- Venez, je vais vous faire visiter la maison, propose Serge.

La petite famille parcourt la luxueuse maison de pièce en pièce, comme un groupe de touriste dans un musée. Le plus enthousiaste est Bienvenu. Le petit garçon se faufile entre les jambes des adultes pour être le premier à visiter chaque pièce. "*Laissez passer le successeur !*" plaisante Serge. L'enfant court au centre de la pièce en poussant des *oh* et des *ah* admiratifs. A l'arrière, se trouve une immense terrasse suivie d'une grande pelouse avec une piscine en plein milieu. Sur le côté, la terre, labourée, est destinée à accueillir un potager. Rosine est intriguée par une bâtisse placée tout au fond du jardin :

- C'est quoi, la maison du concierge ? demande-t-elle, provoquant l'hilarité de Serge.
- Non, ma chérie, il n'y aura pas de concierge. C'est notre futur restaurant. D'ici, tu vois l'arrière. L'avant donne sur une autre rue, parallèle à celle-ci.
- Ah bon ! s'exclame Rosine. Et qui va s'occuper du restaurant ?
- Toi et Armelle serez en cuisine à tour de rôle, Esther en salle. Si ça marche, nous ferons venir des neveux et nièces du village.
- Wandaful ! lance Rosine. Moi qui me demandais ce que j'allais faire les vingt prochaines années.
- Et tu sais comment ça va s'appeler ? demande Esther en pouffant.
- Non.
- *La Bouillie de Maïs !*

FIN

- [1] Bamiléké : groupe ethnique de l'Ouest du Cameroun
- [2] Bété : groupe ethnique présent au Centre et au Sud du Cameroun
- [3] Sans-confiance : sandales en plastique de mauvaise qualité.
- [4] Go : Jeune femme jolie, et bonne...
- [5] Mbeng : La France, par extension, l'Europe.
- [6] Eru : mélange de deux légumes : l'okok et le water leaf.
- [7] Congossa : les commérages.
- [8] Letch : le village

- [9] Toquer à la porte : présenter le prétendant aux parents d'une jeune fille.
- [10] Enterrer avec un caillou dans la main : on enterre ainsi les adultes qui n'ont pas eu de descendance, comme reproche d'avoir coupé la lignée.
- [11] Faire le nyanga : se rendre beau.
- [12] Dôs : l'argent. Diminutif de dollar, toujours employé au pluriel.
- [13] Bikutsi : musique et danse féminine traditionnelle des Bétis au Cameroun.
- [14] Pich : un pas de danse
- [15] Chantal Biya : épouse du Président camerounais.
- [16] Assia : bon courage
- [17] Campost : poste camerounaise
- [18] Congossa : commérage
- [19] Tontine : groupement d'individus désirant mettre leur épargne en commun pour disposer d'une somme plus ou moins importante afin d'investir ou de faire face en cas de pépins.
- [20] Parler bien : donner un bakchich.
- [21] Miondos : bâtons de manioc écrasé emballés dans une feuille ficelée autour
- [22] Ekié : expression marquant l'étonnement.
- [23] Kaba : vêtement traditionnels des peuples côtiers au Cameroun.
- [24] Parler bien : donner un bakchich.
- [25] Béti : groupe ethnique du Centre et du Sud du Cameroun.
- [26] Fréquenter : aller à l'école.
- [27] Kitoko : "whisky" frelaté vendu en sachets.
- [28] Ekié : expression marquant l'étonnement.
- [29] Sans-confiance : sandales en plastique de mauvaise qualité.
- [30] Assia : patience, pour exprimer la compatissance.
- [31] Être foiré : être sans le sou.
- [32] Pointinini : chaussure de luxe, à la pointe avant pointue et légèrement recroquevillée
- [33] Bend-skin: moto-taximan au Cameroun.
- [34] Miondos : petits bâtons de manioc.
- [35] Fayman : escroc
- [36] Tchop : le manger
- [37] Sipo : bois originaire du Cameroun, utilisé notamment pour les châssis de fenêtres et portes
- [38] Njoh : gratuitement, gratuit.
- [39] Les dos : l'argent.
- [40] Tchop : manger
- [41] Ekié : expression marquant l'étonnement.
- [42] Coaster : car d'une trentaine de places conçu par Toyota.
- [43] Compliqué : investi de pouvoirs mystiques.
- [44] Son chaud : son amant.
- [45] Doser : frapper.
- [46] Épervier : nom donné par les médias à une vaste opération judiciaire menée dans le cadre de la lutte anti-corruption au Cameroun.
- [47] Aka : je m'en fous !
- [48] Être Lourd : Avoir beaucoup d'argent.
- [49] Ekié : expression marquant l'étonnement.
- [50] Mbenguiste : qui va souvent en France (ou en Europe), ou qui y vit.
- [51] Le Mbeng : la France (l'Europe, par extension).
- [52] La ration : somme d'argent que le mari donne à sa femme pour acheter la nourriture du foyer.
- [53] Ekié : expression marquant l'étonnement.
- [54] Corn tchap : spécialité Camerounaise faite de maïs et de haricots sautés.



[55] Mbenguiste : Camerounais vivant en France, ou en Europe par extension.

[56] Ce monsieur en costume rouge et au grand chapeau est l'homme qui présente les artistes avant chaque numéro.

[57] Kondengui : principale prison de Yaoundé.